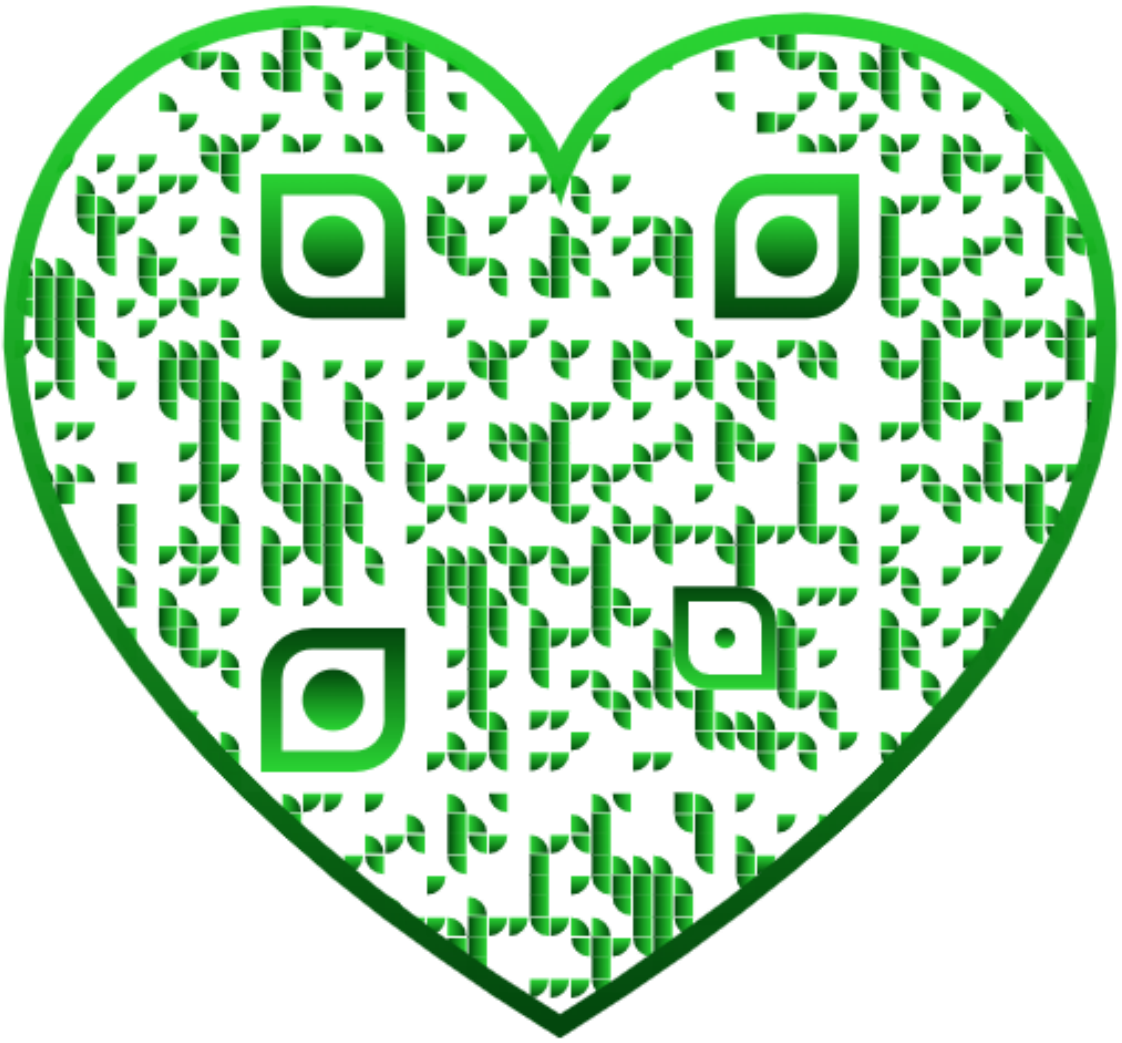
CLAIRE JÉHANNO

LA JURÉE

Harper Collins
TRAVERSÉE



Anna Zeller a été tirée au sort pour devenir jurée aux assises. Une expérience aussi vertigineuse qu'inédite.

Appelée à juger un couple au casier vierge dans un procès pour empoisonnement et meurtre, la jeune femme va voir resurgir son passé. Un passé qui la transporte vingt ans plus tôt, sur une aire de jeux en Bretagne. Le jour où Anna Boulanger est devenue Anna Zeller.

Les jurés ont une semaine pour décider du destin des accusés et s'emparer de leur troublante histoire. C'est aussi le temps qu'il faudra pour que bascule la vie d'Anna.

Une première œuvre sensible et lumineuse sur la quête de vérité, les liens familiaux et les mirages de l'enfance.

Claire Jéhanno est née en Bretagne en 1987. Elle vit à Paris où elle est autrice et productrice de podcasts. *La Jurée* est son premier roman.

Harper Collins
TRAVERSÉE

CLAIRE JÉHANNO

LA JURÉE

ROMAN

Harper
Collins
TRAVERSÉE

SOMMAIRE

Titre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Dans la même collection

Copyright

« Pour moi, la vérité est simplement
le nom donné à ce qu'on cherche
et qui se dérobe sans cesse. »

ANNIE ERNAUX, *L'Écriture comme un couteau*

Il y avait une chance sur mille deux cents pour que mon nom soit tiré au sort sur la liste électorale. Une chance sur vingt lors du deuxième tirage et une chance sur trois lors de l'ouverture du procès.

Il y avait une chance infime pour que ma vie se fende en deux. Elle m'est tombée dessus comme une pierre d'un immeuble délabré.

— Jurée n° 23, annonce la présidente.

Je décroise les jambes, sèche mes mains moites sur mes cuisses, attrape mon sac et me lève. Les pieds des autres jurés gênent mon passage. Ils les rangent sous le banc et baissent le menton pour ne pas croiser mon regard. Peut-être me plaignent-ils d'avoir été appelée. Moi, je retiens ma respiration, je me concentre.

Dans le silence épais de la cour d'assises, les talons de mes chaussures claquent sur le parquet. Tant que je n'ai pas atteint ma place, un avocat peut me renvoyer sur le banc. Récusée.

Tout un tas de bruits se mélangent dans ma tête. Les regards qui grésillent comme des mouches au soleil. Le sac qui frotte contre mon jean. La salive que j'avale avec difficulté. Au milieu des robes noires et des visages fermés, ma peur résonne à plein volume.

Je m'assois dans un fauteuil aux accoudoirs élimés, en face des accusés. À droite du policier, Lucile Moulin. À gauche, Frédéric Gagneron. Comme moi, ils ont une allure ordinaire. Environ trente ans. Aucun signe distinctif. Ils sont accusés d'empoisonnement et de meurtre.

Lorsque j'ai reçu la lettre en novembre, je n'avais qu'une vague idée de la loi : tout citoyen âgé de plus de vingt-trois ans peut être appelé à devenir juré d'assises. Il suffit d'être inscrit sur les listes électorales et de posséder un casier judiciaire vierge. Sauf raison impérieuse et attestée, personne ne peut s'y soustraire.

J'ai l'habitude de suivre les règles. Je respecte les limites de vitesse, je vote à toutes les élections, je m'arrête aux stops, je traverse sur les passages piétons, je ne jette pas mes mégots par terre. D'ailleurs, je ne fume pas. J'appartiens à ces gens, ce large troupeau de gens, que l'on croise dans la

rue sans les distinguer et qui se déportent sur le côté pour laisser passer les plus pressés. Souvent, je baisse la tête.

Quand j'ai lu le courrier, un pincement d'excitation m'a serré le ventre. Je me suis dit, *c'est l'aventure, je vais vivre quelque chose d'exceptionnel, quelque chose qui ne se choisit pas, il y aura des larmes et des frissons, ce sera dur, sûrement, mais tellement, tellement enrichissant.* J'en ai parlé à ma sœur, à mes collègues, je leur ai dit *peut-être que, il se pourrait bien, on verra si.*

Sur ma table de salon, j'ai ouvert mon ordinateur pour voir si le procès tombait pendant les vacances scolaires et comment me débrouiller avec le collège. Mon salaire serait suspendu, mais je bénéficierais d'une compensation financière. C'était déjà ça. Allongée sur mon lit, les yeux braqués sur le plafond de ma chambre, j'ai pensé pendant des heures aux ors de la République et à l'idée de justice. Puis j'ai oublié.

Une seconde lettre, cette fois de la cour d'assises d'Eure-et-Loir, m'est parvenue quelques mois plus tard. Elle était adressée à Anna Zeller, née le 26 septembre 1988, jurée n° 23. À nouveau, je me suis sentie importante. On me convoquait un lundi matin d'avril 2019, à 8 h 30, au tribunal de Chartres. Une réunion d'information à l'intention des jurés ouvrirait la session. Deux semaines, trois affaires à juger. Au début de chaque procès, un nouveau tirage au sort serait organisé.

Je ne suis pas récusée. D'après mon nom, mon métier, mes quelques pas jusqu'au fauteuil, les avocats ont considéré que j'étais apte à juger. J'ai l'impression d'avoir gagné au loto.

À l'entrée de la salle d'audience, grise non seulement par sa couleur mais aussi par l'absence de dorures, de lustre, de lumière vive et d'ornements, un policier refoule deux jeunes filles venues assister au procès. Derrière une paroi vitrée, trois autres uniformes, pistolet à la ceinture, entourent les accusés. Leurs yeux sont fixés sur un point invisible, entre une porte dérobée et un drapeau bleu, blanc, rouge.

La juge Caillebotte – la présidente de la cour – glisse la main dans l'urne et pioche une nouvelle bille. Juré n° 6. Un homme en costume marine et chaussures qui brillent se lève. En avançant vers l'estrade, il se rengorge, fier d'être l'élu, mais à quelques mètres du fauteuil le verdict tombe : récusé par l'avocat général. Deux autres jurés, plus âgés que moi, sont tirés au sort.

Je garde les mains bien à plat sur mes cuisses. La nuque arquée par la tension. Je ne sais pas bien pourquoi on m'a gardée.

L'air renfrogné, l'homme récusé commence à rassembler ses affaires. La présidente lui demande de se rasseoir. On ne peut pas quitter la salle pour le moment. Nous sommes enfermés. Comme les accusés en prison, comme les comédiens d'une pièce de théâtre. Dès lors que le rideau s'est ouvert, il faut aller au bout de la représentation. Plus d'échappatoire. Sur la scène du tribunal, nous sommes désormais au complet.

Je louche sur mes sept compagnons de hasard, ceux avec qui je vais partager mes doutes et mes certitudes. Trois femmes, quatre hommes. Comme moi, ils ont du mal à s'endormir le dimanche soir, cherchent leur portable pendant dix minutes alors qu'il est dans la poche de leur manteau, disent *je regarde, merci* dans les magasins pour qu'on ne les ennuie pas. Leur nom de famille n'a pas besoin d'être épelé. Ils pourraient s'appeler Leroy, Durand, Mercier. Des citoyens quelconques.

Je n'ai pas toujours porté un nom qui traverse l'alphabet. Enfant, je m'appelais Anna Boulanger. Un patronyme plus simple, plus concret. Il s'agissait du nom de mon père et probablement de celui d'un ancêtre dont c'était le gagne-pain. J'aimais comme il sonnait, avec ses trois syllabes et ses lettres rondes à colorier. Ma gourmandise en filigrane.

Sur les photos de mon enfance – ma mère n'en a conservé qu'une dizaine –, j'ai des cheveux réglisse qui m'arrivent à la taille, des lèvres charnues et des yeux ronds comme des bonbons. Je ressemble à ma grand-mère, orgueilleuse et décidée. De la bande d'enfants du village, je suis la première à escalader le mur pour récupérer le ballon tombé dans le jardin d'à côté. J'invente les jeux les plus dangereux, je connais chaque cachette de Trémenc, chaque recoin secret. Je n'ai pas peur. Je suis une Boulanger.

Nous avons reçu nos nouvelles cartes d'identité juste après l'emménagement à Chartres, quelques semaines avant mes onze ans. Taille : un mètre cinquante et un. Signature : un gribouillis que j'avais tenu à tracer moi-même.

Ma sœur Maxine a saisi les deux rectangles de plastique et s'est moquée de ma tête figée. « On dirait un hibou. » Puis elle s'est mise à sauter sur le canapé. Je me souviens du grand trait de feutre qui lui barrait la joue.

« Maxine Zeller, Maxine Zeller ! » elle criait en faisant traîner le Z. À neuf ans, on veut juste s'amuser.

Pour calmer l'inquiétude qui grandissait dans mon regard, notre mère a préparé une casserole de chocolat chaud. Une demi-tablette de chocolat, un fond de crème fraîche, quelques pincées de cannelle. Les mains jointes autour de son bol, elle nous a expliqué que ce nom représentait notre nouveau foyer à trois, sans papa. Hélène, Anna et Maxine Zeller. Nous ne devions plus jamais utiliser notre ancien patronyme. Ni à la maison ni à l'extérieur. « Boulanger » était aussi proscrit que « merde », « putain », « con ». Elle a répété plusieurs fois les gros mots pour nous faire rire. J'avais envie de pleurer.

Ce jour-là, ma mère a creusé un trou au milieu de nos vies, un trou dans lequel elle a tout jeté, les autres membres de la famille, les vieilles pierres du village, l'école du Sacré-Cœur, l'omelette-frites du mercredi midi, les chutes à vélo, les bras poilus de notre père, ses yeux d'un bleu si vif qu'ils paraissaient trempés dans le ciel, nous assises sur la banquette avant du fourgon blanc, à vouloir klaxonner une dernière fois pour dire au revoir, et lui qui agite le bras sur le palier de notre maison d'enfance, de notre enfance tout court. Elle a creusé un trou si grand qu'il m'a fallu rassembler toutes mes forces pour ne pas tomber dedans.

J'ai passé mon second CM2 – j'avais redoublé – à penser à Anna Boulanger comme à une jumelle qui m'aurait abandonnée. Je me demandais ce qu'elle aurait fait à ma place pour être acceptée par les filles du préau, comment elle aurait camouflé ce corps qui commençait à changer, quelle maladie elle aurait pu inventer pour ne pas jouer à la balle au prisonnier.

Sur les grands carreaux, la cartouche d'encre fuyait. Mes doigts tout tachés. J'étais devenue double. Une division au résultat erroné. Dans mes cahiers, j'essayais d'écrire Anna Zeller, mais je m'adressais à Anna Boulanger pour trouver la bonne orthographe aux dictées. Quand j'utilisais mon effaceur, le papier se trouait.

Un jour, la maîtresse a convoqué ma mère : « Madame, je voudrais m'assurer que tout va bien à la maison. Anna est une très bonne élève. Mais, madame Zeller, pourquoi ce nom, pourquoi écrit-elle Boulanger dans ses cahiers ? »

Les yeux braqués sur le carrelage sale, sur la terre qui bouchait les joints, je craignais autant les explications de ma mère que ses reproches. Le

suspense n’a pas duré longtemps. Avant même que la maîtresse ait terminé, Hélène a explosé : « De quoi vous vous mêlez ? Vous ne pouvez pas laisser ma fille tranquille ? On ne vous demande pas grand-chose pourtant. Faites votre boulot et foutez-nous la paix ! » Elle s’est levée d’un coup, faisant tomber sa chaise dans un grand fracas.

Ma mère m’a traînée vers la cour, entre les dessins d’enfants et les portemanteaux nus. Les phalanges douloureuses à force d’être broyées, je peinais à la suivre. Elle m’a attachée sur la banquette arrière de la voiture, a claqué la porte, a fait vrombir le moteur. La maîtresse n’a plus osé poser de questions. Moi non plus.

Derrière la salle de délibération, un étroit couloir mène aux toilettes. Accoudée à une fenêtre dont l’opacité floute l’extérieur, j’appelle le directeur du collège.

— Je voulais vous prévenir de mon absence ces prochains jours. J’ai été tirée au sort pour le deuxième procès.

Le directeur me demande quelques précisions puis part dans un de ses longs monologues. Il ne va pas pouvoir me remplacer, il faudra que je me débrouille avec mes classes pour rattraper le temps perdu.

— Et puis votre collègue de français est souffrante, ça ne m’arrange pas ces changements de dernière minute… En tout cas, elle ne va pas être facile, votre affaire. Deux accusés. Une vieille dame. Quelle horreur. Vous êtes sûre que vous ne feriez pas mieux de vous désister ? Vous êtes jeune, ça va vous traumatiser. Enfin, si vous trouvez ça important, très bien, allez-y et bon courage !

En six ans d’enseignement à Jacques-Prévert, j’ai été absente une fois. Une seule fois. Une journée et demie. Le reste du temps, je m’arrange pour tomber malade pendant les vacances scolaires. De la préparation des cours à la correction des copies, je consacre à mes élèves la majeure partie de mon temps libre. J’ai même quelques corpus de textes en réserve pour les occuper pendant le reste de la semaine, alors non, cher directeur, je ne culpabiliserai pas. Malgré les craintes qui me nouent l’estomac, j’ai ma place ici et je compte bien l’occuper.

En raccrochant, je jette un coup d’œil à l’écran de mon téléphone : 10 h 21. Il reste neuf minutes avant que l’audience commence, mais la juge nous a demandé de la rejoindre au plus tôt dans la salle de délibération.

Jusqu’à lundi prochain, cette pièce nous servira de lieu de pause. Des murs beiges, sans cadre ni diversion, une grande table, des chaises en plastique, une machine à café, des gobelets, la froideur et l’odeur de désinfectant des lieux publics. On est de passage dans ce tribunal. Même les murs nous le font sentir.

Les autres jurés semblent plus détendus que moi. Certains plaisantent, d’autres touillent leur café en tapotant sur leur téléphone. Sous ma veste, mon eczéma ne demande qu’à se réveiller. Un mélange d’impatience et de nervosité. Dans quoi me suis-je embarquée ?

— Veuillez ranger vos téléphones, s’il vous plaît, demande la présidente. Leur utilisation est interdite dans cette salle.

Je m’appuie contre le mur, à côté de la porte, et je mémorise les prénoms glissés d’une conversation à l’autre. Côme, quarante-cinq ans, les épaules aussi larges que celles d’un rugbyman, et Laurence, une blonde en tailleur-pantalon un peu plus âgée, semblent déjà se connaître. Elle sort un carnet flambant neuf de son sac pour le lui montrer. D’un geste maladroit, il fait tomber quelques gouttes de café sur la couverture. Elle lui sourit comme à un gamin dont on connaît la propension à faire des bêtises. La juge se moque gentiment. Ils discutent tous les trois, sans se préoccuper de nous.

Si j’avais gardé le nom de famille de mon père, est-ce que j’aurais été tirée au sort ? Quelle allure, quels sillages convoque un nom ? Quelle personnalité pour Juste, Aymé, Lefier ? Qu’est-ce qui m’a fait devenir cette jeune femme gênée de finir ses phrases, remplie de questions, obsédée par la normalité ? Et que recèlent les patronymes Moulin et Gagneron pour que le couple soit menotté sur le banc des accusés ?

Il faudrait étudier les branches de l’arbre généalogique, pas seulement les noms. La sève, les racines, les traces de pas laissées au bord d’un patronyme. Ce qui s’écrit entre les lettres d’une famille. Boulanger. J’entends encore ma mère me sermonner. « Il y a deux ailes à Zeller. » J’espère qu’elles vont me porter.

Une fois tous les jurés réunis dans la salle, la présidente frappe deux fois dans ses mains pour demander le silence. Elle a le teint chiffonné des gens qui travaillent trop et l’éclat de ceux qui adorent ça. Ses yeux verts entourés de ridules, son ton formel, presque impérieux, disent autant son autorité que sa bienveillance. Cela fait deux ans qu’elle préside la cour d’assises de Chartres.

— Laurence et Côme se trouvaient déjà à mes côtés lors du premier procès de la session, commence-t-elle en les désignant. Ils vous le confirmeront : être juré est une expérience qui ne s'oublie pas. Heureusement, dans cet exercice difficile de la justice, vous n'êtes pas seuls, je suis là pour vous aider dans l'examen et l'analyse des faits reprochés aux accusés. Avec mes assesseurs, nous vous guiderons tout au long de la semaine.

Nous opinons de la tête, certains que, des questions, nous en aurons plus que de raison. Hervé, juré suppléant assis à l'écart, lève déjà la main. Il porte une chemise à carreaux trop large et tient en équilibre sur les deux pieds arrière de sa chaise. Concentrée sur son discours, la présidente ne le remarque pas.

— Il ne s'agit pas seulement d'étudier des actes. Pour juger, il faut comprendre une personne, deux personnes en l'occurrence, dans cette affaire. Dans les jours à venir, il y aura donc des moments intimes, délicats, éprouvants. Le temps vous paraîtra à la fois immensément long et terriblement court, mais c'est une chance, que dis-je, un privilège, de la cour d'assises de réunir ainsi professionnels et jury populaire pour juger un crime. Considérez votre fonction comme l'un des rouages essentiels de la démocratie.

Cinq jours de procès à raison de dix heures par jour, cela offre cinquante heures pour décider de l'avenir de deux personnes. Personne ne voudrait que sa vie soit suspendue à un lambeau de temps si ramassé. Encore moins quand il repose en grande partie sur la considération de débutants.

J'ai lu que, dans certaines cours d'assises, une visite de prison vient compléter les quelques heures de sensibilisation dont nous avons bénéficié. L'idée est de permettre aux jurés de visualiser le lieu où ils enverront ceux qu'ils jugeront coupables. La cellule de neuf mètres carrés à partager, les douches communes avec leurs rideaux qui viennent se coller à la peau, le tintement des trousseaux de clés, les barbelés au-dessus des miradors, la cour recouverte de goudron, un goudron qui crame le caoutchouc des vieilles semelles l'été et le gèle le reste de l'année.

— Est-ce qu'il y a des pauses pendant l'audience pour aller aux toilettes ? demande Hervé, les quatre pieds de sa chaise enfin posés au sol.

La juge hoche la tête, provoquant un sourire rassuré chez Hervé, puis elle nous présente le plan prévisionnel d'audience indiquant les horaires de passage de chaque personne appelée à la barre. Elle nous prévient que cela

peut tout à fait dépasser, qu'il vaut mieux ne pas compter sur l'idée de dîner en famille. Malgré l'habitude, Laurence serre les lèvres mais, moi, de toute façon, je n'ai plus vraiment de famille. Juste ma sœur, les soirs où elle ne rentre pas trop tard.

Une femme d'une soixantaine d'années, aux joues tombantes et aux cheveux parsemés de mèches grises, intervient :

— On peut avoir une copie du planning ?

Depuis des mois, Marjolaine se renseigne sur le fonctionnement d'une cour de justice. Elle a étudié le rôle de chaque membre du tribunal, y compris celui du greffier et celui de l'huissier. Elle a décortiqué les protocoles, les affaires les plus abjectes. À présent, elle veut se dévouer au procès et le montre en notant tout ce que dit la juge Caillebotte. Accoutumé à ce genre de personnalités, l'assesseur promet de faire des photocopies. La présidente reprend la parole :

— Pour terminer, je vais vous demander de garder à l'esprit trois impératifs.

Marjolaine pose sa tasse et attrape son stylo. Le reste du groupe lève les yeux vers la juge. On entend le sifflement de la respiration d'Hervé.

— Vous devez être attentifs. Vous devez être impartiaux. Vous ne devez rien laisser transparaître.

Comme moi, certains grimacent, s'inquiètent déjà : comment être sûr que notre visage ne révélera aucune de nos pensées ? Un froncement de sourcils, un coin de bouche qui se soulève, une lueur dans les yeux, il suffit d'un rien pour se montrer humain.

— Si, à un moment donné, vous sentez vos émotions vous submerger, faites-moi passer un mot, je lèverai l'audience. Vous aurez également la possibilité de poser des questions aux accusés, aux témoins et aux experts. Je vous l'indiquerai le moment venu.

La sonnerie. La voix de la greffière. Le visage bouclé à double tour. Un silence de plomb et de cendres.

— Mesdames et messieurs, la cour.

La porte s'ouvre sur la salle aux fenêtres monumentales qui laissent passer une lumière pâle, comme filtrée par la poussière et les années de malheur.

Nous avançons en file indienne, et les quelques personnes du public, les avocats dans leur robe noire, les accusés aux doigts serrés devant eux,

comme en prière, les policiers, la greffière, l’huissier se lèvent.

Épaule contre épaule, nous nous tenons derrière la longue table en bois qui nous sépare du reste de l’assistance, pendant que la juge déclame :

— Vous jurez et promettez d’examiner avec l’attention la plus scrupuleuse les charges qui seront portées contre M. Frédéric Gagneron et Mme Lucile Moulin, de ne trahir ni les intérêts des accusés, ni ceux de la société qui les accuse, ni ceux de la victime ; de ne communiquer avec personne jusqu’après votre déclaration ; de n’écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l’affection.

Les bras rigides le long du corps, je sens mes jambes osciller. À nouveau, mon cœur bat si fort que toute l’assemblée pourrait l’entendre. Personne n’ose tousser ni déglutir. Chaque mot résonne. Chaque mot compte.

— Vous jurez de vous rappeler que les accusés sont présumés innocents et que le doute doit leur profiter ; de vous décider d’après les charges et les moyens de défense, suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l’impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre, et de conserver le secret des délibérations, même après la cessation de vos fonctions. Levez la main droite et dites « je le jure ».

Je lève la main droite et je dis :

— Je le jure.

Gilberte Gagneron est décédée dans sa salle à manger à l'âge de soixante-treize ans, le samedi 20 août 2016.

Sur la table devant elle, un flacon d'antidépresseurs, un verre d'eau et une carafe. Des objets du quotidien posés sur une journée bien rangée. Gilberte Gagneron est partie sans désordre, peut-être même sans cris.

Sa mort n'a été découverte que le lendemain du crime, le dimanche, lorsque Frédéric Gagneron, son petit-neveu, lui a rendu visite. Peu de temps après, les pompiers débarquaient.

À première vue, il s'agissait d'un suicide. Une vieille dame qui décide de franchir seule la ligne d'arrivée. Au bout de soixante-treize ans, elle aurait pu en avoir marre. Envie que tout s'arrête. Des petits vieux qui prient chaque soir le bon Dieu de les rappeler, j'en connais, on en connaît tous. Mais Gilberte Gagneron ne s'est pas suicidée. L'affaire est bien plus complexe, sinon, nous ne serions pas là, à écouter la juge Caillebotte lire sa synthèse de onze pages, remplie de procédures et de mises en accusation.

Gilberte n'a pas bu volontairement le petit flacon d'antidépresseurs. Elle a été empoisonnée à l'amitriptyline, une substance dont je note le nom barbare avec application. Après quelques mois de ce régime, elle s'est fait étrangler.

J'ai toujours pensé – et je pense encore – que je mourrais jeune. Je n'aurai pas de taches brunes sur les mains, de pilulier, de difficultés à marcher. Il ne sera pas nécessaire de m'expliquer que le monde a changé.

Quand je m'imagine mourir tôt, à l'heure où le soleil n'a pas encore atteint la dernière couche de l'épiderme, ce n'est jamais de mort violente. Je préférerais un banal accident ou une maladie foudroyante. Le genre de problèmes sur lequel personne n'a de prise et qui ne convoque aucun coupable, ni chauffard ni médecin.

Frédéric Gagneron, le petit-neveu de Gilberte, et Lucile Moulin, sa compagne de l'époque, comparaissent l'un pour empoisonnement et homicide volontaire, l'autre pour empoisonnement et complicité d'homicide.

Pendant toute la synthèse préliminaire de la juge, si dense que je n'arrive à attraper au vol que certains éléments, leurs yeux flottent dans le

vide comme s’ils ne trouvaient aucune silhouette à laquelle se raccrocher. La mort est une traîtresse au parfum d’absence.

La juge Caillebotte demande à Frédéric Gagneron de se lever. Je me renfonce dans mon siège et glisse mes mains sous mes cuisses pour ne pas montrer qu’elles tremblent.

L’accusé se frotte la nuque, se rapproche du micro, lève enfin la tête. Les cheveux rasés, les sourcils arqués – l’un est anormalement blanc, l’autre, blond foncé, bien fourni –, une fossette dans le creux de la joue. Je ne peux pas m’empêcher de penser que Frédéric Gagneron n’a pas la physionomie d’un criminel.

À l’adolescence, il était sûrement le genre de longue tige dont on repère la nonchalance depuis l’autre côté de la cour du lycée. Comme mes élèves, il traînait, les poches de jeans déformées, un sourire flottant sur ses lèvres fines. Il checkait les copains, embrassait les filles sur les deux joues, adressait un grand signe à une prof qu’il adorait et qui le lui rendait bien. Aujourd’hui encore, malgré les policiers qui l’encadrent, il trimballe cette même sympathie.

D’une voix posée, la présidente commence par le début. Et le début est le même pour tout le monde :

— Quelle enfance avez-vous eue, monsieur Gagneron ?

Son absence de réaction est telle que je me demande s’il a entendu la question. Le policier à sa gauche lui jette des coups d’œil, comme pour lui dire, *eh gars, c’est à toi qu’on parle, vas-y.* Encore quelques secondes de silence, puis la juge reformule :

— Gardez-vous des souvenirs heureux de votre enfance ou diriez-vous que c’était une période difficile ?

— Je vivais avec mon frère et mes parents dans une petite baraque, à côté de Chartres. Ça allait pas mal.

Frédéric Gagneron franchit le seuil du procès. Après trois années de détention provisoire, il entre dans la semaine la plus importante de sa vie, celle qui déterminera son éventuelle sortie de prison. Sa voix tremblote dans le micro, aussi enrouée qu’au saut du lit, et je sens que, l’instant d’avant, c’est l’angoisse qui l’a pétrifié.

— Et elle ressemblait à quoi, votre vie dans cette *baraque*, comme vous dites ?

— Mon père était facteur. Il se levait tôt, se couchait tôt. À la maison, on devait la mettre en veilleuse. Mais franchement pas de quoi se plaindre non plus.

— Est-ce que vos relations avec vos parents étaient bonnes ? Quelle était l'ambiance à la maison ?

— Le sommeil de mon père, c'était sacré. Et, petits, avec Jérôme, on avait du mal à la boucler.

— Et qu'est-ce qui se passait quand vous faisiez trop de bruit ?

— On nous envoyait jouer dehors. Normal, quoi. Et de toute façon je tenais pas entre quatre murs. J'avais tout le temps besoin de bouger.

Lorsque Frédéric Gagneron parle de son rapport à l'école, quelques instants plus tard, je le vois entrer en salle de classe, son sac à dos traînant par terre. Il oublie de sortir un stylo, se trouve des excuses improbables pour ne pas travailler.

— J'avais pas la fibre de l'école. Et elle l'avait pas avec moi non plus.

Frédéric va un cran plus loin dans les bêtises, il le confesse avec des mines de gamin. Rien de grave, pas de deal ou de sale combine, mais un défi lancé avec un copain qui faisait conduite accompagnée. Un matin où ils auraient dû être en cours, il se rend chez cet ami, ils piquent les clés de la Renault Mégane sur la petite table de l'entrée et partent faire un tour. À seize ans. Sans permis. Au bout de quelques kilomètres, Frédéric veut passer derrière le volant. C'est la première fois qu'il conduit. Il a l'impression de jouer dans *Mario Kart*, version ralentie. Manque de chance, à la sortie de l'impasse où il s'entraîne à passer les vitesses, la police les cueille, lui et son copain.

L'incident leur vaut d'autant plus d'ennuis que, quelques minutes plus tôt, Frédéric a tapé un poteau à l'entrée d'une résidence pour seniors et a failli renverser une aide-soignante. Il s'en tire avec quinze jours de travail d'intérêt général et une lourde amende pour ses parents.

Frédéric se frotte les paupières. Voilà, il a avoué la seule ligne qui se trouvait dans son dossier judiciaire avant le crime. Son avocat, un homme barbu large comme trois troncs d'arbres, acquiesce en silence. Il s'agit sans doute de leur stratégie : montrer patte blanche dès le début. Et j'avoue que cela fonctionne sur moi. Je sens dans sa manière de regarder la juge droit dans les yeux que Frédéric Gagneron ne cherche pas à nous duper. Il apparaît comme il est. Un type imparfait.

— Pouvez-vous nous décrire votre niveau de vie de l'époque ?

— Au départ, mes parents louaient notre baraque, on ne roulait pas sur l'or, fallait faire gaffe, et puis, au bout d'un moment, ils ont pu l'acheter. On était fiers. À la mort de mon père, ma mère a découvert qu'il avait des dettes. Ça lui a bien foutu les boules. Surtout que moi je pouvais pas aider, vu que… Il a fallu qu'elle se trouve un métier.

Ma mère aussi a dû se réinventer après notre départ de Trémenc et, malgré ses années passées dans une agence bancaire, ça lui a pris du temps. Je me souviens de l'un de ses clients, qui déposait des enveloppes bourrées de tickets de caisse dans notre boîte aux lettres. Je voulais aider en les classant par ordre chronologique, mais Hélène, devenue comptable pour entrepreneurs indépendants, m'en empêchait. « C'est sûr, tu vas en perdre. »

Quand je me levais au milieu de la nuit pour aller aux toilettes, je la trouvais penchée sur la table de la cuisine en train de remplir des tableaux de notes de frais. Elle levait une seconde les yeux vers moi, la lumière orange de l'ampoule baignant sa calculette à grosses touches, et rebaissait la tête aussitôt. Pas un mot. Comme si, la nuit, son regard m'effaçait.

De temps en temps, je lui demandais si ses collègues ne lui manquaient pas trop. Toute une bande de commères avec lesquelles elle sortait le mercredi soir à Saint-Brieuc. Elle ne montrait aucun signe de regret. « C'est mieux ainsi. » Sa phrase préférée pour ne pas évoquer notre vie d'avant.

J'ai compris plus tard que ma mère s'était arrangée pour ne jamais quitter la maison. Un trente-neuf heures dans un bureau comme avant n'aurait pas pu fonctionner, il fallait qu'elle nous surveille en continu, ma sœur et moi. Nous n'avions pas le droit de déjeuner à la cantine, de dormir chez une copine, d'aller à des anniversaires, de rester à la bibliothèque sans elle, de rentrer seules du collège. À notre cou, une laisse attachée.

— Si je ne fais pas erreur, poursuit la juge Caillebotte, votre père est décédé deux ans avant votre incarcération des suites d'un cancer du poumon. Votre mère, que l'on entendra dans les jours à venir, vit toujours au domicile familial. En ce qui vous concerne, vous avez quitté le foyer lorsque vous avez obtenu, après quelques années d'intérim, votre premier emploi stable.

— C’était un CDI à l’hôtel Rohan. Au départ, j’avais été embauché comme réceptionniste, mais j’ai vite grimpé les échelles.

Le visage concentré de Frédéric Gagneron s’est ouvert sur ces mots. Enfant, il entendait sûrement la porte d’entrée grincer en pleine nuit. Qu’il pleuve ou qu’il neige, le facteur partait distribuer le courrier. Il lui a appris que c’était au travail qu’on forgeait sa place d’homme, sa dignité.

À la maison, La Poste était une grande institution. On ne critiquait pas le service public. On ne se plaignait jamais. Dans la bouche de Frédéric, non pas des échelons mais des échelles, pour aller aussi vite que son père.

Malgré la fermeture de l’hôtel Rohan pour rénovation, Frédéric se voyait déjà faire carrière. Après quelques mois de travaux, le temps de gagner une étoile, le gérant lui confierait le management de l’équipe. Douze personnes en tout. Rien à voir avec ses petits jobs d’avant. En attendant, Frédéric allait visiter le chantier chaque semaine, il avait même demandé à voir les plans des nouvelles suites. Mais l’hôtel n’a jamais rouvert. Et Frédéric s’est retrouvé au chômage.

La frustration se lit encore dans ses poings serrés. Il aurait dû devenir manager. Une cliente, un jour, lui avait même dit qu’il avait la prestance pour travailler dans un palace. Il nous le répète, les sourcils levés en l’air, il n’était pas plus bête que son frère, il méritait la même réussite.

— J’ai pas eu de bol, c’est tout. Ça aurait pu arriver à tout le monde. Même à Jérôme. La boîte dans laquelle il a travaillé trois ans à Lille, elle est partie en liquidation aussi.

Je cherche le frère du regard, mais il semble absent des premiers bancs, alors je tourne la tête vers Lucile Moulin, qui remonte ses lunettes sur l’arête de son nez. Que pense-t-elle ? Retrouve-t-elle dans les justifications de Frédéric celui qu’elle a aimé ? La juge Caillebotte a précisé qu’ils s’étaient séparés en prison, mais je ne peux pas m’empêcher d’imaginer leur couple. Ce qu’il était, ce qu’il en reste. Assise à côté de l’homme avec qui elle a passé cinq années de sa vie, avec qui elle avait probablement prévu de se marier, d’avoir des enfants, Lucile ne montre aucune émotion. À quoi pense-t-elle pendant qu’il se raconte ? À l’odeur de sa peau quand ils faisaient l’amour, à la dépression qui l’a assailli après son licenciement ? Au crime qui les unit ?

Il n’y a pas de partie civile. Pas d’avocat pour plaider la cause de la victime. Ni pour en faire le portrait. Ce matin, avant l’ouverture des

audiences, Côme, l'homme aux larges épaules déjà juré au précédent procès, interrogeait la juge Caillebotte à ce sujet. Elle refusait d'y voir un problème.

— C'est assez rare, mais ce sont des choses qui arrivent, notamment quand il s'agit de personnes âgées qui n'ont pas de descendance. La victime était dans ce cas-là.

— Mais il n'y a pas des membres de sa famille ou des amis qui auraient pu faire appel à un avocat ?

— On ne peut pas obliger quelqu'un à se constituer partie civile.

— Qui la représente alors ? Qui parle pour elle ?

— Nous. Nous tous.

— Un feu d'artifice pour un gosse ! lance à présent Frédéric en souriant. Tiré par Gigi elle-même, du jardin d'une amie, à Joinville-le-Pont. J'en croyais pas mes yeux, c'était dingue !

Quand Frédéric était enfant, Gilberte Gagneron habitait un grand appartement du 17e arrondissement de Paris, avec des moulures au plafond, du champagne au frigo, et une vue sur le parc Monceau. Elle menait une vie flamboyante, bien loin de celle de son petit-neveu. Pour ses dix ans, elle lui avait offert un feu d'artifice.

— Mes copains avaient tous des grands-mères qui se plaignaient de rhumatismes. Moi, les deux miennes étaient déjà plus là à ma naissance, mais j'avais Gigi. Pas du genre à se traîner. Elle m'avait fait connaître Marlene Dietrich, et c'est vrai qu'elles se ressemblaient pas mal.

Je peine à associer cette icône du cinéma avec la vieille dame morte sur sa table de salle à manger, dans un appartement trop ordonné, un samedi d'août 2016.

Lorsque Gilberte rendait visite aux parents de Frédéric à Chartres, elle ne se payait pas l'hôtel. Elle préférait dormir sous le même toit que sa famille, c'était plus intime, disait-elle, et malgré les horaires compliqués du père tout le monde l'acceptait. Au réveil, Gilberte apparaissait toujours pimpante. Maquillée, parfumée, coiffée. Frédéric ressentait alors la même incongruité que quand il allait chez elle, pour un week-end ou pour des vacances. L'impression de frôler le grand monde. Un univers de fête et de liberté, sans horaires ni règles. Pour cette raison-là et pour tout le reste, il adorait Gigi.

— Un jour, j’ai même demandé à mes parents si je pouvais partir vivre chez elle à Paris. J’avais noté sur un papier le nom de l’école primaire la plus proche de son appartement.

— Comment vos parents ont-ils réagi ? demande la juge.

— Ça ne leur a pas plu du tout. Ils m’ont fait la gueule pendant un moment. Ils m’ont même traité d’ingrat, mais à l’époque je ne connaissais pas le mot.

J’imagine les parents qui se serrent la ceinture, qui tentent d’élever leur gamin selon des principes qui volent en éclats dès qu’il monte dans le train pour Paris.

— Et votre frère, il venait parfois avec vous en vacances chez Mme Gagneron ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Gigi avait ses têtes. Et celle de Jérôme ne lui revenait pas.

— Jusqu’à quel âge vous êtes-vous rendu chez Mme Gagneron ?

— Onze-douze ans, je dirais.

— Et ensuite ?

— Y a eu des tensions.

— Des tensions ?

— Comme je vous disais, on parlait pas trop dans ma famille, alors je peux pas expliquer le pourquoi du comment. Je sais juste qu’à un moment Gigi a arrêté de venir à la maison.

On devine des hésitations dans sa voix, d’autres récits plus contrastés que la grande histoire familiale, que l’adoration d’un garçon de province pour une grand-tante fantasque.

La présidente cherche à en apprendre davantage, mais sans succès. Alors que jusque-là Frédéric s’est montré généreux en anecdotes, cette fois, il se referme.

— À cette époque, vous avez complètement coupé le contact avec Mme Gagneron ?

— On s’appelait de temps en temps en cachette.

— Et que vous racontiez-vous ?

— Des bêtises pour passer le temps. Elle me manquait.

— Savez-vous pourquoi Mme Gagneron s’est installée à Chartres au début des années 2000 ?

— Elle en avait marre de Paris. Elle disait qu'elle voulait se mettre au vert. Calmer un peu le jeu.

— Vous avez alors recommencé à vous voir régulièrement ?

— J'avais… Attendez, je calcule… J'avais dans les quatorze ans à ce moment-là, alors je galérais un peu à voir Gigi derrière le dos de mes parents. C'est revenu plus tard, quand j'ai grandi. Et surtout avec mon installation dans l'appartement.

— En effet, vous avez emménagé dans un deux-pièces, au dernier étage d'un immeuble situé 12, rue Joseph-Sauveur à Chartres. Il s'agissait de l'appartement voisin de celui de Mme Gagneron. Elle était propriétaire des deux lots.

Je note consciencieusement l'adresse. Rue Joseph-Sauveur. Là où vivaient Frédéric, Lucile, Gilberte. Là où elle a été tuée. Le lieu de vie avant de devenir le lieu du crime.

— Quel âge aviez-vous à l'époque de votre emménagement ?

— Vingt-quatre. C'est quand j'ai commencé à l'hôtel Rohan.

— Et vous étiez heureux de cet arrangement ? Cela vous convenait, de vivre aussi près d'elle ? Quand on est jeune, on a envie de liberté, pas forcément de se retrouver dans un appartement mitoyen de celui de sa grand-tante.

— C'était cool.

Son sourcil blanc se lève. Il ajoute :

— Pendant des années, Gigi a été la personne la plus importante de ma vie. De ces gens, vous savez, qui vous…

Il renonce à sa phrase, en commence une autre qu'il ne termine pas non plus, avant de finir par lâcher :

— Madame la présidente, je suis innocent. Tout ça, c'est une grosse erreur. Vous pouvez pas me laisser en prison.

La juge Caillebotte n'émet aucun signe de sollicitude, pas même un hochement de tête. Elle le remercie et se tourne vers M^e^ de Mauroy, l'avocat général, le représentant de la société. On nous a expliqué qu'à chaque prise de parole il poserait ses questions après la présidente, juste avant la défense. Quand il se lève, écrasant Frédéric de toute sa supériorité, je sens la tension raidir ma nuque.

Il est trop tôt, on n'a même pas encore évoqué le crime, il faut se méfier, je le sais, et pourtant je suis touchée par Frédéric, ses bêtises d'ado, ses fragilités d'adulte, son attachement à Gilberte. Il est trop tôt, mais lui

semble nous dire qu'il est presque trop tard. Ses années d'incarcération l'ont déjà sorti de la vie, l'enfermant entre un passé qui ne reviendra pas et un avenir qui ne lui appartient plus.

Lucile Moulin rencontre Frédéric Gagneron à vingt ans, dans un bar de Gellainville où l'a traînée sa cousine. On est en 2011, elle porte de grandes créoles aux oreilles, et les baffles crachent du David Guetta.

Dans l'arrière-salle aux murs couverts de graffitis, un garçon que les deux jeunes femmes voient pour la première fois leur propose de s'essayer au billard. Un anneau perce son sourcil blanc. Il porte un sweat à capuche Von Dutch. Elles gagnent la partie, ou bien peut-être Frédéric les laisse-t-il gagner. Bonnes joueuses, elles suggèrent une revanche.

Les amis de Fred le charrient, la boule blanche tape les trois bandes sans toucher la rouge. Des demis de bières jonchent la table collante à côté du billard, la petite bande les siffle et les transforme en cendriers. Le patron a baissé le rideau de fer, il ne reste plus que les habitués et, entre habitués, on peut encore fumer.

Fred pose la main dans le creux des hanches de Lucile pour lui montrer comment se placer, elle conclut la partie en deux coups gagnants, la cousine s'en va, ses copains à lui aussi. Elle s'enivre, Lucile, elle se recoiffe. À la fermeture, il lui propose d'aller dans son nouvel appart, *je viens d'emménager, ce n'est pas encore très bien rangé*, elle ne le suit pas, ne lui fait même pas la bise.

Chez sa cousine, elle essaie de ne pas faire grincer l'escalier, elle apprend par cœur le numéro de téléphone de Frédéric au cas où elle perdrait le paquet de cigarettes où il l'a noté. Elle s'endort sur un matelas gonflable, en serrant son oreiller.

Elle le revoit le lendemain, aux étangs. Elle sourit de cette coïncidence qui n'en est pas une, c'est juste qu'elle a retenu qu'il allait souvent y pêcher le dimanche. Elle retient toujours tout, Lucile, elle grignote ce qu'elle peut de bonheur, elle s'accroche, parce qu'elle veut un mec bien, le permis, une voiture, un bon boulot, des enfants.

C'est moi qui déroule mon propre film, toute seule, dans ma tête. C'est moi qui allume la lumière dans les yeux éteints de Lucile Moulin, vingt-huit ans, les cheveux ternes, les lunettes tombantes, la mâchoire trop carrée. La jeunesse fanée. On a presque le même âge. On n'a pas joué dans les mêmes rues, on n'a pas fréquenté les mêmes écoles, mais on s'est peut-être croisées

dans ce bar, sur les bords de l'Eure ou sur la piste de L' Appalooza. Est-ce qu'on aurait pu être amies ? Qu'est-ce qui nous différencie au point de nous trouver chacune à une extrémité de l'estrade, elle côté accusés, moi parmi les jurés ?

À l'époque de la rencontre entre Lucile et Frédéric, qu'elle nous décrit en quelques mots stériles, j'aurais sans doute accepté d'aller prendre un verre avec eux si on me l'avait proposé. Avec d'autres copains, on aurait réuni plusieurs tables en terrasse et on aurait commandé de l'alcool, même s'il n'avait été que 18 heures. Frédéric nous aurait raconté l'accident de vélo qui lui avait dépigmenté le sourcil et, après avoir recommandé à boire, on aurait comparé nos petits défauts. Moi, mon eczéma, ma myopie, et Lucile aurait tout de suite réagi, *je suis comme toi, une vraie taupe !* Elle aurait enlevé ses lunettes pour le prouver. Incapable de lire le panneau d'en face. Ça nous aurait fait rire.

Ou bien je me trompe complètement. Dès que Fred et Lucile auraient tourné le dos, on aurait commenté les phrases de travers, le côté possessif de ce type avec sa copine, sa main qui ne lâchait pas sa cuisse, leurs rires gras, leur vulgarité. Un copain aurait rappelé qu'on ne venait pas tout à fait du même milieu, je ne lui en aurais pas voulu d'avoir l'esprit aussi étriqué.

Tous les professionnels du tribunal portent un costume par-dessus leur tenue de ville : la robe noire des avocats, celle des assesseurs à côté de moi, la robe rouge de la présidente, l'uniforme bleu des policiers. Moi aussi, j'aurais aimé un déguisement pour m'aider à jouer mon rôle de jurée.

M^{e} Digne, une femme rousse d'une trentaine d'années, portant des collants fins et des talons hauts, s'avance au centre de la salle devant le pupitre. L'avocate jette un coup d'œil à sa feuille avant de se tourner vers sa cliente :

— Vous avez mentionné que votre père était parti lorsque vous aviez quatorze ans. Pouvez-vous nous en dire davantage sur les circonstances de ce départ ?

Comme son ex-compagnon, Lucile Moulin a grandi aux alentours de Chartres, dans une famille où « ça allait ». Habillée de vêtements à la bonne taille, pas de marque mais neufs, elle a profité d'être fille unique. Enfance normale. Scolarité classique. Aux questions de la juge Caillebotte, ses réponses sont sorties de façon mécanique. La seule faille qu'elle a bien voulu concéder, c'est ce père absent.

Lucile retire ses lunettes, les essuie avec le bas de son chemisier avant de les remettre. Son souffle fait grésiller le micro quelques secondes. Elle a sûrement été prévenue par son avocate que l'échange serait pénible. Pénible mais nécessaire. Cette fois, elle prend le temps de raconter.

— Un dimanche, vers 9 heures du matin, mon père est descendu acheter du pain et des cigarettes. Je ne l'ai plus jamais revu. Sur le moment, maman a cru qu'il avait croisé des amis ou bien qu'il était parti à l'autre bout de la ville pour trouver une boulangerie ouverte. À l'époque, il n'y avait pas de téléphone portable. On n'avait pas d'autre choix que de l'attendre à la maison. Vers 13 heures, quand même, on est descendues. Maman avait peur qu'il ait eu un accident… On a demandé au buraliste si mon père était passé, mais non. À la boulangerie non plus. La voiture, elle, n'était plus garée dans la rue.

— Votre père a quitté le domicile conjugal sans même prévenir votre mère, sans même faire ses valises ?

— Oui, c'est ça, maman n'était au courant de rien. Elle a appelé la police, les hôpitaux… Jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il avait pris ses papiers et quelques affaires de travail. Ses vêtements pendaient encore dans l'armoire.

Elle enlève ses lunettes pour continuer, comme si ça pouvait l'aider à mieux se rappeler. Elle est touchante, Lucile, à se forcer.

— Je me souviens d'un détail bête : ce dimanche-là, on avait prévu de regarder ensemble *Madame Doubtfire*, qui passait pour la première fois à la télé.

— Vous avez appris plus tard que c'était un moment particulier dans la double vie que menait votre père.

— Son autre femme était en train d'accoucher. C'est pour ça qu'il est parti si vite.

Lucile déglutit difficilement. J'encaisse le coup avec elle.

— Vous étiez adolescente, vous n'aviez ni frères ni sœurs, votre mère devait elle-même se trouver dans une détresse absolue. Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

— Quand elle a compris qu'il était parti, maman a dit : « C'est fini. » Après, elle ne pouvait plus parler, juste tout ranger. Elle faisait le ménage, astiquait les fenêtres et les fonds de placards. Moi, je ne savais pas quoi faire, alors j'ai appelé ma tante, ma grand-mère et mes cousines. Je leur ai demandé de venir. J'étais terrorisée par le silence dans l'appartement, à

peine masqué par l’agitation de maman. Même dans les bras de mamie, je n’arrivais pas à pleurer, je n’arrivais pas à y croire. Avec mes copines, je n’ai pas réussi à aborder le sujet pendant des mois. Je refusais qu’elles viennent à la maison, j’avais honte.

— De quoi aviez-vous honte ?

— On ne valait pas la peine qu’il reste. C’est ce que je me suis dit. On ne valait rien, en fait, même pas des explications ou un au revoir.

Sa voix tremble. Et M^e^ Digne lui sourit, comme pour lui dire, *allez, madame Moulin, vous vous en sortez très bien, on continue.*

— Votre père est-il réapparu par la suite ?

— Un an après, il a voulu que je vienne à l’autre bout de la France pour rencontrer sa nouvelle famille. Mais j’étais encore très en colère contre lui et, de toute façon, je ne pouvais pas faire ça à maman.

— Vous avez rompu tout contact avec lui ?

— Oui. Je n’ai pas fait de différence entre ce qu’il a imposé à maman et ce qu’il m’a fait subir à moi. Il nous a quittées toutes les deux. Heureusement, j’ai de la chance, on n’est pas du genre à se laisser abattre dans la famille. J’ai grandi sans manquer de rien, et surtout pas d’amour.

Au deuxième rang, sur la droite, trois femmes aux cheveux blonds méchés et à la peau tachetée de brun hochent la tête de concert. Apparemment, ce sont des amies de sa mère.

— Excusez-moi par avance pour l’analyse un peu rapide que je fais, mais est-ce que cette absence dans votre vie, ce père qui a cessé d’assumer son rôle au moment crucial de votre adolescence, n’a pas laissé un manque ?

— Si, forcément un peu.

— J’en profite pour signaler que M. Moulin a fourni au tribunal une attestation pour excuser son absence cette semaine. À notre grand regret, il ne viendra pas témoigner.

— Ce n’est pas étonnant. Il n’a pas changé. Un vrai bon égoïste.

— Vous, au contraire, je vous sais particulièrement empathique et sensible.

— Si quelqu’un de mon entourage a besoin qu’on lui rende service, je réponds présente. On m’a éduquée comme ça.

— Vous étiez par exemple attentive à ne pas laisser Mme Gagneron seule, à lui tenir compagnie. Vous étiez proches toutes les deux.

Encore une autre version de Gilberte. Une dame à qui il fallait « tenir compagnie ». Je l'imagine dans son fauteuil, un plaid sur les genoux, à attendre la visite du jour. On est loin de la Marlene Dietrich de Frédéric, mais j'exagère peut-être. À bien y réfléchir, Gilberte avait sûrement plusieurs facettes.

— Comme on était voisines, je la voyais très souvent. En plus, on s'occupait régulièrement de son chat. C'était notre petit chouchou à tous. Et quand j'arrivais chez elle, je la serrais dans mes bras, exactement comme j'ai l'habitude de le faire avec ma mère et ma grand-mère. Au début, elle détestait ça, elle râlait : « On n'est pas en Amérique, ici, on fait la bise ! » Mais j'ai insisté, et j'ai eu bien raison. La tendresse remplit les vides, j'ai appris ça après le départ de mon père.

M^e^ Digne retourne au premier rang, et l'avocat de Frédéric Gagneron prend sa place dans l'arène.

— Je n'aurai que deux questions, madame la juge.

— Faites donc, Maître Lafare.

Il passe les doigts dans sa barbe grise, se racle la gorge et se rapproche de l'accusée.

— Votre manière de décrire le départ de votre père m'a ému. J'imagine que ce genre d'événement, surtout chez une jeune fille, est extrêmement traumatisant et qu'il laisse certaines traces.

Il attend que ses mots fassent effet avant de reprendre :

— Pardonnez-moi d'aller droit au but mais, après ce drame, est-ce que vous n'auriez pas développé une certaine peur de l'abandon ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne suis pas psychologue, mais il me semble fort probable que l'abandon de votre père, si brutal et définitif, ait créé chez vous un manque affectif profond. Votre avocate l'a d'ailleurs évoqué très justement tout à l'heure. Pour ma part, je pense que vous aviez peur de revivre cet abandon avec les personnes que vous chérissiez le plus. Vous deviez craindre que M. Gagneron ne se lasse de vous et ne se tourne vers d'autres femmes, par exemple. Peut-être même étiez-vous jalouse de la relation très forte qu'il entretenait avec sa grand-tante et qui occupait tant de place dans son quotidien ?

La bouche de Lucile Moulin se pince.

— Non.

— N’avez-vous pas développé auprès de M. Gagneron une forme de dépendance affective ?

— Maître Lafare, intervient la juge, si vous le voulez bien, nous nous intéresserons ultérieurement à la psychologie de M. Gagneron et de Mme Moulin. Des experts viendront à la barre à ce sujet. Pour le moment, nous nous concentrons sur leurs parcours respectifs et leur relation à la victime.

— Bien sûr, madame la présidente, bien sûr. Il me paraissait simplement pertinent de relever les traits de personnalité qui peuvent découler de leur histoire personnelle, mais je comprends bien. Ma seconde question est plus concrète.

Il laisse Lucile Moulin fébrile quelques instants avant de se lancer :

— À la suite de son départ du foyer conjugal, votre père versait-il une pension alimentaire à votre mère ?

— Non. Maman a toujours refusé de lui en demander une.

Encore un point commun avec Lucile. Même si, dans mon cas, les choses étaient sans doute plus complexes. Je ne sais pas si ma mère, ou qui que ce soit, avait des contacts avec mon père. Chacun, exilé, dans sa vie. Du vide, rien que du vide.

— Vous nous expliquiez tout à l’heure que votre mère travaillait en tant que secrétaire médicale. J’imagine que son salaire n’était pas mirobolant et, à l’adolescence, on aime bien avoir de l’argent de poche, des belles affaires, sortir au cinéma. Est-ce que vous n’étiez pas frustrée ? Est-ce que cette peur du manque ne vous a pas suivie toute votre vie ?

Je remarque que l’avocat tourne toutes ses questions à la forme négative, obligeant l’accusée à réfléchir à deux fois avant de répondre oui ou non.

— À l’adolescence, on est forcément frustré. C’est comme ça pour tout le monde, mais je ne l’étais pas plus qu’une autre. Ni à cet âge-là ni plus tard.

Quand Lucile se rassoit, je devine le soulagement qui l’envahit. Elle a franchi la première étape sans encombre. L’une des amies de sa mère lui adresse un pouce levé, mais elle ne le remarque pas, elle s’est déjà refermée.

Lorsque l’enquêteur de personnalité se présente à la barre pour résumer la trajectoire de vie de Lucile, j’espère encore qu’il va nous parler du crime ou tout du moins creuser la relation entre Gilberte et Lucile, mais je suis

vite déçue. Il n’est ni psychiatre ni criminologue, et surtout il ne connaît rien à l’affaire. Il a simplement mené des entretiens avec Lucile et son entourage pour nous livrer les grandes lignes de son parcours. Une sorte de CV amélioré. On apprend que Lucile Moulin a intégré La Poste en tant que chargée de clientèle, grâce au père de Frédéric. Une expérience professionnelle intéressante qui se termine mal, selon ses dires. Mais l’accusée n’a pas porté plainte pour harcèlement, contrairement à ce qu’elle a pu laisser entendre tout à l’heure. Lucile a capitulé face à son chef, qui la dénigrait sans arrêt. Elle a démissionné. Au moment des faits qui lui sont reprochés, elle cherchait un nouvel emploi. Frédéric étant lui-même au chômage après la fermeture définitive de l’hôtel, le couple se trouvait dans une position financière délicate.

Comme son ex-compagnon, pendant toute l’intervention de l’enquêteur de personnalité, Lucile garde les bras croisés, les yeux baissés. Maintenant qu’elle s’est exprimée, elle semble attendre que le moment passe, qu’une autre personne entre dans l’arène, que le procès se termine. Son masque est bien plus épais que le mien.

C’est Côme qui prend les choses en main en suggérant d’aller au Café Bleu, où il a pris l’habitude de déjeuner la semaine dernière. Hormis Marie-Véronique, une femme discrète au brushing parfait, nous acceptons tous la proposition.

Ce matin, j’ai écouté les interrogatoires en occultant les jurés installés à mes côtés. Mon attention entièrement tournée vers Lucile et Frédéric. Je voulais tracer leur prénom quand chaque magistrat, avocat, expert s’acharnait à les appeler monsieur et madame, comme pour rajouter de la distance à la distance. À présent, la précipitation de ceux qui rallument leur téléphone et l’inertie de celles qui veulent passer aux toilettes avant de partir au restaurant me rappellent que nous formons un groupe.

En apparence, il est aussi divers qu’en salle des profs. Il y a les cool, les plus âgés, quelques originaux, mais nous venons tous d’univers différents. Côme est kiné, Laurence travaille dans la banque, Marjolaine, pour une mairie, Alphonse fait de la livraison, Jean-Luc et Hervé profitent de leur retraite. Sur le chemin vers le restaurant, nous nous plions à ces politesses d’usage, la manière la plus classique de se présenter, mais je sens que je n’en apprendrai pas davantage sur mes co-jurés. Un prénom, un métier. Nous sommes réunis par une lourde responsabilité, et c’est tout ce dont nous avons envie de parler : que font Frédéric et Lucile sur le banc des accusés ?

Le miroir en face de moi me renvoie un air froissé. On dirait que je sors d’une longue insomnie. À l’autre bout de la table, les jurés remplaçants, Jean-Luc et Hervé, se jettent sur le pain. Le premier demande, la bouche à moitié pleine, si ça arrive que la juge et ses assesseurs déjeunent avec les jurés. Laurence secoue la tête. Pas à sa connaissance. Les magistrats se servent sûrement de la pause pour continuer à travailler leurs dossiers. Sortant le nez du menu, Côme nous fait part de son admiration pour la juge. Une femme à la patience infinie.

— Vous avez remarqué qu’elle ne prenait aucune note ? ajoute Hervé. Même quand ça parlait chiffres, elle n’écrivait rien.

— Faut quand même qu’on fasse gaffe, dit Jean-Luc en attaquant un troisième morceau de pain. Si les avocats de la défense sont dans le coin et nous entendent, ça la fout mal.

— Du calme. Si nous n'avions pas le droit de manger en public, la juge nous l'aurait dit, rétorque Côme. Et puis j'ai besoin d'un bon repas pour pouvoir penser avec autre chose que mon ventre.

— C'était quoi, le procès de la semaine dernière ?

Les yeux brillants de curiosité, Marjolaine vient de couper court à la légèreté.

— Viol, réplique Côme.

La serveuse débarque au même instant pour prendre la commande. Au bout d'une minute à peine, elle a tourné les talons, laissant la voie libre aux assauts de Marjolaine.

— Comment ça s'est passé ? C'était dur ? Quel âge avait la victime ?

J'avais compris que la femme aux cheveux gris risquait d'être envahissante, mais j'espérais qu'elle ferait preuve de plus de subtilité. Dans un groupe, il y a toujours les gros sabots qui piétinent les autres. Pourtant, dans un contexte aussi délicat, elle pourrait avancer sur la pointe des pieds, d'autant que Côme ne semble pas du tout à l'aise.

— On croit que c'est simple de juger un viol, répond Laurence à sa place. D'un côté, il y a une victime qui n'a aucune raison de mentir, et de l'autre un accusé qui tente ce qu'il peut pour se défendre. On se dit que ça va aller. En réalité, c'est un carnage.

Au milieu du brouhaha de la brasserie, nous l'écoutons tous, même Jean-Luc et Hervé, qui ont fini de vider la corbeille à pain.

— J'en ai fait des cauchemars toute la semaine, poursuit Laurence, et c'était pire la veille du délibéré. Je ne savais plus quoi penser. Je n'arrivais pas à croire que j'allais voter pour envoyer ou non un type en prison. On a mis quatre heures à se mettre d'accord. Ce matin, je croisais les doigts pour ne pas être tirée au sort à nouveau. Je n'ai jamais autant rêvé d'être au bureau… Eh bien, c'est raté ! J'espère qu'à mon retour personne ne me demandera comment se sont passées mes vacances, ajoute-t-elle en grimaçant.

Comme accrochée à un os, Marjolaine ne lâche pas pour autant.

— C'était une histoire de famille ? Qui était accusé ?

— C'était un drame familial. Des vies détruites. Pas seulement la victime, sa mère aussi, qui n'a rien vu apparemment. Sa sœur, qui y a échappé de peu. Ou peut-être pas, en fait. On ne saura jamais. Les faits dataient de plus de dix ans, mais la douleur était encore à vif.

— L'accusé a pris combien ?

— Tu demandes ça comme si c'était une évidence, intervient Côme. Comme si l'accusé avait forcément été condamné. Mais tu verras, dans un procès, il y a plusieurs vérités.

Laurence complète, l'air sombre :

— Il a été condamné à sept ans.

Après ça, personne n'ose se souhaiter bon appétit. Il faut quelques bouchées pour que la conversation reprenne son cours. Alphonse parle de sa fierté d'avoir été désigné juré. Participer à la justice française, c'est une chance, surtout pour lui qui vient du Togo et qui a obtenu la nationalité française il y a seulement cinq ans. Jean-Luc, lui, a dû reprogrammer un voyage pour assister au procès. Il n'avait pas le choix, il n'aurait pas pu payer les 3 750 euros d'amende en cas de non-présentation.

Les coudes posés sur la table, Côme se gratte la tête, les yeux dans le vide. Toutes les deux minutes, il sort son téléphone, appuie sur le bouton central pour allumer l'écran, puis le range à nouveau dans sa poche. Je comprends aux quelques mots qu'il adresse à Laurence qu'il habite loin de Chartres et qu'il est contrarié d'avoir dû laisser femme et enfants pour s'installer dans une chambre d'hôtel ici à nouveau.

Tout en resservant de l'eau, je tente de participer à la conversation entre les autres jurés. Ils semblent aussi désarmés que moi et, d'une certaine manière, cela me rassure.

Seule Marjolaine paraît à son aise. Elle n'a qu'une obsession : en apprendre le plus possible sur les deux accusés. Elle fouille dans son sac pour sortir le plan prévisionnel des témoignages.

— Cet après-midi, on va entendre les experts psychiatres. Là, au moins, ce sera du scientifique.

— Moi, je ne comprends pas, lâche Jean-Luc. On n'a pas évoqué le crime. C'est spécial, quand même.

— Non, c'est normal, dit Côme, qui vient de ranger son téléphone pour de bon. On s'intéresse d'abord aux accusés pour avoir une idée de leur vie au moment des faits. Juger des gens dont on ne saurait rien, en ne tenant compte que du crime qu'ils n'ont peut-être pas commis, ce serait impossible. Tu verras, dans une semaine, tu les connaîtras mieux que ta propre mère.

Ce qu'évoque Côme résonne en moi. J'ai déjà eu cette impression ce matin, comme si on déshabillait les accusés en pleine lumière et qu'à la

lueur des projecteurs on leur demandait d'exposer chaque millimètre de leur peau, sans aucune pudeur.

— Ça me perturbe, cette histoire d'empoisonnement combiné à l'étranglement. Je ne pige pas la logique…, réfléchit Laurence à haute voix, en glissant trois sucres dans son café.

— Et moi, dit Hervé, je bloque sur les dettes de Gagneron. Qu'est-ce que ça cache ? Vous avez entendu quand l'enquêteur de personnalité racontait que même son frère n'était pas au courant ? Qu'il avait appris ça par ses parents ? Les crédits à la consommation, j'ai toujours pensé que ça devrait être interdit.

— Faut pas oublier la femme là-dedans, lance Alphonse. Elle est accusée de complicité de meurtre, c'est pas rien.

Une heure est déjà passée, et nous nous dépêchons de retourner au palais de justice. Devant la grille, Marie-Véronique dit au revoir à son mari, un paquet Hermès à la main. Elle se recoiffe et lui glisse un baiser sur les lèvres. Je me demande comment elle peut se montrer si légère. Elle semble avoir oublié ce qui nous attend. Les experts psychiatres, avec leur jargon et leurs théories. Le décorticage de cerveau humain, filament par filament. Une sorte d'autopsie du vivant.

Juste avant que je franchisse les contrôles de sécurité, alors que je suis à l'arrière du groupe, traînant mon anxiété, Marjolaine me rejoint. D'un geste brusque, elle m'emmène sur le côté, près du distributeur de boissons.

— Tu t'appelles Anna Boulanger, c'est bien ça ?

Je m'accroupis pour refaire mes lacets, comme s'il devenait urgent de ne pas tomber. Double nœud bien serré de chaque côté.

Un cheveu s'est coincé sous la languette de ma chaussure gauche. Je le saisis et tire lentement dessus pour qu'il ne se casse pas.

Marjolaine se penche jusqu'à ma hauteur.

— Avec toute cette histoire, c'est normal que tu sois perturbée. Même si, bon, j'imagine que de l'eau a coulé sous les ponts depuis.

Le cheveu intact entre mon pouce et mon index, j'arrive enfin à me relever. Un pas en arrière. Les mains moites, les joues rougies, je continue de me taire. Anna Boulanger. Un vertige. Cette fille-là n'existe plus depuis des années.

— La vie est faite de coïncidences, c'est incroyable.

— Il faut que j'y aille.

— Tu sais comment je connais ton vrai nom ?

Je cherche à rejoindre les autres jurés, mais Marjolaine est tellement fière de ses révélations qu'elle ne peut plus s'arrêter. Sa bouche prononce des mots que je peine à comprendre. Qu'est-ce qu'elle me veut ? Dans mon corps, un tremblement de terre.

— L'année de votre arrivée à Chartres, ma fille était à l'école avec ta sœur. J'étais parent délégué et, sans faire exprès, le directeur a utilisé votre ancien nom de famille en conseil de classe. Forcément, l'affaire de la petite Aurore m'est revenue tout de suite. On en a tellement parlé à l'époque… Mais le directeur a bien insisté pour que votre véritable identité reste entre nous.

Elle pose une main sur mon épaule et ajoute avec un air compatissant :

— Ma pauvre, suivre un procès dans ta situation, quelle horreur…

Je ne sais pas comment j'arrive à partir, si je la plante là dans le hall d'accueil du tribunal ou si nous pénétrons ensemble dans le couloir, si je hoche la tête, si je dégage sa main de ma veste, si le choc me laisse une quelconque liberté de mouvement ou si j'obéis de façon automatique à mes jambes qui veulent fuir.

Ouest-France, 16 juin 1997

Elle a huit ans, des yeux bleus, des cheveux blonds, un T-shirt vert et un jean. Voici le portrait d'Aurore Boulanger lorsqu'elle a été vue pour la dernière fois, hier après-midi à Trémenc, dans les Côtes-d'Armor.

La fillette a disparu alors qu'elle jouait près d'un terrain de sport où se déroulait un match de football intercommunal. Des dizaines de policiers sont à pied d'œuvre pour la retrouver. Avec l'aide de la population, ils ratissent les alentours sur un rayon de plusieurs kilomètres.

La famille de la petite Aurore affirme qu'il ne s'agit pas d'une fugue. Le père déclare : « Aurore est toute petite et c'est une enfant heureuse, bien dans ses baskets. Il faut la retrouver au plus vite. Nous comptons sur toute personne pouvant faire avancer les recherches. Je vous en supplie, contactez la gendarmerie si vous avez la moindre information. »

Les enquêteurs privilégient l'hypothèse d'un enlèvement. Une information judiciaire pourrait être ouverte dans les heures à venir.

Dans la salle de pause, alors qu'elle vient d'enfiler sa robe rouge par-dessus ses vêtements de ville, la présidente m'observe à la dérobée. Elle a probablement remarqué mon visage défait, mes mains tremblantes, les taches rouges sur mon décolleté. Des signes infimes comparés à mon désordre intérieur.

Marjolaine sait qui nous sommes, ma sœur et moi. Des gens, ici, à Chartres, connaissent notre histoire. Derrière notre dos, dans les boutiques, à Jacques-Prévert, ils chuchotent. Aux contours de notre ombre, ils devinent celle d'Aurore. Le corps fluet de ses huit ans. Ils n'ont vu que des affiches de signalement, des articles dans les journaux, des appels à témoignages, et pourtant ils croient savoir. *C'est elle, t'as vu, c'est elle.* Quand Maxine danse sur un bar complètement soûle, ils la jugent. *En même temps, après ça, t'as besoin d'oublier.* Quelque part, aussi, ils se rassurent. Comme la foudre, les drames ne s'abattent pas deux fois autour de la même personne.

J'ai entendu dire que les amputés continuent de sentir le membre qu'ils ont perdu. Plus personne ne le voit, mais eux prennent toujours garde à ne pas le cogner, ne pas le brûler, ne pas l'abîmer. Ils ressentent encore, dans le creux de leur chair, des éclairs de douleur. On l'appelle le membre fantôme. Ma cousine me manque comme une partie de corps qu'on m'aurait arrachée.

Tant que nous vivions à Trémenc, Aurore continuait de nous tenir la main. Sa silhouette floue se faufilait parmi les autres enfants pour sortir de la classe. Elle jouait au ballon et s'écorchait les genoux sur le goudron. Max et moi prononcions son prénom sans arrêt comme s'il s'agissait seulement de l'attendre dans la cour de récré. L'étiquette de son casier n'avait pas été enlevée.

Dans la vitrine de l'épicerie, sur le chemin du retour, trônait le panier de chouquettes de nos mercredis midi. Celles qu'on mettait sur la note de nos parents et qu'on dévorait avant le déjeuner. Il en restait toujours une, qu'Aurore insistait pour partager en trois. Ses petits doigts couverts de gras.

Après sa disparition, des avis de recherche s'affichaient partout. À des centaines de kilomètres à la ronde. Au feutre rouge, sur la pointe des pieds, je dessinais des cœurs sur chaque photo que je croisais. La pluie faisait couler l'encre comme des larmes de sang. Il était temps de partir.

Du jour où nous avons débarqué à Chartres, Hélène a tout fait pour effacer notre ancienne vie. Rien d'autre ne comptait que la petite machine du quotidien, la radio sur la table de la cuisine, le journal ouvert à la page des mots fléchés, le compte à rebours du nombre de jours de pluie – cent soixante-douze l'année de notre arrivée. Ma mère avait quitté le village, mon père et ses mensonges, sans se retourner. Elle avait jeté la clé de notre passé et laissé Aurore dans la lumière rasante des fins de journée à la campagne.

La présidente me demande si tout va bien. Dans ses sourcils froncés, je vois le rappel des trois règles : « Vous devez être attentifs. Vous devez être impartiaux. Vous ne devez rien laisser transparaître. »

Pour canaliser mes pensées pendant l'expertise psychiatrique, je note les termes barbares utilisés par les spécialistes. Mes élèves s'amuseraient de me voir hésiter sur l'orthographe de certains mots, mais je n'arrive pas à me dérider. La voix nasillarde de Marjolaine en écho.

Le troisième psychiatre reconnaît chez Frédéric Gagneron un fond d'infantilisme et chez Lucile Moulin une dépendance affective à son ex-compagnon. Pas de trouble psychiatrique. Je n'en doutais pas.

Derrière la paroi vitrée qui les sépare du reste de la salle, Frédéric et Lucile subissent ce que l'on dit d'eux, ce que l'on pense d'eux. Ils baissent la tête comme des enfants qu'on aurait mis au coin.

L'avocat général, un homme longiligne au crâne chauve et aux lèvres gercées, qui m'a tout de suite impressionnée, interroge l'expert à la barre :

— Peut-on considérer que Mme Moulin était sous l'influence de M. Gagneron ? Doit-on penser qu'elle avait tendance à agir selon les désirs de M. Gagneron et non en fonction des siens propres ?

— Je n'irais pas jusque-là. Sur le plan psychiatrique, Mme Moulin est tout à fait responsable de ses actes. Simplement, elle accordait beaucoup d'importance aux opinions de M. Gagneron, davantage que dans la majorité des couples.

— Mme la présidente l'abordera sûrement ultérieurement, continue M^{e} de Mauroy, mais je voudrais vous entendre sur un autre point.

— Oui ?

— L'avortement de Mme Moulin, une quinzaine de jours avant le décès de Gilberte Gagneron.

Quel avortement ? Il n’en a jamais été question. Au contraire, l’enquêteur de personnalité a parlé du désir d’enfant de Lucile, des quelques mois durant lesquels elle a essayé de tomber enceinte, juste avant qu’elle quitte son emploi.

Sans prêter attention à l’onde de surprise qu’il a créée chez les jurés et dans l’assistance, l’avocat général insiste :

— Quand vous parliez de dépendance affective, je me demandais si Mme Moulin avait pu se laisser convaincre par M. Gagneron d’avorter alors que ce n’était pas ce qu’elle souhaitait.

— Compte tenu de certaines faiblesses psychologiques, c’est probable, mais je ne peux pas l’assurer.

Lucile a retiré ses lunettes et en nettoie les verres dans un geste nerveux. Frédéric, lui, ne montre aucun signe d’agitation. Il garde la nuque droite, le regard fixe. Ce n’est plus l’homme de ma terrasse imaginaire.

— Plus globalement, alors, est-ce que M. Gagneron pourrait l’avoir conduite à agir contre sa volonté ?

— Oui. Mais elle pourrait tout aussi bien s’y être opposée. Sa personnalité est plus complexe qu’il n’y paraît.

Ce dialogue de sourds me laisse pantoise. Je n’arrive pas à digérer la nouvelle. Un avortement. Pourquoi ne nous l’a-t-on pas dit avant ?

Tout en m’interrogeant, je commence à comprendre à quelle place nous sommes relégués. Sans accès au dossier, nous ne pouvons nous fier qu’à ce qui est dit. Aux mots tronqués, choisis, triés, répétés. Nous jugeons avec ce qu’on veut bien nous donner. D’une certaine manière, nous occupons la même lisière que les accusés.

Jusque-là, de peur de ne pas être à la hauteur, aucun juré n’a osé s’adresser aux experts, mais Marjolaine semble prête à se lancer. Elle fait passer un papier à la présidente.

Je retiens mon souffle. Qui sait jusqu’où elle est capable d’aller ? Elle pourrait tout mélanger, mes horreurs et celles du procès.

La juge Caillebotte fait signe à Marjolaine que, non, elle ne traitera pas sa question. Le tour des jurés est passé.

Je respire à nouveau. Pour combien de temps ?

La présidente donne à présent la parole à l’avocat de Frédéric. Il s’avance, passe de nouveau les doigts dans sa barbe.

— Un avortement est un geste qui impacte durablement la vie d’une femme. Dans quel état d’esprit pouvait se trouver Mme Moulin au moment

des faits, seize jours seulement après son IVG médicamenteuse ?

— Si je peux me permettre cette remarque qui dépasse mon champ d'expertise, répond le psychiatre, je dirai que, physiquement, elle était certainement remise. En revanche, sur le plan psychique, elle pouvait bien évidemment se sentir encore perturbée. Mais je n'irai pas plus loin car, lors de notre entretien, Mme Moulin n'évoque à aucun moment cet avortement. Je l'apprends par son dossier médical, reçu in extremis lors de la rédaction de mon rapport.

— D'après vous, pourquoi ne parle-t-elle pas de l'avortement durant vos échanges ?

— Parce qu'elle ne relie pas cet acte médical, intime, aux faits qui lui sont reprochés.

En une phrase, l'expert psychiatre a évacué le sujet. Un non-événement, sans rapport avec la mort de Gilberte. Les quelques personnes du public s'agitent sur les bancs, avides d'en débattre. J'entends même une amie de la mère de Lucile, la mine soulagée, dire à sa voisine : « Ah, ben, tu vois ! », et un homme derrière elle souffler. Moi aussi, j'aimerais pouvoir intervenir, demander plus de précisions, comprendre le raisonnement. Évidemment, que l'IVG a un lien avec la suite. Ça ne peut pas être une simple coïncidence. Heureusement, M^{e} Lafare insiste :

— Est-ce que justement Mme Moulin n'est pas en train d'occulter son avortement tout comme elle occulte le meurtre ?

Attentive à ce que les échanges ne dérivent pas, la présidente semble attendre un signe du psychiatre pour intervenir. Mais il ne lui réclame pas d'aide. Il répond selon ses compétences, sans s'aventurer ailleurs.

— Mme Moulin n'est pas dans le déni. Évoquer les faits qui lui sont reprochés déclenche chez elle un trouble anxieux. En prison, elle dort mal, traverse des crises de panique, se sent persécutée. Cette attitude est courante chez les détenues que je rencontre. Il n'y a aucune conclusion à en tirer.

Dans le box, Lucile grimace et Frédéric continue de l'ignorer.

Après plusieurs allers-retours hors de la salle, la greffière s'approche de notre table. Le médecin traitant de Mme Moulin et de M. Gagneron ne pourra pas témoigner. Il présente à la cour ses excuses et un arrêt de travail en bonne et due forme. Un médecin malade, quelle ironie. Moi aussi, je me porterais bien pâle, tiens.

Pour pallier cette défection, la juge Caillebotte propose de lire des extraits de sa déposition. Les avocats de la défense, à l'origine de sa comparution, n'ont d'autre choix que d'accepter, mais leur mécontentement est palpable. Il faut croire que ce Dr Lacroux leur servait d'atout.

La présidente parcourt les quelques pages qui retranscrivent les paroles du médecin avant de se mettre à lire :

— « Je me suis occupé du suivi médical de M. Gagneron pendant près de quinze ans. Moins longtemps pour Mme Moulin, venue en consultation dans mon cabinet sur les conseils de son compagnon, à partir de 2014. »

Un peu plus loin :

— « Les problèmes de sommeil et les crises d'angoisse de M. Gagneron sont apparus début 2015, à la suite de son licenciement. Il faisait état d'insomnie, de sensation d'oppression au niveau de la poitrine et d'irritabilité. »

La juge passe à la feuille suivante et choisit un nouveau passage.

— « À plusieurs reprises, j'ai incité M. Gagneron à consulter un thérapeute afin de travailler sur les causes de sa dépression. Il s'est montré très réfractaire à cette idée. Le renouvellement de son traitement – Laroxyl, solution buvable, 40 mg/ml – donnait lieu chaque mois à un entretien approfondi. M. Gagneron me disait respecter la posologie et je n'avais aucune raison d'en douter. »

Elle poursuit :

— « J'ai modifié la prescription d'antidépresseurs à la demande de M. Gagneron en mars 2016. Il évoquait un projet d'enfant avec Mme Moulin. J'ai considéré que cette volonté de construction d'un foyer était un signe positif, et nous avons prévu un sevrage progressif. M. Gagneron n'est pas revenu me consulter dans les mois qui ont suivi. »

La juge s'évente d'une main et, de l'autre, feuillette le dossier jusqu'aux déclarations du médecin concernant Lucile.

— « Mme Moulin venait au cabinet une ou deux fois par an, habituellement en raison de virus saisonniers. Il s'agissait de consultations rapides et orientées, ne me permettant pas de me prononcer sur son état psychique. Nous n'avons jamais abordé non plus son suivi gynécologique. »

Avant de nous livrer un autre passage, la juge fait signe à l'huissier :

— On étouffe dans cette salle. Faites quelque chose, dit-elle avec agacement, en désignant la fenêtre.

Puis elle reprend sa lecture :

— « Je suis de la vieille école. Qu'importe si ma salle d'attente est pleine à craquer, je prends le temps nécessaire pour écouter chaque patient. Pour autant, un médecin ne met pas les médicaments dans la bouche de ses patients. Je ne peux donc pas m'avancer sur l'usage que M. Gagneron faisait de ses antidépresseurs, ni sur la possibilité qu'il les ait prêtés à sa compagne ou à qui que ce soit d'autre. »

En sentant le courant d'air nous rafraîchir, Hervé soupire de soulagement. Elle-même rassérénée, la juge continue :

— « Est-ce qu'il est possible que la victime ait ingéré la solution buvable à son insu ? De manière générale, je doute que l'on puisse prendre un tel traitement sans en remarquer les effets, même à court terme. Le Laroxyl, ce ne sont pas des petits calmants, les molécules agissent directement sur les connexions neuronales. »

Nous sommes plusieurs jurés à relever la tête. Portés par la torpeur de la fin de journée, par ce soleil qui chauffait la salle à travers les fenêtres, nous n'avions sans doute pas compris qu'il s'agissait là du crime. Oui, on nous parlait enfin du crime. Frédéric Gagneron et Lucile Moulin étaient accusés d'avoir empoisonné Gilberte au Laroxyl. Et on nous expliquait que la vieille dame s'en était forcément aperçue. La gorge sèche, un peu de somnolence, une petite euphorie. Des signes que quelque chose clochait.

Mais, puisque Gilberte ne peut pas parler, qui raconte les soupçons, l'impression d'avoir vieilli d'un coup, le corps trop lourd ? Qui sait ce qui s'est réellement passé ? Qui ?

Quand la sonnerie de fin d'audience résonne, après une nouvelle valse d'experts qui finit de nous épuiser, je m'empresse de prendre mes affaires et de me réfugier aux toilettes. Je ne veux surtout pas croiser Marjolaine. Cette fois-ci, je ne sais pas si j'arriverais à contenir mon malaise, à le nouer en lacets de chaussures pour le garder bien à l'intérieur.

« À demain ! », « Reposez-vous bien », se lancent les autres jurés en quittant le tribunal, tandis que je patiente sur la cuvette les bras croisés sur mon pantalon fermé. Il est près de 20 heures, et tout le monde se hâte de rentrer chez soi.

Je ne comprends pas ce que Marjolaine cherchait à atteindre en piétinant mon passé. Est-ce une curiosité malsaine qui l'a guidée vers moi ? Ou a-t-elle quelque chose à me révéler ?

Lorsque je sors à mon tour, la juge vient de démarrer sa voiture et le trottoir est désert. Pas étonnant pour un mardi soir. D'ailleurs, ça aurait été plus logique de commencer chaque procès le lundi.

J'aperçois seulement Côme qui fait les cent pas à l'arrière du tribunal. Le téléphone à l'oreille, il s'énerve :

— Pas question ! Ça fait trop de route !

Je presse le pas mais, au croisement de la rue suivante, je sens une présence derrière moi. Quelques secondes plus tard, sa voix grave à nouveau :

— Anne !

Je ne me retourne pas.

— Anne, on pourrait faire un bout de chemin ensemble !

— Moi, c'est Anna.

Mon ton est désagréable, mais je ne sais pas faire autrement. Pas après une journée comme celle-ci.

— Excuse-moi, je suis nul en prénoms.

Impossible de lui en vouloir vu la quantité d'informations que nous avons dû assimiler aujourd'hui. Il m'adresse un sourire piteux, et je sens qu'il n'a rien à voir avec Marjolaine, c'est juste un mec qui se sent seul.

Devinant que je l'ai entendu tout à l'heure, il m'explique qu'il était au téléphone avec sa femme. Elle supporte mal son absence, croit qu'il passe

ses soirées à profiter, alors que lui sait d'avance qu'il ne va pas dormir de la semaine.

— On traverse une période compliquée, et les deux procès à la suite n'aident pas. Ma femme sort d'une longue maladie.

Je ne sais pas quoi répondre. Des gens qui se confient à moi sans aucune sollicitation, cela m'arrive souvent. Et en général, je me contente d'écouter.

Côme me raconte la chimiothérapie, la nausée constante, l'impossibilité de se projeter.

— Désolé, je m'épanche alors qu'on ne se connaît même pas. Mais, après une semaine d'audience non-stop, j'ai besoin de parler d'autre chose que de viol et de meurtre.

Il fait une nouvelle moue comme si c'était honteux, alors j'essaie de trouver un sujet plus gai.

— Vous vous êtes rencontrés comment, ta femme et toi ?

— Tous les mardis matin, à 7 h 30, on se croisait à la piscine municipale. C'était il y a longtemps, j'avais à peine vingt-cinq ans. On prenait le même couloir de nage, elle et moi. Je me suis dit que c'était un signe.

Parfois, leurs jambes se cognaient. Souvent, il le faisait exprès.

— J'ai mis six mois à la voir habillée, avec des chaussures et un manteau. Et trois mois de plus à oser l'embrasser.

Je ne sais pas ce qui me prend quand je lui demande s'il est toujours amoureux d'elle. Le procès a dû évacuer toute pudeur. Il me répond sans réfléchir :

— Dix-neuf ans plus tard, comment savoir ?

Je ne peux pas l'aider. J'ai connu l'amour une seule fois. Loïc Le Meur, trois ans à la fac. Une énorme gueule de bois à la fin. Au fond de ma bouche, il en reste un goût aigre, comme un bon vin qui aurait mal tourné avec les années.

— Tu vis toute seule, du coup ?

— Non, il y a ma sœur qui squatte chez moi depuis six mois.

J'exagère. Quand Max a débarqué devant ma porte avec ses bagages et son cœur en morceaux, après un énième combo démission-changement de mec, j'étais heureuse de l'accueillir. Elle allait remettre du bazar dans ma vie, ce petit vent de folie qui emmêle les cheveux et fait siffler les oreilles. J'ai fait mine de sacrifier mon bureau à sa désinvolture et, chaque fin de

journée, au moment de corriger mes copies sur la table du salon, je râle de ne plus avoir d'espace à moi pour travailler. On a nos maladresses et nos disputes mais, dans le fond, je ne m'imagine plus vivre sans elle.

— Je vois le genre. À la naissance de mon deuxième fils, ma belle-mère est restée deux mois à la maison. C'était à la fois super et infernal.

On avance dans les ruelles envahies par la pénombre. Petit à petit, les lampadaires s'allument. Côme me suit sans se préoccuper de son propre chemin. Je pourrais l'envoyer à l'autre bout de la ville qu'il s'en moquerait.

Au gré de notre marche, nous passons en revue tout ce que nous avons appris durant cette première journée. Le parcours des accusés, les dettes, l'avortement, les antidépresseurs.

— Frédéric, je ne le sens pas, dit Côme. Il ne joue pas franc-jeu. Il était touchant quand il parlait de Gilberte, mais lorsque la juge a évoqué sa relation à Lucile je l'ai senti se tendre.

— Au moins, lui, il s'est un peu livré, je réponds. Ce qui n'est pas le cas de Lucile. Elle est restée assez floue. Sauf quand elle évoquait son père…

— Je pense que toute cette séquence était faite pour la rendre attachante. Son avocate a bien joué son coup.

Et Côme, qu'est-ce qu'il me raconte pour paraître sympathique ? Sur quels ingrédients mise-t-il ? Quel rôle joue chacun dans cette mise en scène ?

Je crois que j'ai besoin de solitude pour me remettre les idées en place. J'accélère le pas.

Marjolaine, Aurore. Je n'arrête pas d'y penser. La vie d'après. Les rumeurs. Les recherches. Aurore n'a pas disparu. Elle est devenue un souffle sur ma nuque, quand je me risque à avancer trop vite.

Il y a, dans cette petite maison de ville que j'habite depuis cinq ans, quelque chose de bancal, toujours un placard qui grince, toujours un papier peint qui se décolle, toujours un évier bouché, une plinthe écorchée. Quelque chose de bancal mais de réconfortant. Après une telle journée, je voudrais que mon chez-moi m'enveloppe entièrement.

— Je suis là ! annonce Max depuis l'entrée.

Et elle jette son sac à main dans le couloir, faisant tomber la moitié de son contenu par terre. Elle ne s'en préoccupe pas, me colle un bisou sur le haut du crâne, attrape un fruit dans la cuisine et s'avachit dans le fauteuil club du salon. Ses longues jambes pendent de l'accoudoir, ses cheveux, aussi bruns que les miens mais plus bouclés, en couverture sur ses épaules.

— Alors, t'as vomi ? T'as pleuré ?

— Max, n'exagère pas. Je ne tournais pas dans un film d'horreur.

Elle se lève et se dirige vers la cuisine. Une tornade qui renverse tout sur son passage. Je ne m'y habituerai jamais.

— Tu te sens comment ? me demande-t-elle en mettant la hotte à fond.

La moitié de ses repas, elle les fait à 23 heures passées et à l'envers. Le dessert avant l'entrée.

— Ça va, je t'ai dit.

— Pas toi ! Le procès ! Tu le sens comment ?

On a parfois des difficultés à s'entendre, elle et moi. Dans tous les sens du terme. Elle dit rose, je dis noir, et entre les deux on a oublié qu'il s'agissait de choisir entre un T-shirt bleu et un T-shirt vert.

On a aussi du mal à se parler. Je sais que je devrais lui raconter pour Marjolaine, pour l'angoisse qui monte en moi, ces regards dont la portée a changé, l'impression d'être épiée, Aurore qui nous fait un signe à travers les années, mais je me persuade que ce n'est pas le bon moment. Toutes les deux, on est restées coincées dans le cadre imposé par notre mère. Sa grande règle : « Si c'est pour évoquer le passé, il vaut mieux se taire. » Le silence, une camisole pour enfants sages. Les lois apprises dans l'enfance sont les plus insurmontables.

Max navigue d'une pièce à l'autre, passe un coup d'éponge sur la table, repart saupoudrer d'oignons frits ses œufs au plat.

— Pour être honnête, je ne sens rien pour le moment, finis-je par répondre. Ça pourrait être une grosse erreur judiciaire comme le procès d'affreux scélérats, je ne sais pas du tout.

— Il n'y a que toi pour utiliser des mots comme scélérats !

Maxine s'assoit en tailleur sur le tapis élimé et me regarde droit dans les yeux. Son assiette posée sur la table basse, elle garde sa fourchette en l'air.

— Il faut que je te dise un truc.

Sa voix est montée dans les aigus, sa respiration s'est accélérée. Je fais semblant d'ignorer que l'orage va éclater.

— Qu'est-ce que t'as ? Tes œufs sont pas bons ?

— Il est temps que je déménage.

Je ne comprends pas. Le vide total dans mon esprit.

— Je te rembourserai les charges de ces derniers mois.

— OK.

— Tu t'en fous ?

Elle ne peut pas me balancer une telle absurdité alors qu'entre nous tout va bien. Deux sœurs pour équilibrer la balance du quotidien. Je ne comprends pas d'où sort l'idée de nous séparer.

— Pas du tout.

— L'autre jour, tu m'as dit que notre coloc de sœurs, c'était comme un nouveau mot dans le dictionnaire, un supplément plaisir à la vie. Et là tu ne bronches même pas ?

J'ai l'air placide. La bouche close, les yeux secs. Mais elle sait, c'est ma sœur, elle sait forcément quels effets ont ses mots sur moi. La foutue solitude qui vient de s'abattre sur mes épaules. Le silence, encore, qui va m'attendre chaque soir jusqu'à m'étouffer. Comment peut-elle me laisser tomber ?

— C'est vrai que je laisse tout le temps traîner mes affaires et que je mets trop de sel dans les pâtes, mais quand même, Anna, tu pourrais réagir.

On sera vieilles un jour, on ne se rappellera plus les petites contrariétés, on ne gardera que ce qui tient dans un album photo. Je me force à penser à ça, au très loin, pour oublier le supplice de maintenant.

— J'ai un nouveau mec.

— Tant mieux pour toi.

Maxine balance son assiette et ses couverts dans l'évier et donne un coup de pied dans la poubelle, qui se renverse sur le carrelage. Sans même prendre la peine de ramasser, elle aboie :

— Comment tu fais pour ne jamais t'énerver ? Je suis en train de te dire que je me casse. Tu entends ? Je me casse ! Et pour un mec dont tu n'as jamais entendu parler ! À ta place, je hurlerais !

— Tu es bien plus douée que moi pour ça.

Et c'est vrai. Avec le temps, j'ai arrêté de m'agiter. Je me suis rendu compte que ça ne servait à rien de crier, qu'il valait mieux se faire petite, toute petite. Avec un peu de chance, les catastrophes ne me verraient même pas passer. C'est naïf, je sais.

Elle, son caractère trempé dans l'acier l'a toujours aidée à faire face. Au tribunal, elle aurait su envoyer balader Marjolaine. Elle ne serait pas restée sans réaction, le nez dans les chaussures, à se laisser marcher dessus.

— Donc, si je déménage la semaine prochaine, ça te va ?

On a passé l'âge des caprices. Je ne vais pas l'empêcher de partir. Et puis il y a cette tache de gras qui brille sur le parquet. Il faudrait que je la nettoie. Mais si je gratte ça risque de rayer le bois. Avec du vinaigre blanc, peut-être.

Je finis par lever la tête.

— Tu pars où ?

Je me suis trompée de question. Ce n'était pas celle que je voulais poser, c'était pourquoi. Pourquoi elle m'abandonne, pourquoi elle croit toujours qu'elle va être plus heureuse ailleurs, pourquoi, à la fin de l'histoire, je me retrouve systématiquement toute seule.

— Je ne sais pas exactement. On verra.

Une grande respiration, et je me lève. Tout va trop vite, tout résonne trop fort. Chaque membre de mon corps me fait mal. J'ai passé trop de temps assise, immobile. Mes jambes n'arrivent plus à me suivre.

— J'ai eu une dure journée, je vais me coucher. Je te raconterai le procès demain si tu n'es pas déjà en train de dormir sous un pont.

— Pourquoi tu le prends comme ça ?

— Bonne nuit.

En guise de réponse, les coussins du canapé volent à travers le salon. Une pile de livres s'effondre.

La tête plongée dans mon oreiller pour éviter de me la taper contre le mur, j'entends Maxine crier depuis le salon :

— Putain, Anna ! Pourquoi t'es si bizarre ?! Pourquoi on ne peut pas juste se parler normalement ?!

Je voudrais prendre ma sœur dans mes bras, effacer ce qui vient de se passer, lui demander de me raconter sa nouvelle grande histoire d'amour, mais je n'en ai pas le courage. Enfouie sous ma couette, je repense à la première question posée par la juge à Frédéric ce matin. *Quelle enfance avez-vous eue ?*

Un souvenir avec Aurore. Un minuscule souvenir qui tient dans la paume d'une main. Si insignifiant que ni la volonté de ma mère ni le temps n'ont pu l'engloutir.

C'est un dimanche d'automne, avec une lumière laiteuse, presque opaque, et des feuilles qui craquent sous les semelles des bottes en caoutchouc. Le déjeuner rituel chez notre grand-mère ne s'éternise pas, les adultes ont envie de prendre l'air.

Ce qui délimite la frontière entre enfants et grandes personnes, c'est parfois juste cette expression-là, « prendre l'air ». Pour les uns, elle signifie sauter dans les flaques, franchir un pavé sur deux, courir sans se faire gronder. Pour les autres, il s'agit juste d'aller dehors.

Dans la forêt, Max, Aurore et moi partageons un panier en osier dans lequel nous déposons délicatement les châtaignes ramassées en chemin. Il y a dans notre gaieté enfantine une forme de fierté à repérer les bogues, à les saisir sans nous piquer, à les accumuler dans le fond du panier. Nos marrons, une fois grillés dans l'âtre de la cheminée, serviront de goûter.

Par moments, notre tante Céline quitte le groupe des adultes pour nous aider et, quand le panier devient trop encombrant, c'est elle qui le porte. Tata Céline n'est pas du genre à laisser les sacs-poubelle et la conduite de la voiture à son mari. Elle râle, elle s'impose. À mon âge, je ne connais personne d'aussi entêté qu'elle. Elle ne s'arrêtera pas de chercher tant qu'elle n'aura pas trouvé dix marrons bien charnus. Tata Céline est la mère d'Aurore, et elles partagent la même ténacité.

À la croisée de chemins boueux, nous nous arrêtons dans une petite clairière. Pendant que je joue les équilibristes sur un tronc couché par terre, Aurore se glisse près de son père et murmure quelque chose à son oreille. Du sac à dos qu'il porte depuis le début de la promenade dépasse la flûte traversière de ma cousine. En sortant de sa première classe de solfège, il y a quelques mois, elle m'a décrit sa professeure comme une femme sévère, à la moustache fournie, habillée d'une longue jupe noire. « Une femme avec une moustache, ça n'existe pas, ça doit être une sorcière », je lui ai dit. Aurore a ri, prenant pour une blague ce que je considérais comme fort probable.

Au fil des cours de musique, la prof s’est mise à adorer Aurore. À chaque exercice, de nouvelles louanges. Je ne m’étonnais pas de cette dévotion. Contrairement à moi, ma cousine n’était pas une petite fille comme les autres. Elle était douée en tout, et tout le monde le remarquait.

Tonton Jean nous demande le silence, et Aurore porte la flûte à sa bouche. Pour son premier concert, elle a choisi la scène de la forêt, la majesté des arbres en automne et la résonance si particulière du grand air. Cela fait plusieurs semaines qu’elle s’entraîne à jouer *Le Lac des cygnes.* Son père prononce le nom du compositeur, Piotr Ilitch Tchaïkovski, d’une voix grave et appliquée.

Malgré son manteau épais à bouclettes et ses doigts engourdis par le froid, Aurore se met à jouer avec délicatesse. Les notes s’envolent les unes après les autres. Maxine, elle, vient de se lancer dans une collection de feuilles mortes et ne comprend pas pourquoi on lui interdit soudain de s’amuser. Le temps du morceau, je l’oblige à s’asseoir à côté de moi sur le tronc et je lui serre la main pour l’empêcher de bouger. C’est comme si j’avais déjà deviné que Maxine était capable de tout gâcher, qu’elle est l’écharde qui s’enfonce dans le pied.

Si je pouvais ne garder de mon enfance qu’un seul instant, ce serait celui-là. Notre grand-mère restée à la maison pour faire la sieste et que l’on retrouvera tout à l’heure pour les marrons grillés, mes parents aux yeux écarquillés, tonton Jean et tata Céline rayonnants de fierté, notre famille au cœur de la forêt, et Aurore qui, par sa musique, la précision de chaque note, son souffle tendre, appelle les oiseaux, caresse la cime des arbres et nous offre un moment d’éternité.

Au petit matin, Maxine est déjà partie, partie sur les routes serrer la main à des blouses blanches, leur vendre ses probiotiques qui ne soignent rien mais font du bien, paraît-il, à qui, on ne sait pas, peut-être à des gens qui ont le ventre noué de vide, comme nous, et des plaques rouges qui grattent, comme moi.

Depuis hier soir, la colère résonne entre mes tempes. Je ne comprends pas que Max m'ait annoncé son déménagement au premier jour du procès. Elle aurait pu attendre, mais non, bien sûr, c'est son petit rythme à elle qui compte. Son petit rythme et ses coups de tête. Quand je pense que j'ai toujours cherché à la protéger… Heureusement que je ne lui ai pas parlé de Marjolaine, ça n'aurait fait qu'empirer les choses. Il aurait fallu déterrer tout ce qu'on a cherché à enfouir depuis tant d'années. Et on se serait salies pour rien.

Sur le chemin vers le tribunal, je tente de laisser ces mauvaises pensées derrière moi. Me concentrer sur le procès et uniquement le procès. Devant le tabac presse, plusieurs personnes attendent pour acheter des cigarettes. À côté, un panneau rouge de *L'Écho républicain* annonce : « Affaire Gagneron : le couple a-t-il empoisonné la vieille dame ? » À mes élèves, comme exercice de français, j'aurais suggéré un titre moins réducteur, qui embrasse toute l'affaire. Quelque chose comme : « Qui a tué Gilberte Gagneron ? » Ça, ce serait la bonne question à poser.

J'essaie de me détendre, mais je suis intimidée. C'est la première fois que je vois Gilberte.

Le journal a choisi un cliché où on lui donne à peine soixante ans. Une photo comme celles, encadrées, que l'on pose sur le cercueil, aux enterrements. Une photo joyeuse, vivante. Gilberte apparaît fardée de bleu électrique jusqu'aux sourcils. Les cheveux d'un blond aussi éclatant que le blanc de ses dents. Un chemisier bayadère rose. Des rides au coin des yeux, autour de la bouche, sur le front, qui craquellent sa peau légèrement tannée, une peau d'été, de fin de journée à la plage. Gilberte rit en regardant sur le côté. Peut-être un parasol qui s'envole ou un homme qui lui dit qu'elle est belle.

Alors voilà Gilberte Gagneron, la fameuse Gigi, capable de tirer des feux d'artifice pour l'anniversaire de son petit-neveu, de porter des lunettes

de soleil les jours de pluie, de dormir jusqu'à midi et de se recoucher une heure plus tard, cette femme capable de construire un volcan en carton de un mètre de haut pour faire gagner Frédéric au concours *Science & Vie,* de courir un marathon à cinquante ans au profit d'une bonne cause, de gagner des tournois de poker à soixante-dix, de couvrir son petit-neveu de cadeaux et, des années après, de lui donner les clés de son appartement pour qu'il s'installe à ses côtés. Gilberte, capable de tout, mais impuissante face à la mort. J'aimerais me présenter à mon tour, lui serrer la main et, surtout, lui assurer que je vais faire de mon mieux pour comprendre ce qu'il s'est passé.

Au loin, parmi le petit groupe qui discute devant les grilles du tribunal, je crois distinguer la silhouette de Marjolaine. Mes paumes deviennent moites, mais c'est ma myopie qui joue avec mes nerfs. Agglutinés, Jean-Luc, Hervé et Côme s'interrogent sur le programme de la journée. Aucune autre femme n'est encore arrivée. J'arbore un grand sourire et je lance le bonjour le plus naturel possible. Jour deux sur cinq. Aujourd'hui, nous étudions les faits.

— Édouard Blanchet, né le 29 décembre 1973 à Avignon. Profession : policier. Demeurant au 41, rue Paul-Bert à Mainvilliers.

Son accent chantant confirme qu'il ne vient pas de la région. Ses yeux perçants, qu'il n'est pas du genre à se faire balader.

Sa mission ici est de nous rapporter les circonstances de la découverte de la victime, les investigations accomplies, les preuves mises en évidence et les interrogatoires menés auprès des accusés et des témoins. Pendant quelques heures, nous allons enfiler ses chaussures de directeur d'enquête pour parcourir une instruction qui a duré presque deux ans.

Édouard Blanchet nous emmène d'abord rue Joseph-Sauveur, le dimanche 21 août 2016. Le décès est déclaré à 14 h 27, mais le médecin note dans le rapport que cela fait entre douze et vingt-quatre heures que la victime est morte.

À l'examen externe du corps, des hématomes sur le cou pouvant correspondre à une strangulation. Sur la table, devant la défunte, un flacon de Laroxyl, un verre d'eau. Recherche de toxiques : présence d'amitriptyline dans le sang confirmant l'usage de psychotropes. Pas de dose létale. Le corps est envoyé aux légistes.

Lors d'une autopsie, un fragment de chaque organe, y compris du cerveau, est prélevé. On coupe, découpe, dissèque. Le cœur est généralement enlevé dans son entièreté. Le directeur d'enquête ne le dit pas, mais je suis sûre que celui de Gilberte était plus généreux que la normale, qu'il était gonflé de son goût pour la vie.

Une fois l'autopsie effectuée, le médecin légiste procède à la restauration du corps. Les organes sont remis à l'intérieur et la peau est suturée, protégée, maquillée. Pourtant, lors de l'enterrement de Gilberte Gagneron, quinze jours plus tard, le cercueil reste fermé. Il faut croire que les vieilles dames supportent mal d'être analysées sous toutes les coutures.

Édouard Blanchet envoie quelques policiers habillés en civil à la cérémonie organisée par l'amie la plus proche de Gilberte, Magdalene de Choiseul.

Pendant que les gens s'installent dans l'église, on joue la dernière chanson de Juliette Gréco. Les paroles résonnent comme un hymne à Gilberte. *« Merci pour la poésie, le vent, la vie. Merci pour le bois, le sel, le poivre, le miel. »* L'inspecteur nous décrit la large assemblée, les amis, voisins, bénévoles des Restos du cœur, qui essuient leurs larmes. Pendant la cérémonie, ils viennent tour à tour au pupitre rendre un dernier hommage à Gigi tandis que les membres de la famille Gagneron restent en retrait. Aucun d'eux ne prononce de discours. C'est Frédéric, le petit chouchou, qui devrait prendre la parole. Mais on sait déjà qu'il a été accusé du meurtre, qu'il l'est sans doute encore.

Au premier rang, un mouchoir roulé en boule dans la main, il se tient aussi prostré qu'aujourd'hui. À son bras, Lucile n'ose pas lever les yeux vers le cercueil. Sa mâchoire tremble. Dans sa petite robe noire, elle paraît toute maigre.

Le couple n'adresse la parole à personne. Même pas à Jérôme, le frère de Frédéric, ni à sa mère. Ils s'accrochent l'un à l'autre, Lucile et Frédéric, pour ne pas se laisser broyer par les rumeurs mêlées de chagrin.

Enquête de voisinage. Examen du contexte. Prise de dépositions. Réquisitions aux fins d'expertise. Interrogatoires. Fouilles, relevés d'empreintes, perquisitions. Frédéric Gagneron et Lucile Moulin seront mis en examen deux mois après l'enterrement lorsque police, procureur et juge d'instruction auront rassemblé suffisamment d'éléments contre eux.

Dans la bouche d'Édouard Blanchet, une fois ces étapes franchies, la présomption d'innocence n'existe plus. Il en est persuadé : les deux

coupables se tiennent devant
nous.

Photo n° 1 : Appartement de Gilberte Gagneron, pièce de vie

Le salon - salle à manger mesure une quarantaine de mètres carrés. On y accède par un couloir qui dessert également les deux chambres, la salle de bains et les toilettes. L'appartement mesure en tout quatre-vingt-sept mètres carrés. Ambiance kitsch, affiches de surréalistes espagnols, ordinateur posé sur un bureau à tablette coulissante, coussins bariolés. On est bien loin de l'élégance discrète que j'imaginais lorsque Frédéric décrivait l'appartement parisien de son enfance. Est-ce sa mémoire qui l'a redécoré ou moi qui ai mal
interprété ?

L'inspecteur Blanchet pointe du doigt la chaise sur laquelle Gilberte Gagneron a été retrouvée morte, dos à la fenêtre, le poids du corps vers l'avant, le buste écroulé sur la table.

— Une mise en scène, déclare-t-il. Les experts vous l'expliqueront mieux que moi : il est impossible que la victime soit morte dans cette position.

De là, de cette photo pixélisée sur grand écran, Édouard Blanchet remonte le fil et tricote sa version de l'histoire.

Début 2016. Frédéric Gagneron a des problèmes d'argent depuis des mois. Carte bancaire bloquée, crédits qui s'accumulent, factures impayées. Autant d'enveloppes qui s'entassent au quatrième étage, appartement de droite, 12, rue Joseph-Sauveur, et qu'il n'ouvre pas. Il dit toujours que ça va s'arranger, que c'est juste le temps de trouver un nouvel emploi. En attendant, grâce à Gilberte, il vit dans un appartement sympa et avec la certitude de ne pas s'en faire déloger.

Lorsque Lucile Moulin démissionne de La Poste, en avril 2016, la situation empire. Madame n'a pas droit au chômage. Juste au RSA, qu'elle ne se décide pas à réclamer. Plus d'économies pour le couple. Ils se mettent à loucher sur l'argent de Gilberte Gagneron. La proie idéale. Sans enfants, propriétaire de deux appartements, fâchée avec le reste de la famille. Frédéric héritera, c'est certain.

Le couple tente d'assommer la grand-tante à coups d'antidépresseurs. Chaque jour, quelques gouttes. Le temps de s'assurer que son testament sera bien au nom de Frédéric. Et quelques gouttes de plus pour qu'elle oublie l'argent qu'ils lui doivent. Pas un gros loyer, mais quand même, il faut payer. La vieille dame tient le coup. Encore quelques gouttes pour attaquer le cœur. Toujours pas efficace. Alors, un samedi soir, parce qu'ils n'en peuvent plus de cette situation, parce qu'ils ne voient plus d'autre solution, ils l'étranglent.

D'après l'inspecteur, ce n'est pas prémédité. Il y a une dispute. Des cris franchissent les étages. Les voisins d'en dessous en témoignent. Un débordement. Juste une goutte de plus. Et puis serrer, serrer, serrer. Quelques minutes de violence pour une vie de tranquillité.

J'observe Frédéric et Lucile tour à tour pendant que l'inspecteur Blanchet expose sa théorie. Alors que je me sens manquer d'air, eux demeurent stoïques. Aucune émotion sur leur visage. Une image figée sur un écran d'ordinateur. Ils m'apparaissent sous une nouvelle lumière, froide et sinistre.

Selon l'inspecteur Blanchet, après son geste, Frédéric Gagneron abandonne le corps. Il ne veut pas perturber davantage Lucile. Quand il revient, le dimanche midi, le cadavre se trouve tel qu'il l'a disposé la veille, dans un simulacre de suicide. La chaise, le flacon, le verre, la carafe. Mais la couleur de la peau, l'odeur, la culpabilité aussi sans doute, le font paniquer.

Il appelle Ludovic Fournier, l'ami chez qui il a passé la soirée la veille. Celui-ci le convainc d'alerter les secours. Une bonne manière d'aller au bout de son acte, sans laisser de nouvelles traces.

Hier, j'avais en face de moi deux personnes ordinaires. Dans la bouche de M. Blanchet, elles se sont muées en meurtriers. La fossette de Frédéric n'est plus la coquetterie d'un trentenaire pris au piège de la machine judiciaire. La mâchoire carrée de Lucile, celle d'une gamine qui a grandi trop vite. Qu'est-ce que l'on me force à croire et que me murmure mon intuition ?

Photo n° 2 : Appartement de Gilberte Gagneron, salle de bains

De l’arnica. Une eau de bleuet. Une boîte de bicarbonate de soude. Un flacon de fleurs de Bach. Une huile de bourrache. De l’argile verte. L’armoire à pharmacie est vide de tout médicament sur ordonnance. Pas d’antidépresseurs.

D’après les témoignages de ses proches, le remède le plus utilisé par Gilberte Gagneron se trouvait dans sa cuisine. Du citron. Chaque matin, elle buvait un jus pressé, et le soir elle sirotait des tisanes à base de feuilles de citronnier.

L’expert en téléphonie a épluché des centaines de messages échangés entre Lucile Moulin et Frédéric Gagneron durant l’année qui a précédé le drame. Avec son accent du Sud, Édouard Blanchet nous fait la lecture de quelques extraits.

Fin 2015, un post sur les réseaux sociaux. Une photo de Lucile, assise au bord d’un étang, débardeur moulant, grand sourire aux lèvres et lunettes de soleil sur le nez. Frédéric commente :

> Trop belle ma chérie. Nous 2, c’est pour toujours !!!

Quelques mois plus tard, un échange de SMS, après un rendez-vous avec la Banque de France. Le couple sent l’étau de l’endettement se resserrer.

> Mme Moulin : J’en peux plus. Il faut que ça s’arrête.
> M. Gagneron : Tkt pas. On va trouver une solution.
> Mme Moulin : On peut pas avoir un bébé dans ces conditions. Et ça va pas s’arranger. (émoji tête qui va exploser)
> M. Gagneron : Je vais m’en occuper.

Puis, trois jours avant les faits, un message de Lucile à son compagnon, très probablement au sujet du fameux Laroxyl, ou en tout cas c’est comme cela qu’Édouard Blanchet nous le présente.

> T’as mis où la boîte ? Je la trouve pas.

Pas de réponse de Frédéric.

Lucile prenait-elle les antidépresseurs de son compagnon ou en avait-elle besoin pour servir le thé à Gilberte ?

Photo n° 3 : Appartement de M. Gagneron et de Mme Moulin, salle de bains

L’inspecteur Blanchet énumère le contenu du tiroir grand ouvert : Doliprane, Efferalgan, Spasfon, pansements, compresses stériles, désinfectant, Advil, Strepsils.

On dirait la trousse de secours idéale mais, après avoir entendu la déclaration du Dr Lacroux lue par la juge hier, je sais que ça ne tient pas debout. Frédéric a pris du Laroxyl pendant des mois. Il devrait au moins y avoir une vieille boîte dans un tiroir. J’ai noté chaque détail dans mon carnet. Ça, au moins, je peux m’y fier.

Tout a une signification dans un crime : la parole mais aussi les silences, l’argent sur le compte en banque ou le découvert, les médicaments de pacotille, les antidépresseurs manquants, la poubelle qu’on a descendue plus tôt que prévu. Même l’absence de preuves peut constituer une preuve. Je l’apprends au fil des déclarations. Et ça m’alourdit autant la tête que l’estomac.

Le directeur d’enquête est arrivé au bout de sa démonstration. Il a posé toutes ses cartes sur la table.

Dans la salle règne le même silence que dans une arène de corrida, juste avant la mise à mort du taureau.

La juge Caillebotte, qui a laissé l’inspecteur parler sans discontinuer, l’invite désormais à conclure. Édouard Blanchet décroise les bras, s’éclaircit la voix et, avec la fermeté dont il a fait preuve tout du long, achève les accusés.

— Après deux années d’instruction, je suis convaincu de la responsabilité de M. Gagneron et de Mme Moulin dans l’homicide volontaire de Mme Gilberte Gagneron. Tous les éléments et témoignages convergent. Durant les mois qui précèdent, l’intoxication médicamenteuse est également avérée. Les accusés sont les seuls à avoir

pu la mettre en œuvre. La cour tranchera sur le degré d’implication de chacun, mais il n’y a aucun doute sur leur volonté commune et répétée de nuire à Mme Gagneron jusqu’à son dernier souffle.

Chaque mardi soir de notre enfance, Maxine et moi dormions dans la maison de notre grand-mère. Comme celle de Gilberte, elle comptait deux chambres. Dans l'une, un édredon rose à pampilles posé sur un matelas trop mou, une télévision et un magnétoscope. Dans l'autre, un papier peint à fleurs, une moquette qui piquait les pieds et un crucifix au-dessus du lit double. Maxine et moi passions la nuit dans celle-ci avec des sachets de lavande sur les tables de chevet l'été et des oranges piquées de clous de girofle pendues aux barres de rideaux l'hiver.

Je détestais ça, dormir avec ma sœur. Max se tournait dans un sens, puis dans l'autre, collait ses pieds gelés contre mes jambes, accaparait toute la couverture. Pour lutter contre son invasion, j'avais réclamé à ma grand-mère un traversin à mettre entre nous deux. Un traversin, c'était à peine suffisant pour supporter ma sœur.

Pourtant, la nuit qui a suivi la disparition d'Aurore, c'est moi qui ai demandé à Max de venir dormir dans mon lit. Toute la famille s'était réunie dans notre cuisine et veillait près du téléphone. J'ai dit : « Allez, viens, on sera mieux toutes les deux. » Personne ne s'y est opposé. Au contraire, je crois qu'ils étaient soulagés de ne pas avoir à se préoccuper de nous. Sous ma petite couette, nos deux cœurs imbriqués.

Pendant plusieurs semaines, Max, tout juste six ans, a partagé mon oreiller. Je l'ai bercée de mes mots pour qu'elle s'endorme, serrée dans mes bras quand elle devenait poisseuse de mauvais rêves. Parfois, je touchais son front pour vérifier qu'elle n'avait pas de fièvre. Ma sœur. La seule petite personne qu'il me restait dans ce monde d'adultes.

Chaque matin, au réveil, le lit était froid. Trempé de pisse et d'effroi. Sans la moindre moue d'agacement, ma mère nous passait sous la douche, enlevait les draps, en sortait des propres, lançait la machine à laver. On devait protéger Maxine, pas lui en vouloir.

Bien plus tard, quand j'ai eu dix-huit ans, ma mère a pris son envol. C'était sa majorité à elle. Besoin de liberté après toutes ces années à nous surveiller. Elle s'est mise à quitter Chartres chaque week-end, sans trop nous dire où elle allait, puis elle s'est installée en Vendée avec un homme rencontré sur Internet, à la personnalité ennuyeuse comme la pluie. La

surprise ne m’a pas figée longtemps. Quelqu’un devait prendre le relais, réparer les dégâts, encore une fois.

Pendant tout son lycée, j’ai nettoyé derrière ma sœur. J’ai rincé le bac de douche dans lequel elle avait vomi, reprisé les trous de boulettes de ses pulls, cherché pendant des heures quelles options elle devait suivre, à quelle licence s’inscrire ensuite. De toute façon, il n’y avait personne d’autre pour bricoler notre maison. Et je crois que j’aimais ça, m’occuper d’elle, la veiller. Comme les nuits de notre enfance, les nuits à l’odeur de pisse et de lessive, nous étions seules pour lutter contre l’obscurité. Je me disais souvent que rien, pas même un traversin, ne pouvait plus nous séparer.

Au tour de l’avocat général d’interroger le policier Blanchet. Il lève son crâne chauve, rassemble ses papiers puis se penche vers le micro. À chaque nouveau round, je m’inquiète de ce que l’on va apprendre de plus.

— D’après vous, qu’est-ce qui pourrait avoir poussé les accusés à empoisonner Gilberte Gagneron ?

— Avant de vous répondre, je rappelle qu’on ne parle pas uniquement d’une prise de médicaments au moment du décès, mais pendant les mois qui précèdent les faits. Les analyses toxicologiques sur les cheveux de Mme Gagneron montrent qu’elle a subi un empoisonnement régulier pendant au moins trois mois. Selon moi, les choses sont claires : le couple voulait l’affaiblir pour la manipuler à sa guise.

— Qu’est-ce qui vous fait penser qu’il s’agit d’un empoisonnement, que cette prise d’antidépresseurs se faisait à l’insu de Mme Gagneron ? insiste l’avocat général.

— Selon son dossier médical et le témoignage de ses amies, Gilberte Gagneron ne prenait aucun médicament. Vous avez d’ailleurs vu son armoire à pharmacie. Son médecin traitant confirme qu’elle n’avait aucune tendance dépressive et que, malgré son âge, elle n’a jamais évoqué avec lui de quelconques problèmes de santé. D’ailleurs, elle ne prenait rendez-vous chez lui qu’une fois par an pour, expliquait-elle, « garder le contact ».

Je repense au témoignage du Dr Lacroux lu par la juge. Il affirmait qu’on ne pouvait pas ingurgiter un tel médicament sans avoir conscience de ses effets. Chaque déposition me semble contradictoire.

M^e^ de Mauroy cite alors Frédéric lors d’une garde à vue :

— « Ça arrivait que Gilberte me pique du Laroxyl. Quand elle était très stressée par une compétition de poker, par exemple. Ça l’aidait à s’endormir. »

Mais le directeur d’enquête ne se laisse pas déstabiliser. On ne prend pas un antidépresseur comme une pastille à la menthe, surtout quand on est une adepte de la médecine douce. Ce genre de médicaments demande un suivi précis, un traitement en continu. Difficile de croire que la victime s’en soit servie comme d’un léger somnifère.

— J’en reviens donc à ma question initiale : qu’est-ce qui pourrait avoir conduit les accusés à empoisonner et tuer Gilberte Gagneron ?

— L’argent. Mais ils n’avaient pas prévu que ça aille aussi loin.

J’ai du mal à y croire. Frédéric et Lucile étaient jeunes, ils avaient tout le temps de se remettre à flot. Même si leur situation financière devenait critique, le couple n’était pas isolé. Ils auraient pu se faire aider. Il y a quand même plus simple pour combler ses dettes qu’orchestrer un meurtre.

J’essaie de croiser le regard de Côme pour deviner ce qu’il en pense. Est-ce que, comme moi, il a le sentiment qu’on cherche à nous mener sur le mauvais chemin ?

Son gros ventre en avant, M^e^ Lafare s’approche à pas pressés. On sent que l’avocat de Frédéric n’est pas du genre à tergiverser. Surtout après un tel discours à charge.

— Monsieur le directeur d’enquête, avez-vous une quelconque preuve de ce que vous avancez ? Est-ce que vous pouvez prouver des mouvements bancaires louches ou des retraits d’argent inexpliqués ?

— Différents témoignages rapportent des relations tendues entre Mme Gagneron et le couple dans les semaines qui précèdent les faits, et on peut penser que…

M^e^ Lafare l’interrompt :

— Il s’agit donc d’une hypothèse ?

— Oui, mais d’une hypothèse qui repose sur des faits.

M. Blanchet cite les témoignages des voisins sur le climat pesant entre les différents protagonistes, puis il étaie à nouveau la situation financière des accusés – plus de vingt mille euros de dettes – et rappelle que, depuis la démission de Mme Moulin, ils devaient vivre à deux sur le chômage de M. Gagneron.

— D’ailleurs, cela faisait six mois qu’ils n’avaient pas payé le montant demandé par Gilberte Gagneron pour occuper son appartement, ajoute-t-il. Au dire de ses amies, la victime en était agacée et réclamait régulièrement son dû.

— Pouvez-vous indiquer à la cour à combien s’élevait ce loyer ? demande M^e^ Lafare.

— Cent cinquante euros.

— Et vous insinuez que M. Gagneron pourrait avoir tué sa grand-tante, cette femme avec qui, enfant, il passait toutes ses vacances et avec qui, adulte, il prenait le café tous les jours… pour cent cinquante euros ?

— Ce n’est pas ce que je dis. Il ne s’agit pas ici juste du loyer, mais de…

— Je n’ai pas d’autres questions, madame la présidente.

Frustré qu’on lui coupe ainsi la parole, le policier Blanchet fusille du regard l’avocat de la défense. La présidente elle-même ne semble pas apprécier l’attitude de M^{e} Lafare.

— Par respect pour les personnes qui viennent s’exprimer devant cette cour, je vous prierai de les laisser terminer leurs phrases.

L’avocat s’excuse dans un grognement. Et moi je peste intérieurement. Ce n’est plus un procès, c’est un combat de coqs. Et quelques poignées de poussière jetées d’un camp à l’autre ne suffiront pas à me convaincre.

Avant que Frédéric ne s’exprime à son tour, la présidente nous lit la feuille posée devant elle : le Laroxyl intervient dans le traitement d’un épisode dépressif majeur chez l’adulte et peut se présenter sous forme de comprimés pelliculés ou de gouttes. C’est un antidépresseur de type imipraminique, de ceux que l’on appelle aussi « antidépresseurs tricycliques », une catégorie de moins en moins prescrite en raison de ses effets indésirables.

— Avez-vous bien supporté ce traitement ? demande la juge à l’accusé. Comment et à quel rythme le preniez-vous ?

— Deux fois par jour, matin et soir, répond-il sans hésiter.

Les premières semaines, il avait l’impression que ça empirait son état. La nuit, il faisait des cauchemars atroces, mais avec le temps c’est devenu une béquille.

— Les antidépresseurs, ça n’enlève pas la douleur, mais ça aide à bouger.

— Vous avez expliqué à la cour que vous ne supportiez pas d’avaler des comprimés, d’où les gouttes. Est-ce que cela donnait un goût particulier à l’eau ? Vous arrivait-il de le mélanger à autre chose ? Une boisson chaude, un jus de fruits, de l’alcool…

— C’était un peu amer, mais franchement ça me dérangeait pas. Je le prenais toujours avec de l’eau. Sûrement pas avec de l’alcool. Le médecin m’avait dit d’éviter.

La présidente hoche la tête, referme le dossier, prend son temps, puis d’un ton sec demande où sont passés les médicaments.

— Comment ça ?

— Vous avez pris du Laroxyl pendant presque un an… Je m'interroge sur ce que vous en avez fait après.

— Je les ai pris ! Il n'y a pas eu d'« après » !

— Vous avez fini toutes les boîtes ?

— Oui !

— Est-ce que votre ex-compagne en prenait également ?

— Elle n'a pas eu de traitement comme moi, mais elle se servait de temps en temps.

— Pourquoi ? C'est vous qui le lui avez conseillé ?

— Non, mais à l'époque de son chef de La Poste, celui qui la harcelait, elle pleurait souvent en rentrant du travail. Alors elle a voulu tenter.

— Vous avez également fourni des antidépresseurs à votre grand-tante ?

— Non. C'est elle qui m'en prenait quand elle en avait envie.

La juge laisse le silence s'installer, comme si elle voulait que Frédéric complète sa réponse de lui-même. Les bras croisés, le visage concentré, l'accusé reste muet. C'est à celui qui lâchera le premier.

Pendant ce temps suspendu, Jean-Luc se mouche discrètement et Alphonse dessine des petites cases sur son carnet. J'évite de croiser le regard de Marjolaine. Pas le courage de l'affronter.

— Si Mme Moulin et Mme Gagneron pouvaient piocher dans votre traitement, cela signifie que vous ne le preniez pas entièrement, n'est-ce pas ?

La juge a cédé, elle a rompu la trêve. Mais, en représailles, on sent l'agacement poindre dans sa voix.

— Si si, mais bon…

— Mais bon quoi ?

Le silence, à nouveau.

— Votre logique m'échappe : vous n'aviez plus une boîte de Laroxyl chez vous après les faits et pourtant, jusque-là, il en restait toujours assez pour que les autres se servent. Pardonnez-moi, mais tout cela me semble incohérent. Peut-être avez-vous une bonne explication à nous donner ?

La juge continue de se maîtriser, alors que je commence moi-même à m'énerver. Il nous doit la vérité, bon sang ! Qu'il avoue qu'il a tout jeté à la poubelle après la mort de Gilberte. Qu'il avoue qu'il a paniqué. Qu'il avoue ça, au moins ça.

— Je ne sais pas.

— C’est dommage, monsieur Gagneron, que vous ne sachiez pas… Mesdames, messieurs les jurés, des questions ?

Les manches de sa chemise à carreaux remontées, la voix rocailleuse, Hervé se lève et formule sa demande directement auprès de l’accusé. Il ne tremble pas.

— Quand et pourquoi avez-vous arrêté de prendre des antidépresseurs ?

Comme j’aurais aimé la poser, cette question neutre, pertinente et précise. J’avais noté que des ordonnances avaient été délivrées à Frédéric à partir de juin 2015, après son licenciement, puis qu’elles avaient été renouvelées jusqu’en mars 2016, quelques mois avant les faits.

L’accusé bute sur la réponse. Il finit par expliquer qu’il se sentait mieux. La présidente prend alors le relais d’Hervé, insistant pour obtenir des détails.

Acculé, Frédéric inspire un grand coup et lâche :

— C’est à cause de Gigi.

Après une telle sortie, l’explication, tronquée d’hésitations, se révèle décevante. Gigi considérait qu’il fallait que son petit-neveu apprenne à gérer seul son moral, sans traitement, surtout s’il voulait des enfants un jour. Elle avait lu que les antidépresseurs étaient mauvais pour la fertilité.

Je repense à l’avortement de Lucile, seize jours avant les faits. Frédéric n’a donc pas voulu un bébé très longtemps. Et Gigi ne devait pas être si catégorique au sujet des antidépresseurs, puisque apparemment elle lui en empruntait. Rien ne tient dans ce discours. Il paraît réécrit, remâché, déformé. Hervé se rassoit.

Les amies de la mère de Lucile, fidèles à leur banc, semblent satisfaites. Elles s’imaginent probablement raconter, ce soir en rentrant, comment Frédéric s’est décrédibilisé en quelques instants.

Un après-midi, quelque temps après la disparition d'Aurore, ma mère nous a embarquées, ma sœur et moi, dans sa Clio. Direction la gendarmerie de Saint-Brieuc. À Trémenc, il n'y en avait pas. La brigade de recherche qui avait envahi les rues, le terrain de sport, l'aire de jeux, le bout de forêt, la campagne verte et plate venait de la ville.

Sur les routes désertes, ce jour-là, ma mère conduisait avec nervosité. Ses mains serraient le volant à en faire blanchir les jointures. Malgré ma place à l'avant – un privilège qui m'était accordé pour la première fois –, chaque virage me renversait le cœur. À l'arrière, attachée dans son siège auto, Maxine tirait sur sa ceinture, donnait des coups de pied devant elle.

— Maman ! Je veux la maison !

Hélène a tenté un sourire à travers le rétroviseur.

— Si vous êtes sages, on ira au McDo en rentrant.

— Trop cool, merci, maman ! ai-je répondu en posant quelques secondes ma petite main sur la sienne, par-dessus le levier de vitesse.

J'avais compris que les grandes sœurs devaient montrer l'exemple.

— T'inquiète pas, Max, ça va aller.

C'est ce que les parents répètent quand on se fait mal, quand on a peur. *Ne t'inquiète pas.* Comme si ça pouvait se décider.

Devant la gendarmerie, accrochée à la jambe de notre mère, Maxine a fini par s'essuyer les yeux et par nous suivre à l'intérieur. C'est elle qui a eu le droit d'appuyer sur le bouton d'entrée.

Au premier comptoir, une jeune femme en uniforme a demandé la raison de notre venue. Sur la pointe des pieds, je lui ai tendu la convocation. Elle a passé un coup de téléphone et, quelques minutes plus tard, un gendarme est venu nous chercher. Il s'est accroupi à notre hauteur.

— Je suis en charge du dossier. C'est moi qui dirige l'équipe opérationnelle. On fait tout pour découvrir ce qui est arrivé à votre cousine.

En réalité, son ton n'était pas très assuré. Et il n'a pas dit de ne pas s'inquiéter. Il m'a indiqué une chaise en plastique sur laquelle attendre pendant que ma mère et Max entraient dans son bureau. Hélène m'a promis :

— Ne bouge pas et tu pourras prendre une glace au McDo.

Je me souviens très précisément du plastique qui collait sous mes cuisses, du gendarme qui me surveillait du coin de l'œil et du goût du bonbon au miel que ma mère m'avait fourré dans la bouche pour m'aider à patienter. J'essayais de ne pas le suçoter, de le faire tenir le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'il devienne encore plus petit qu'une minuscule goutte d'eau solidifiée. Je me disais que peut-être Max et ma mère ne sortiraient jamais de ce bureau, qu'elles allaient disparaître, elles aussi, que tout disparaissait toujours.

Elles sont réapparues longtemps après, le bonbon était devenu salive. À mon tour, j'ai dû entrer dans le local sans fenêtre. Il y faisait tellement chaud que j'ai cru m'évanouir avant même de m'asseoir. Le gendarme a demandé à ma mère de nous laisser seuls. Elle a obtenu que la porte reste entrouverte pour continuer de me voir.

Je ne me souviens ni du burger que j'ai choisi au McDonald's ni du goût de la glace à la fin. Juste du silence de Maxine dans la voiture au retour et des quelques centaines de mètres où j'ai aperçu la mer, de l'autre côté de la fenêtre.

Plus tard, je ne sais pas bien comment, j'ai compris que ma sœur n'avait rien raconté au policier, qu'elle ne se rappelait rien. Elle avait enfoui ses souvenirs comme on creuse un fossé dans le sable pour se protéger des assauts des vagues.

Ouest-France, 16 juin 2002

C’est un triste anniversaire qu’ont célébré hier après-midi les habitants de Trémenc, dans les Côtes-d’Armor. Cinq ans et toujours aucune trace de la petite Aurore Boulanger. Plus de deux cents personnes étaient réunies pour une marche blanche en l’honneur de la fillette disparue le 15 juin 1997.

Le père d’Aurore partage sa colère au micro des rares journalistes présents : « Il est difficile de savoir comment se déroule l’enquête. La gendarmerie nous communique un nombre très limité d’informations, et aucune piste sérieuse n’est avancée. Si ma fille est encore en vie, elle doit se demander pourquoi on ne l’a pas encore retrouvée. Je me pose la même question. Aurore, si tu nous entends, sache que l’on pense à toi nuit et jour et qu’on ne t’abandonnera jamais. »

Malgré les années qui passent, l’enquête reste ouverte et les enquêteurs continuent de travailler sans relâche sur de nouveaux axes de recherche.

Rappelons que 40 000 disparitions se produisent chaque année en France, dont 10 000 sont jugées inquiétantes.

Le jour du drame, de leur drame à eux, le samedi 20 août 2016, Frédéric et Lucile s'aiment encore, malgré leur vie à crédit. Ils ne le précisent pas, ils se contentent de décrire leur journée, heure par heure, comme l'a demandé la juge Caillebotte, mais moi je n'arrête pas d'y penser, comme si leurs sentiments pouvaient tout changer.

À 18 h 27 – le relevé téléphonique est précis –, Lucile appelle sa mère. Frédéric en profite pour aller au Carrefour Market en bas de l'immeuble. Ses courses lui prennent environ dix minutes, trajet compris. Il connaît les rayons par cœur et se rend uniquement dans la section alcool. Un pack de bières, une bouteille de whisky, une autre de gin, qu'il paie à la caisse n° 2. Au retour, il ne croise personne dans la rue.

« T'es rentré ? » demande Lucile à Frédéric depuis la salle de bains où elle met du mascara sur ses cils épars. Il lui répond d'un grognement. Quand elle ouvre le frigo, quelques minutes plus tard, elle s'agace : « On est combien, ce soir, rappelle-moi ? Quinze ? Et tu rinces tout le monde, comme d'hab ? » Ils s'aiment comme on se regarde dans un miroir. Sans complaisance, avec une forme d'habitude, parfois de tendresse, souvent d'agacement.

Fred répond que non, ils seront trois, eux deux et Ludo, mais il ne veut pas passer pour un radin. Le ton monte. Lucile le sait, Fred aime faire le généreux. Mais il n'en a plus les moyens. Elle s'énerve. Il rétorque : « On peut pas juste profiter un peu ? »

Les éclats de voix que les voisins entendent ce soir-là viennent de cette banale dispute au sujet des courses. Pendant qu'il nous l'affirme, trois fois, « c'était juste ça », Frédéric lisse les poils blancs de son sourcil. Avec ses mains qui tremblent, il me rappelle mes élèves au tableau.

Aux alentours de 19 h 30, les accusés sortent de l'immeuble. Il se sera écoulé une heure entre le départ de Frédéric pour le supermarché et le moment où ils ferment à clé leur appartement. Une heure pendant laquelle Gigi a arrêté de respirer mais, ça, Frédéric ne le précise pas.

Parce que Ludovic Fournier, leur hôte ce soir-là, habite vraiment très près, le couple se rend chez lui à pied. Dans sa petite robe rouge à volants, Lucile regrette de ne pas avoir pris de veste. Elle a peur d'avoir froid au

retour, en pleine nuit, un peu soûle. Frédéric la rassure en rigolant, « mais non, t'inquiète, l'alcool, ça réchauffe », et ils accélèrent le pas.

Lucile nous explique que c'est la première fois qu'elle se trouve seule avec les deux meilleurs copains. Sur le moment, elle pense qu'elle va s'ennuyer, que les garçons ne rêvent que d'allumer la console pour jouer à *Fifa* en buvant du whisky. Elle se dit qu'elle n'a rien à faire dans le deux-pièces un peu sale de Ludo. Pourtant, la soirée passe vite. « On a beaucoup bu. »

En rentrant, Frédéric entend des oiseaux chanter dans les arbres. Il doit être 3 ou 4 heures du matin, l'obscurité est encore profonde. Ils marchent au milieu de la route, s'accrochent à la rambarde de l'escalier, ne trouvent pas tout de suite la lumière du couloir. Ils passent devant la porte de Gilberte en riant bêtement, ouvrent la leur avec fracas et se ruent sous leurs draps, épuisés par leur soirée. Gilberte, elle, ne respire toujours pas.

Même si Lucile est une lève-tôt, le dimanche 21 août 2016, elle reste traîner au lit avec Fred. La bouche sèche, elle se sent incapable de bouger.

Vers midi, les amoureux s'extirpent enfin des draps et prennent leur petit déjeuner dans le salon, sur la table basse. Le soleil cogne contre les volets fermés. Ils bâillent à n'en plus finir. Ce n'est qu'après sa douche que Fred décide d'aller prendre le café chez Gigi. Chez elle, il y a le choix des capsules. Et Fred a bien besoin d'un Force 9.

Il est environ 13 heures. Lucile n'est pas encore tout à fait prête. Elle dit : « Ne m'attends pas, j'ai une sale tête, je m'arrange et je te rejoins. »

Pendant de longues secondes, Frédéric reste planté sur le paillasson d'à côté. Gilberte ne répond ni aux coups sur la porte ni au tintement de la sonnette. Il finit par sortir son double de clé, le tourne dans la serrure, se rend compte que la porte est ouverte et entre en gueulant : « Ben alors, Gigi, qu'est-ce qui t'arrive, t'es encore au lit ou quoi ? »

Elle ne répond pas. Elle ne répondra plus.

La juge Caillebotte se penche. Sur son visage, rien ne dit si elle adhère ou non à l'histoire que Frédéric et Lucile viennent de nous raconter, la jolie histoire, bien rodée.

— Le samedi, vous n'êtes donc pas allés chez Mme Gagneron ? Pas une seule fois dans la journée ou dans la soirée ?

— Non. J’avais passé la semaine à faire de la peinture chez Gilberte, dans ses toilettes et sa salle de bains, donc le samedi c’était repos.

— Mais, le samedi, vous avez pris un petit café quand même ?

— Oui. Chez moi.

— Je croyais que vous préfériez celui de Mme Gagneron.

— On va vraiment débattre de ça ?

— Non, monsieur Gagneron. Nous ne débattons pas. Vous nous dites que le samedi vous restez chez vous et que le dimanche vous allez chez Mme Gagneron pour boire un café. Moi, je vous demande simplement la vérité.

Frédéric se mord la lèvre. Au premier rang, son avocat décroise les bras, prêt à intervenir, mais la joute n’est pas terminée.

Je sens mes épaules se crisper. Depuis l’épisode sur les antidépresseurs, je ne reconnais plus Frédéric. Son capital sympathie s’est envolé avec sa sincérité. Et ça ne fait qu’empirer.

— Après avoir découvert le corps de votre grand-tante et avant d’appeler les secours, vous téléphonez à votre ami Ludovic Fournier. Pourquoi le joindre lui, à ce moment précis ?

— J’ai paniqué, j’avais besoin d’aide.

— Pourquoi ne pas avoir appelé votre compagne, qui se trouvait juste à côté ? Ou bien vos voisins ?

— Il faut se mettre à ma place : en entrant dans l’appartement, je n’ai pas compris tout de suite que Gilberte était morte. Je me suis dit qu’elle faisait peut-être un AVC ou une crise cardiaque. Franchement, je pouvais pas deviner.

— Votre ami Ludovic Fournier exerce-t-il dans le médical ?

— Pas du tout. Il est vendeur chez Levi’s. Mais il sait toujours quoi faire, dans toutes les situations. Et comme, en plus, on était ensemble la veille…

— De quoi avez-vous parlé avec Ludovic Fournier ?

— Il m’a dit d’appeler les pompiers.

— Selon les relevés téléphoniques, votre échange a duré huit minutes et quarante-deux secondes. On peut imaginer que votre conversation ne s’est donc pas résumée à ça.

— Je crois qu’il m’a dit de faire du bouche-à-bouche.

— Il lui a fallu presque dix minutes pour vous donner ce conseil ?

— Oui.

— À ce moment-là, vous ne croyez pas qu'il vaut mieux raccrocher et appeler les secours ?

— Je ne me rappelle plus ce que j'ai pensé… Franchement, on avait beaucoup picolé la veille, j'avais la gueule de bois, je réfléchissais pas clairement. Avec le recul, c'est sûr, je pense que j'aurais dû appeler les pompiers tout de suite.

— Pourquoi déplacez-vous le corps avant leur arrivée ?

— Je ne sais pas. Peut-être que j'ai compris que c'était fini. Qu'elle était vraiment… partie. Et je me suis dit qu'elle serait mieux sur la chaise. Qu'elle aurait pas aimé qu'on la voie comme ça, étalée par terre.

J'ai envie de secouer Frédéric. De lui balancer à la figure : *Elle était comment, la peau de Gilberte morte ? Froide ou chaude ? Tendre ou raide ? Ça t'a fait quoi, de toucher un cadavre, de le prendre dans tes bras pour le soulever ? Qu'est-ce que tu as ressenti au moment de lui plier les jambes sur la chaise ?* Bien sûr, je me tais et continue d'écouter sagement Lucile, qui confirme cette version. Elle ne mérite pas mieux que son complice. Depuis le début du procès, elle suit son ex-compagnon dans toutes ses incohérences. Il ne lui a pas adressé le moindre regard et pourtant elle agit toujours dans son intérêt.

Je repense à la définition de ce mot, « complice » : « Qui est de connivence avec quelqu'un d'autre, qui se sent très proche de lui. »

Ils s'aimaient et ils se protègent encore. Ne pas dénoncer. Ne rien avouer. Je me demandais qui parlait pour Gilberte mais, Lucile, pour qui parle-t-elle ? Pour elle-même ou pour défendre Frédéric ? Qu'est-ce qui les rend aussi inséparables ?

À Noël dernier, j'ai demandé à Maxine de m'offrir un livre de Sophie Calle intitulé *Que faites-vous de vos morts ?* Elle n'a émis aucun commentaire. Juste un vague OK.

Lorsque j'ai découvert le paquet cadeau rectangulaire, un grand sourire m'a échappé. Pour une fois, Max m'avait vraiment écoutée. Assise à côté de moi sur le canapé en cuir craquelé, ma mère a remarqué le titre. Elle n'a pas pu se retenir d'ironiser : « T'es gâtée, dis donc ! »

Pour éviter que la critique retombe sur ma sœur, j'ai répondu que j'avais passé commande. J'allais ajouter que Sophie Calle était une grande artiste contemporaine, que j'admirais son œuvre depuis longtemps, quand ma mère, un peu ivre, s'est penchée vers moi et m'a dit : « Au lieu de penser à la mort, préoccupe-toi plutôt de ta vie. »

Son mari, vêtu de sa traditionnelle cravate de Noël et d'une veste de costume saumon, lui a pincé la taille. « Calme-toi, mon amour. » J'ai pensé que, si même lui, l'homme au faciès mou et à l'impassibilité constante, trouvait la remarque désagréable, j'avais de quoi m'inquiéter. Mais j'ai préféré me resservir du champagne. « Allez, tchin, à la vôtre, et à ta santé, surtout, maman ! »

En réalité, je me réfugiais dans mon verre parce que j'avais encore du mal à y croire. Croire que ma mère et moi étions devenues des inconnues, quasiment des ennemies, incapables de respirer dans la même pièce.

Depuis son mariage avec le Lamantin, surnom que Max et moi donnions à notre beau-père, notre mère nous recevait deux fois par an dans sa maison en Vendée, un cube moderne, avec des spots qui font mal aux yeux, une cheminée à l'éthanol et un portail électrique qu'il faut réparer tous les trois mois, « *parce que, tu comprends, la télécommande est encore cassée* ». « Recevoir » reflétait parfaitement sa façon de nous traiter en invitées. Pas question de laisser traîner nos chaussures sous l'escalier, nous devions les frotter sur le paillasson et les garder aux pieds.

Je serrais les dents chaque fois qu'Hélène ouvrait la bouche. Elle tournait la tête dès que j'approchais. Nous n'avions plus rien en commun. Même notre passé nous éloignait. Elle n'était plus la même femme, la mère louve qui nous protégeait. Nous n'habitions plus la forêt emplie d'ombres

qui nous mangeaient. Nous avions grandi. Elle avait fui. Et moi, je n'avais pas eu d'autre choix que de me débrouiller.

J'ai commencé à parcourir mon cadeau de Noël, ses pages à la tranche argentée et ses photos en noir et blanc.

Lors d'une exposition au musée de la Chasse et de la Nature, à Paris, Sophie Calle avait posé aux visiteurs ces questions :

« Que faites-vous de vos morts ? Dans votre agenda, vous écrivez "mort" à côté du nom ? Vous dessinez une croix, une tombe ? Vous ajoutez la date du décès ? Vous raturez ? Dans un carnet d'adresses électronique, vous effacez le nom ? »

Dans ce livre, elle rassemblait des réponses d'anonymes qui avaient visité l'exposition.

Je glissais d'une page à l'autre :

« Je les cherche partout, sauf au cimetière. »

« Pendant longtemps, j'ai lu les résumés des épisodes de Santa Barbara *sur la tombe de ma grand-mère. Maintenant la série s'est arrêtée, c'est triste. »*

« Je les entasse. »

On est passés au dessert, une bûche chocolat-passion pas tout à fait décongelée, et j'ai eu envie de demander à mon tour à Hélène, au Lamantin, à Maxine « que faites-vous de vos morts ? », mais il y avait ces bougies à piles, ces fleurs en plastique, et on était quatre, juste quatre, autour de cette table où tout sonnait faux, même les chants de Noël sur la chaîne hi-fi.

Max ne quittait pas son téléphone. Elle l'utilisait comme paravent. Une bonne manière de se rendre aveugle à ce foyer qui n'était pas le nôtre. Notre famille, dorénavant, c'était nous deux. Même si notre mère gardait encore quelques vieux réflexes.

« Ma chérie, ça va, tu n'as pas froid ? Tu veux que je monte un peu le chauffage ?

— Hein ? répondait Maxine. Quoi ? »

Je repensais à tous ces réveillons que nous avions passés toutes les trois. Simples mais vrais. La bûche maison entourée de petits-beurre Lu, le glaçage chocolat avec nos traces de doigts dessus. Les lattes du parquet tachées de gaieté. Les genoux de notre mère, notre bouche couverte de son rouge à lèvres. Notre petite famille rafistolée. Comment avions-nous pu autant changer ?

Dès que le dernier morceau de bûche a été avalé, Hélène a annoncé qu'elle allait fumer une cigarette dehors. « Anna, tu viens ? »

Chaque fois que j'entends ce ton-là, qui n'annonce pas une proposition mais une sommation, j'ai à nouveau dix ans, un palmier dans les cheveux, et la frousse de me faire gronder. Je n'ai pas le choix, j'obéis.

On a ouvert la porte de la véranda, on a fait quelques pas dans la brume de l'hiver, réunies l'une à l'autre par un grand plaid, parce que ma mère n'avait pas voulu aller chercher nos manteaux dans le placard de l'entrée.

Je piétinais le sol carrelé de la terrasse, elle tirait sur sa cigarette en silence. À sa dernière taffe, j'ai bredouillé : « Qu'as-tu fait de nos morts ? »

Elle a expiré la fumée dans un long souffle et m'a répondu : « J'ai fait comme tout le monde, je les ai enterrés. »

Le ciel commence à s'assombrir derrière les hautes fenêtres de la salle d'audience. Les rangs du public se sont vidés. Même les amies de la mère de Lucile sont parties. Pas étonnant compte tenu des témoignages de l'après-midi, tous creux. Un pompier en intervention le jour des faits a décrit l'état de détresse de Lucile, son incapacité à entrer dans la pièce où se trouvait le corps de Gilberte. Un policier a attesté d'une vague odeur de peinture dans l'appartement, corroborant ainsi une infime partie du témoignage de Frédéric. Et c'est tout. Pas de preuves. Rien qui me fasse basculer.

Je me tiens sur une crête. D'un côté, l'envie de croire à l'image que je me suis dessinée de Frédéric et Lucile, même si elle pâlit d'heure en heure. De l'autre, les arguments de Blanchet, le déroulé du dimanche présenté par les accusés, auquel je ne parviens pas à adhérer, l'apathie de Lucile face à la présidente.

Je ne suis pas la seule à douter. Lors d'une pause, tout à l'heure, Marie-Véronique a craqué. Malgré le détachement dont elle semblait faire preuve jusque-là, elle s'est mise à suffoquer. Autour d'elle, notre désarroi. Même Marjolaine en est restée bouche bée.

La présidente Caillebotte s'est installée à côté de Marie-Véronique et lui a demandé ce qui se passait. La jurée a balbutié que c'était cette jeunesse, cette jeunesse gâchée, trente ans à peine, « qu'est-ce qu'ils vont faire demain ? Qu'ils soient condamnés ou non, leur vie est foutue », et les larmes lui sont montées à nouveau aux yeux.

— Les procès font souvent cet effet aux jurés, a répondu la présidente. Ils remuent des valeurs, des principes, d'autres histoires. Nous sommes là pour vous soutenir. Le système judiciaire est méconnu, il peut faire peur. Je comprends vos craintes, vous savez.

Marie-Véronique a refusé le mouchoir que la juge lui tendait, elle en a sorti un brodé de sa poche, a secoué la tête.

— Il y aurait encore la peine de mort, ce serait un autre cas de conscience. Là, bien sûr, s'ils l'ont tuée, ils doivent rester derrière les barreaux. Ils doivent payer pour la vie qu'ils ont prise. Mais si jamais il y a erreur, si la police s'est trompée, que se passera-t-il ?

La présidente n’avait pas de réponse toute faite à cette question. Elle lui a simplement demandé de la patience. Elle nous en a demandé à tous.

— Vous allez voir, vous allez vous forger une conviction. C’est l’entre-deux qui est difficile.

J’ai essayé de croire que ça allait s’arranger. Du sommet de ma crête, entre les deux falaises, l’innocence ou la culpabilité, la chute me semblait trop violente.

Pour terminer la journée, la présidente demande la diffusion de l’appel passé par Frédéric aux services de secours.

Dès la première sonnerie, nous sommes projetés en arrière. Les haut-parleurs de la salle d’audience grésillent. Le volume est au maximum. Nous ne savons plus où poser notre regard. Je me concentre sur ce policier, raide comme la mort, qui garde la porte à l’autre bout de la salle.

Deuxième sonnerie. Soudain, la voix de Frédéric, à peine transformée par le téléphone, aussi calme qu’un premier jour d’été :

— J’appelle pour ma grand-tante. Elle ne bouge plus.

— Est-ce qu’elle est consciente ? demande l’opératrice, une jeune femme à la voix haut perchée. Est-ce qu’elle vous répond si vous lui parlez ?

— Non. Elle répond à rien.

— Est-ce que vous savez si elle respire, monsieur ?

— Pas de souffle. Et j’entends pas son cœur.

Il hésite puis ajoute, plus près du combiné :

— Il y a des médicaments sur la table. Des antidépresseurs.

— Est-ce qu’elle pourrait avoir pris ces médicaments, monsieur ?

— Oui.

— Pouvez-vous m’indiquer l’adresse à laquelle vous vous trouvez ? Ainsi que les nom, prénom et âge de votre grand-tante.

Il donne toutes les informations demandées, dans l’ordre, bien comme il faut, toujours avec ce ton de mec qui veut juste se débarrasser.

— Ne bougez pas, monsieur, les secours vont arriver.

— Franchement, vous savez, elle est morte, j’en suis sûr. C’est un suicide.

Enfin un peu d’émotion dans sa voix ? Non.

— Votre grand-tante n’allait pas bien ? Vous lui connaissiez des pensées suicidaires ?

— Oui. Peut-être. Enfin, je sais pas. Mais elle est vieille. Évitez les sirènes et la police. Ça va inquiéter tout le quartier pour rien.

Pour rien.

Vers la fin de l'appel, ni l'opératrice ni Frédéric ne parlent plus, il est simplement placé en attente. On entend sa respiration régulière.

L'accusé, sur son banc, ressemble à un pendu. Il a tissé lui-même la corde qui le condamne.

Dans la salle de pause, alors que je rassemble mes affaires à la va-vite, les langues se délient. Jusque-là, et en attendant les délibérations, une sorte de devoir de réserve empêchait chacun d'exprimer son avis. À présent, c'est le déchaînement.

Côme me retient :

— C'est important que tu entendes les réactions des autres, me glisse-t-il avec douceur.

Je me sens bouillir. Un immense sentiment de trahison. Frédéric ment. Et je n'ai aucune envie d'en parler ni d'écouter les autres déblatérer. C'est un mur qui s'effrite et qui emporte tout avec lui. J'enfile ma veste. Comment a-t-il pu se montrer aussi froid devant le cadavre de sa grand-tante ? Quel monstre faut-il être pour ne pas paniquer une seconde ?

Alors que je m'apprête à franchir la porte, la juge Caillebotte m'interpelle :

— Vous voulez bien rester encore quelques instants ?

Bien sûr, Marjolaine a besoin de la ramener. Elle affirme qu'elle s'en doutait, que ça se voyait que Frédéric cachait quelque chose, elle subodore même une double personnalité.

Comme sonnée, Marie-Véronique hoche la tête. Une double personnalité, pourquoi pas. Elle ajoute :

— Quand je pense que Gilberte Gagneron était morte depuis la veille et que les deux autres vivaient tranquillement dans l'appartement d'à côté…

La juge Caillebotte, une énième tasse à la main, tente d'apaiser les esprits. Pas de conclusion prématurée. Il peut y avoir différentes explications à l'attitude de Frédéric pendant cet appel.

— Je ne sais pas si vous êtes familiers du terme *dissociation.* C'est un phénomène qui apparaît souvent chez les victimes de drames particulièrement violents.

Un mécanisme de sauvegarde du cerveau pour survivre à un stress extrême. Parce que la violence subie est insupportable, les fonctions mentales supérieures se paralysent, donnant lieu à un état de sidération totale et rendant incontrôlable la réponse émotionnelle. Je ne vous dis pas que c'est ce qui est arrivé à M. Gagneron. Mais c'est une possibilité.

— Pour moi, ça n'excuse rien, réplique Jean-Luc. On aurait dit un robot au téléphone.

Les autres se taisent, et moi je me tiens toujours devant la porte, mon sac sur l'épaule.

Le silence occupe toute la salle, fait froncer les sourcils et passer d'un pied sur l'autre. Hervé finit par le rompre :

— Le vrai stress, Frédéric a dû l'avoir la veille, quand il a étranglé Gilberte. Bon Dieu, il l'a bien mérité, son séjour en prison !

On entendait parler du costume de flamant rose d'Aurore depuis des mois. Du costume, de la chorégraphie, de la copine qui s'était cassé la jambe et qui ne pourrait pas danser, du chignon qui lui tirait les sourcils, de l'arabesque qu'elle exécutait à la perfection et de la palette de maquillage argenté que tata Céline avait dû acheter dans un magasin spécialisé.

Le premier gala de danse de ma cousine était un événement familial de la plus haute importance. Même notre grand-mère, qui sortait rarement de chez elle, avait prévu de faire le déplacement.

Le dimanche midi qui précédait, Aurore ne tenait déjà plus en place. Entrechats, pas de bourrée, pirouettes au milieu du salon. Moi qui n'avais jamais fait de danse, qui n'étais bonne qu'à grimper aux arbres et à lire des livres, j'admirais sa grâce, sa nuque bien droite, sa souplesse. Mon oncle Jean allait jusqu'à la comparer aux petits rats de l'Opéra de Paris et notre grand-mère était prête à laisser brûler le gigot pour que sa petite-fille virevolte encore quelques minutes au milieu de nous tous.

Dans un coin de la pièce, accroupie derrière un fauteuil à franges, Max faisait la tête. Elle avait faim, elle avait soif, elle en avait marre de toute cette histoire de gala. Elle aurait préféré jouer tranquillement à la maison. Ne pas perdre le premier rôle, comme tous les dimanches, à cause d'Aurore.

Ce jour-là, il pleuvait à grosses gouttes, alors, après le repas, on n'a pas pu sortir les vélos, les trottinettes et les patins pour rouler dehors. À la place, pendant que les adultes buvaient un fond d'eau-de-vie et jouaient à la belote, on s'est réfugiées à l'étage, on a sorti les robes à frous-frous de l'armoire de notre grand-mère et on les a essayées une par une. La chambre s'est transformée en salle de bal pour princesses de province. Un vieux serre-tête en velours en guise de diadème. En apparence, Maxine avait retrouvé sa bonne humeur. « Regardez, regardez ! » passait-elle son temps à dire, les pieds enfoncés dans les escarpins de notre grand-mère. Au bout de trois pas, elle se cassait la figure. C'était un moment joyeux. Le dernier toutes les trois.

Lorsqu'il a fallu rentrer chez nous, j'ai dévalé seule l'escalier. Je me pressais en espérant qu'on aurait le temps de regarder un dessin animé avant que ce soit déjà l'heure du coucher.

— Aurore, Max, on y va ! a crié ma mère.

Le serre-tête encore coincé dans les cheveux, ma sœur est apparue en haut des marches.

— Bon, Aurore, tu descends ou on va finir par se fâcher !

Tata Céline est montée en tapant fort des pieds sur les marches. Mais Aurore n'était nulle part, ni sous le lit, ni derrière les rideaux, ni dans l'armoire. Il a fallu que ma tante arrête de s'agiter pour entendre le mince filet de voix de sa fille traverser le couloir.

— Je suis là.

Tata Céline a essayé d'entrer dans la salle de bains. Elle était fermée à clé.

— Aurore, c'est pas drôle, on perd patience, ouvre immédiatement !

— Je… J'ai pas la clé.

En bas, notre veste sur les épaules, nous attendions que la situation se règle pour partir avec nos parents quand Max a dit :

— C'est moi.

Ma mère, mon oncle, ma grand-mère se sont retournés d'un coup vers elle.

— C'est moi qu'a fermé la salle de bains.

Et là, le ton est monté.

— Ça va pas la tête ! Maxine Boulanger, tu nous donnes la clé tout de suite !

Max a eu un petit sourire, comme si elle était fière de sa bêtise, fière d'avoir récupéré l'attention, fière de contrôler les adultes qui contrôlent tout le temps les enfants. Dans une petite moue particulièrement horripilante, elle a répondu :

— Je l'ai pas. Je l'ai cachée.

S'est ensuivie une crise qui a duré des heures. Tonton Jean, furieux, a attrapé ma sœur pour la secouer, je me suis recroquevillée, papa a ordonné à son frère de se calmer, maman a essayé de raisonner Max, notre grand-mère s'est mise à fouiller tous les tiroirs de la maison pour trouver un double, ma tante s'est postée de l'autre côté de la porte pour rassurer Aurore.

— On va trouver une solution, ma chérie, ne t'en fais pas.

— Ça va, maman, j'attends.

Les bras croisés, Maxine refusait toujours de dire où elle avait planqué la clé. Mes parents passaient par tous les états pour tenter de la faire

changer d’avis. Même moi, j’essayais de la convaincre. Je chuchotais pour que les adultes ne m’entendent pas.

— Allez, Max, c’est plus drôle, il fait nuit, y a école demain, faut qu’on rentre à la maison. Si tu me montres la cachette, je dis que c’est ma faute.

Mais Max était aussi têtue que le reste de la famille. La pression ne suffisait pas à la faire craquer. Excédé, mon père l’a menacée de la priver du gala de danse d’Aurore.

— Je compte jusqu’à dix. Si à dix tu ne nous as pas dit où se trouve la clé, je te jure que tu ne mettras pas un orteil à ce spectacle. Tu resteras enfermée toute seule dans ta chambre pendant qu’on s’amusera tous ensemble.

Les yeux rivés au sol, Maxine n’a pas bougé d’une semelle. De toute façon, le gala, elle s’en fichait.

— Réfléchis bien, ce serait vraiment dommage de rater ça, et je t’assure que je ne reviendrai pas en arrière…

Ma grand-mère a déniché un double au fond d’un tiroir de la cuisine. La vraie clé n’a jamais été retrouvée.

Le samedi 14 juin 1997, au troisième rang de la salle Vivaldi du palais des Arts, pleine à craquer, un siège est resté vide. Sur le moment, ça n’a pas traumatisé ma sœur. Une voisine était venue la garder pendant qu’on sortait tous ensemble. Même punie, Max nous faisait des grands au revoir par la fenêtre.

Sans doute plus tard a-t-elle regretté d’avoir raté notre dernier vrai moment en famille, le clou du spectacle, mais je ne sais pas, en fait, peut-être pas, on n’en a jamais parlé. Les mots se sont perdus comme la clé.

Comme chaque année, un professionnel avait été mandaté pour immortaliser la représentation. La nuée de petits flamants roses au milieu de la scène. Les chignons piqués d’épingles noires. Les grosses ampoules jaunes au-dessus des miroirs dans les coulisses.

Le lendemain, Aurore disparaissait.

La prof de danse n’a pas osé proposer les tirages à mon oncle et à ma tante. Elle leur a juste déposé dans la boîte aux lettres un message de soutien, en attendant de pouvoir leur présenter ses condoléances, le jour où la petite serait retrouvée – forcément morte, c’est ce que tout le monde se disait.

J’imagine que pour les familles des autres élèves aussi il était douloureux de regarder les photos du gala accrochées au mur d’entrée de la salle de danse, à côté des petites annonces de ballerines à revendre et de la fiche d’horaires des cours, mais elles avaient encore une chance d’oublier, pas nous.

C’est un matin de brouillard, de grande fatigue et d’amère lassitude. Le silence est dérangé, et il n’y a rien pour le remplacer. Trop de bruits, trop de doutes, trop de chagrin, trop, pour le couvrir de mots.

Hier soir, j’ai trouvé au fond de mon sac, entre les paquets de mouchoirs, le trousseau de clés et les vieux tickets de caisse, un article de journal. Une page jaunie par le temps. *Ouest-France*, édition du 23 septembre 1997.

À la petite terrasse du café où je me suis installée avant d’aller au tribunal, je n’arrête pas d’y penser. Tout le reste de mon cerveau est embrumé.

Le serveur m’observe du coin de l’œil en remettant en place les chaises retournées sur les tables. Je bâille pour lui montrer – me prouver – que je ne suis pas en train de cauchemarder. Si j’avais emporté l’article avec moi, je le plaquerais devant ses yeux. *Disparition d’Aurore Boulanger : un nouvel appel à témoignages est lancé.* Comme si c’était la grande information du jour. Comme si on repartait de zéro.

— Tout va bien, mademoiselle ? Je peux vous aider ?

Je lui renvoie un sourire de façade, de ceux qui cachent l’effondrement.

— Un thé au jasmin, ce sera déjà bien, merci.

Très vite, j’ai deviné que le journal venait de Marjolaine. Comme je faisais tout pour l’éviter, elle a profité d’une de mes discussions dehors avec Côme pour glisser l’article dans mon sac. Elle ne s’est même pas fendue d’un message. Pas besoin. Sous mon pull, mes plaques rouges s’enflamment.

Je me demande comment Marjolaine a pu exhumer une telle archive. Est-ce qu’elle l’a gardée toutes ces années dans une boîte à notre nom ? Ou a-t-elle fouillé sur Leboncoin pour trouver une vieille édition ? Quelle personne saine d’esprit ferait une chose pareille ?

Après avoir lu l’article, je me suis traînée jusqu’à la cuisine, j’ai grignoté quelques feuilles de salade et je suis allée me coucher. Je n’ai pas entendu ma sœur rentrer, sûrement tard et sûrement soûle. En ouvrant la porte de sa chambre, j’avais remarqué qu’elle n’avait pas commencé ses cartons. Pas étonnant. C’est bien son genre, de s’y prendre au dernier moment.

Quand je suis partie au lever du jour, elle n'était pas encore réveillée. Il n'y avait que ses bottines qui traînaient dans l'entrée. Mais j'ai été sympa, je lui ai laissé son petit déjeuner sur la table : un verre, un bol de lait, la boîte de Chocapic et le journal du jour, édition 1997.

Je ne vaux pas mieux que Marjolaine. J'impose à mon tour cet article à Maxine, sans me préoccuper des conséquences qu'il aura sur elle. Je l'extirpe du gouffre de silence dans lequel on a été jetées. Je ne lui laisse plus le choix.

Si ma sœur avait accepté de raconter l'enlèvement aux gendarmes, si elle n'avait pas préféré se taire, Aurore aurait été retrouvée. Je ne serais pas seule. Toujours seule.

Il aurait suffi d'un détail. Qu'elle se montre attentive une seconde. Comment avait-elle pu ne rien remarquer ? Pas une présence bizarre ? Pas une camionnette qui s'arrêtait ? Rien, vraiment ?

Je ne reproche pas à ma sœur d'avoir laissé Aurore se faire enlever sous ses yeux. Je me rends bien compte qu'elle n'avait que six ans. Je lui en veux juste de ne pas nous avoir mis sur une piste. Quand on était enfants, on n'arrêtait jamais une partie de cache-cache en plein milieu. On attendait toujours d'avoir retrouvé le dernier planqué.

De toute façon, il est trop tard pour les reproches. *T'aurais dû faire attention, ne pas lâcher la main d'Aurore, jouer avec elle, obéir, pour une fois. T'aurais dû te souvenir de tout ce qui pouvait l'accuser, lui, et de ce qui l'aurait sauvée, elle. T'aurais dû.* Trop tard. Je me suis rangée à ses côtés.

Une silhouette se penche vers moi.

— Anna, ça va ?

Côme. Son débit saccadé, ses larges épaules, sa tendance à débarquer n'importe quand.

— Tu t'es trouvé une petite place au soleil ? Je peux ?

Je ne me sens pas capable de faire la conversation, mais sa gentillesse m'empêche de le chasser. Malgré mon air chiffonné, il décale la chaise pour pouvoir s'asseoir, jette un coup d'œil à ma tasse vide.

— Tu reprends un thé ? Ou tu préfères un jus d'orange ?

— Je n'aime pas le jus d'orange. Je n'ai jamais aimé ça.

Je contemple quelques minutes le sommet des immeubles qui s'étirent sous les nuages pendant que Côme va commander au bar.

Jeudi matin. Troisième jour. Il faut que je me reprenne. Le procès en priorité. Le reste ne doit pas compter. Les regrets sont des impasses, même quand ils croisent des chemins de traverse.

— Regarde, je nous ai pris des croissants.

J'attrape l'assiette de viennoiseries pour l'aider à s'asseoir sans trop de dégâts. Il a déjà failli renverser les deux tasses en contournant une table.

Il boit son café à petites gorgées et un léger silence s'installe. Pas besoin de parler. Avec Côme, j'occupe ce bar sans intérêt, au milieu de la ville qui se réveille peu à peu, à la lisière de mes pensées et de mes émotions. Et cet endroit me repose quelques instants.

— Je n'ai pas réussi à dormir de la nuit, dit-il au bout d'un moment. J'ai essayé de remettre toutes les pièces du puzzle en place.

— Et ça a marché ?

— Non. Je n'arrive pas à comprendre. Comprendre pourquoi ils l'auraient tuée. Le mobile de l'argent, ça ne tient pas debout. Pas avec l'empoisonnement qui vient avant.

J'essaie de me rappeler chaque détail des derniers jours, de faire entendre à nouveau mon intuition.

— Peut-être qu'il y avait autre chose ? Une dette encore plus grande que les policiers n'ont pas vue ? Ça pourrait les avoir obligés à agir…

— Peut-être. Mais non. Je n'y crois pas. On a tous eu la même sensation : Frédéric nous cache quelque chose de plus insidieux. Son attitude au téléphone avec les secours n'était vraiment pas nette. Son coup de fil avec Ludovic Fournier non plus.

J'acquiesce et, pour me protéger de la brise matinale, j'enroule mes cheveux autour de mon cou. Côme ajoute un peu de sucre à son café, continuant à réfléchir tout haut :

— La semaine dernière, il y avait aussi des zones d'ombre, mais là j'ai le sentiment qu'on passe à côté de quelque chose de chelou.

— Tu sais que plus personne ne dit « chelou » ? Même pas mes élèves.

— Veuillez m'excuser, madame la professeure de français.

Je souris avec lui. Il se gratte les cheveux, sort son portefeuille, fait tomber la moitié de ses pièces par terre et ne me laisse pas le temps de sortir un billet.

— Ça va mieux avec ta femme ? Elle a compris que tu n'avais pas d'autre choix que de rester à Chartres ?

— Non, elle ne comprend pas grand-chose à ce qui m'arrive. Je pense que personne ne peut imaginer la pression qu'on a sur les épaules. Tu sais, le procès de la semaine dernière continue de bien me travailler.

— Alors tu n'as pas de recette miracle pour survivre à celui-ci ?

— Malheureusement, non. On y va ?

Sur le chemin, je tente de suivre son allure. Non pas qu'il marche vite, mais ses jambes sont si grandes que, quand il fait un pas, je dois en faire deux. Je reprends mon souffle avant de me lancer :

— Est-ce que je peux te demander un service ?

Je suis sûre que, cette phrase, Côme l'a entendue mille fois. C'est sa carrure qui attire ça. Sa carrure et sa bienveillance. *Côme, tu pourrais m'aider à déménager ? Tu saurais réparer mon lave-vaisselle ? Et j'ai un peu mal au dos, aussi, ça me ferait du bien de voir un kiné…*

— J'ai gâché ton petit déj toute seule, en échange, je peux bien t'aider.

On passe devant la cathédrale, devant le magasin de souvenirs religieux, je m'essouffle. Je pense à ma sœur, encore, au mal qu'on se fait l'une à l'autre, à tous ces sentiments contradictoires. J'hésite, il n'insiste pas, il ralentit légèrement le pas, on aperçoit le tribunal, les policiers à l'entrée, la cohorte de gens qui attendent. Dans ma tête, le titre de l'article allumé comme un panneau urgences. *Disparition d'Aurore Boulanger : un nouvel appel à témoignages est lancé.* J'arrive à peine à reprendre ma respiration.

— Tu pourrais t'arranger pour que Marjolaine ne m'approche plus ?

Côme ne montre aucun signe d'étonnement, il ne pose pas de questions, il me répond juste :

— OK.

Lucile Moulin n’a pas encore pénétré dans l’enceinte du tribunal. « Problème d’extraction de la prison », nous explique la présidente.

On regarde son portable, on boit un thé ou un café de plus. Après l’agitation d’hier soir, l’ambiance est morose. Je crois qu’on paierait tous cher pour se trouver ailleurs. Même la juge Caillebotte préférerait sans doute se plonger dans ses dossiers, au calme dans son bureau. Elle, si patiente depuis le début du procès, a ce matin la voix tendue comme un fil de fer.

— Je profite de ce moment pour vous annoncer que Marie-Véronique ne pourra pas assister à la suite du procès. Elle m’a présenté, aux aurores, un certificat médical justifiant son absence. Que cela ne vous perturbe pas, ce sont des choses qui arrivent. Le système est prévu pour y faire face. Hervé, en tant que premier juré suppléant, se substituera à Marie-Véronique lors des délibérations.

Jean-Luc, qui reste donc seul sur le banc des remplaçants, tente de se renseigner davantage, mais la présidente fait semblant de ne pas le remarquer. Peut-être que comme moi elle a le ventre dans la gorge, la gorge sous les yeux, les yeux dissous dans le corps. Peut-être qu’elle a à peine dormi de la nuit, qu’elle a regardé l’heure dix fois, compté combien de temps il lui restait avant que le réveil ne sonne, peut-être que, malgré l’habitude, elle aussi voit sa vie s’enchevêtrer avec le procès.

La justice n’est pas une statue de village sur laquelle les pigeons se posent, la déesse Thémis avec son bandeau, sa balance et son glaive, une émanation grise rendant au nom du peuple français des verdicts étanches. Ce sont des hommes et des femmes ordinaires, comme la juge, comme moi, comme Marie-Véronique incapable de continuer à siéger. Des gens ordinaires entre les mains desquels on place un pouvoir incommensurable.

Lorsque Lucile entre dans le box, entourée de deux policiers, je remarque tout de suite la pommette bleuâtre sous ses grandes lunettes. Un hématome du diamètre d’un verre, encore clair, mais dont les nuances devraient foncer dans les heures à venir. Préférant anticiper les remarques, son avocate s’avance vers nous :

— Mme Moulin a glissé dans la douche. Rien de grave. Nous souhaitons reprendre l'audience.

En vérité, elle a dû se faire tabasser par d'autres détenues. Ou par une gardienne de prison, qui sait. Mais ça me laisse étale. Aucun remous. Je ne parviens plus à éprouver d'empathie pour elle. Ni à regarder Frédéric. Leur parole ne vaut plus rien. Dans mon esprit, ils ont été relégués au rang de figurants. Des acteurs de seconde zone qui connaissent leur rôle sur le bout des doigts, mais le jouent sans cœur ni sincérité.

J'écoute avec attention les experts judiciaires – médecin légiste, spécialiste en empreintes génétiques, toxicologue – qui témoignent tour à tour à la barre. Leurs explications et leurs efforts de pédagogie ne provoquent plus d'images. C'est un simple continuum d'informations. Sans doute qu'au fil des audiences le masque de jurée s'est fondu dans ma peau.

Je découvre que les empreintes digitales ne peuvent pas être datées. Celles que l'on relève sur une scène de crime peuvent exister depuis plusieurs années comme plusieurs heures. Impossible de le savoir. Seule une zone ensanglantée peut donner une indication de temps, mais dans le cas présent le Bluestar, le produit révélateur de sang humain, n'a pas scintillé. Aucun résidu suspect dans l'appartement de Mme Gagneron. Quant aux empreintes, on retrouve celles de Lucile Moulin et de Frédéric Gagneron un peu partout. Logique puisqu'ils lui rendaient visite tous les jours. Tous les jours, sauf le samedi 20 août 2016. Comment croire ça ?

Les experts ne constatent pas non plus de traces de lutte sur les lieux du crime. Un salon calme et paisible. Hormis un cadavre au milieu, qui a été déplacé, d'une position allongée à une posture assise.

Ces éléments concordent avec les analyses de l'experte médico-légale, qui nous décrit « des signes asphyxiques marqués au-dessus du sillon, avec congestion et pétéchies » et parle d'un lien qui aurait servi à la constriction.

Un grand foulard en soie, de marque indéterminée, nous a été montré par l'huissier hier, lorsque le directeur d'enquête était à la barre. Je n'avais pas saisi son importance. Depuis le début, j'imaginais les doigts qui serrent.

Étranglée avec un foulard. Qu'est-ce que ça change finalement ? Je me sens tellement flouée par ce procès qui analyse tout sauf l'essentiel.

La juge Caillebotte demande à l'experte :

— Pouvez-vous nous rappeler la taille et le poids de Mme Gagneron ?

— Un mètre soixante-deux pour cinquante et un kilos.

— Pour étrangler une personne de cette corpulence à l'aide d'un lien, faut-il une force physique importante ?

— Je ne suis pas criminologue mais, d'un point de vue médical, je dirais que non. Une fois dans la bonne position, il est aisé de serrer le lien autour du cou. Cela ne demande pas de force particulière.

Gilberte devait se trouver par terre, prise en étau entre un corps qui la dominait et un sol qui l'enfermait. Que je le veuille ou non, des images reviennent. Des images insupportables. Je ferme les yeux quelques instants.

— L'amitriptyline retrouvée dans le sang de Mme Gagneron peut-elle avoir facilité une immobilisation ?

— C'est certain. L'administration d'un antidépresseur de type Laroxyl a nécessairement affaibli la victime. Cela explique probablement pourquoi il n'y a pas de traces de lutte dans l'appartement. Ni d'ecchymoses sur le corps, hormis sur le cou.

Gilberte Gagneron ne s'est pas débattue. On ne lui en a pas donné la possibilité. Quand j'entends ça, l'hématome sur la pommette de Lucile Moulin me paraît encore plus dérisoire.

— Les rapports d'analyse d'ADN montrent que trois personnes ont été en contact avec le foulard qui a servi de lien de strangulation : la victime et les deux accusés. Diriez-vous qu'il fallait être deux pour maîtriser Mme Gagneron et l'étrangler en même temps ?

— D'après mon expérience, non, ce n'était pas obligatoire. Mais une jeune femme aurait sûrement eu des difficultés ensuite à relever seule le corps pour l'asseoir. En revanche, à deux, la manipulation est plus aisée.

Le lundi, Gigi va chez le coiffeur, et c'est toujours Albert qui s'occupe d'elle. Gigi refuse que quelqu'un d'autre touche à sa couleur, Cindy lui appliquerait un violine de mamie, affreux, alors qu'elle veut le blond légendaire de Catherine Deneuve. À son retour dans l'appartement, Fred a déjà arraché le papier peint de la salle de bains et des toilettes.

Le mardi, Gigi enfile des leggings fuchsia et un T-shirt fluo pour son cours de Pilates pendant que Fred lessive les murs.

Le mercredi, elle va aider aux Restos du cœur puis flâne dans les boutiques de Chartres et dévalise L'Atelier du chocolat. La vendeuse glisse quelques mendiants supplémentaires dans un sachet, *vous m'en direz des nouvelles !*

Le jeudi, la peinture de la salle de bains est presque terminée. Ne restent plus que les plinthes et les angles. Gilberte se félicite de son choix de couleurs. Elle en parle même à la boulangère.

Le vendredi, elle étudie longuement un tournoi de poker. Patrick Bruel à l'écran. Pendant l'été, les parties qu'elle organise avec quelques amis du quartier, des vieux beaux à la canne argentée, sont suspendues. Gagner des centimes en sirotant du thé aux feuilles de citronnier lui manque. Gigi s'endort devant l'ordinateur.

Le samedi matin, elle achète un poulet rôti et des pommes dauphines chez le boucher en pensant que Frédéric et Lucile auront peut-être envie de déjeuner chez elle. Mais, une fois qu'elle est rentrée, une immense vague de fatigue la submerge. Elle mange seule, range les restes au frigo dans des tupperwares au couvercle cabossé. Le samedi après-midi, elle devait faire du ménage et passer chercher un colis à La Poste. Mais les antidépresseurs qu'on lui a administrés toute la semaine l'en empêchent.

Le samedi soir, en revenant des courses, Frédéric la plaque par terre, lui écrase le torse avec son genou, attrape le foulard qui traîne sur la chaise et le serre autour du cou de la vieille dame, le plus fort possible, pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

Pendant que j'imagine sa semaine, Gilberte meurt une seconde fois, elle meurt de ne pas être racontée, de ne pas être représentée, elle meurt d'être morte et effacée. Au tribunal comme à la ville, les vivants sont les seuls à exister.

Ludovic Fournier a enlevé sa casquette et posé son sac à dos sur le dernier banc de la salle. Ses mains dépassent à peine de son grand sweat à capuche et ses baskets sont tachées de boue. Quand il traverse l'allée, j'entends une jeune femme glisser à sa copine « c'est le meilleur pote de l'accusé » et ajouter juste après « il aurait pu mettre une chemise, quand même ».

Je me tourne vers Frédéric pour observer sa réaction face à son ami. Le premier à venir témoigner pour sa défense. Derrière la paroi vitrée, il n'a même pas daigné lever la tête.

— C'est facile de dire que c'est la faute de Fred, qu'il n'aurait pas dû s'endetter, lance Ludovic, énervé, après avoir décliné son identité. Mais en vrai faut s'en prendre à la société. Pourquoi y a de la pub partout si c'est mal de consommer ? Pourquoi on nous file de l'argent s'il faut pas emprunter ? Fred, il avait plus de boulot, il se sentait pas bien, c'était sa manière de compenser.

Écran plat, console de jeux, montre connectée, smartphone dernière génération, Ludovic connaît par cœur la liste des joujoux de son meilleur pote.

— Il n'y a rien de mal à vouloir un objet et à faire un crédit pour l'acheter. C'est même grâce à ça que le monde tourne.

Quand la présidente lui explique qu'il ne s'agit pas de reprocher à Frédéric ses choix de consommation mais d'en comprendre les conséquences, il hausse les épaules.

— Il a abusé, c'est clair… Mais moi, sur le moment, je voyais pas la galère. Il avait Pôle emploi, et Lucile, elle bossait… Vu qu'ils avaient pas de loyer à payer, je pensais qu'ils remboursaient leurs crédits petit à petit.

Frédéric et lui sont amis depuis le collège, mais Ludovic non plus ne jette pas le moindre coup d'œil au box des accusés. Le visage tourné vers la juge, et uniquement vers la juge, il semble vouloir faire abstraction des circonstances qui l'amènent à la barre.

— C'était pas quelqu'un qui parlait d'argent, Fred. Il venait d'une famille normale, comme moi. Pas pauvre mais pas riche non plus. On discutait, on délirait, on faisait du skate, et c'est tout.

J’ai envie de lui rappeler qu’ils se connaissent depuis plus de quinze ans et qu’ils étaient capables de passer huit minutes et quarante-deux secondes au téléphone.

— Avec Lucile, oui, on se connaissait. Une chouette nana. Courageuse. Même quand son patron la soûlait au boulot, elle ne lâchait pas. Fred me racontait qu’elle pleurait souvent en rentrant le soir, mais qu’elle ne voulait pas rater sa chance d’évoluer. Et puis La Poste, au moins, c’était stable.

Je me demande ce qu’en disait réellement Frédéric, autour d’une bière, avec son copain de toujours, s’il lui racontait qu’elle s’accrochait pour ça comme pour tout, avec l’idée de construire une famille plus solide que la sienne.

— S’il était jaloux de son frère ? En vrai, je sais pas. Peut-être sur le plan de la thune. Mais bon, qui n’est pas jaloux de ses frères et sœurs ? J’en ai quatre, et j’ai tout le temps l’impression qu’il y en a un qui gère mieux que moi.

Il tente un sourire, espérant sans doute détendre l’atmosphère.

— Gilberte Gagneron, je l’ai croisée quelques fois. Un sacré phénomène.

Il ne développe pas, préfère dire du bien de son ancien ami.

— Fallait voir Fred avec Lucile, il en était dingue. Très très amoureux. C’est un gentil, vous savez.

Plus les questions de la présidente le rapprochent des événements, moins Ludovic se montre loquace. Les mains plaquées contre ses poches, il contrôle son stress de façon admirable. Sur la soirée de la veille, il donne peu de détails.

— Un apéro normal, chez moi, juste comme ça. On devait être plus nombreux à la base, mais les autres ont annulé. C’était en plein mois d’août, y avait pas mal de monde en vacances.

Il dresse la liste des alcools ingurgités, les mêmes que ceux cités par Frédéric, mais ne se souvient plus des sujets de conversation. Peu à peu, il se ferme.

À propos du lendemain midi, du fameux coup de téléphone :

— Fred était en stress, il voulait des conseils pour sa grand-tante. Je lui ai dit de faire attention à son rythme cardiaque, d’écouter sa respiration et d’appeler les pompiers.

Ça ne suffit pas. On n’y croit pas.

— J’hésitais sur le numéro. Dans la panique, je savais plus si c’était genre le 12, le 18 ou le 15. J’ai cherché la bonne info, je voulais pas lui dire de conneries…

Toujours pas. Huit minutes quarante-deux secondes. La juge insiste, il résiste.

Pour contourner son mutisme, elle relit le procès-verbal de l’interrogatoire. Dans un premier temps, Ludovic a déclaré que Frédéric l’appelait simplement pour prendre des nouvelles, un coup de téléphone pour vérifier qu’il était bien remis de la veille. Mais s’intéresser à la gueule de bois d’un copain quand on se trouve à côté d’un cadavre, ça ne tenait pas debout. De fait, Ludovic s’est rétracté.

— J’ai menti au début parce que j’avais peur.

Soupirs dans l’assemblée. Et maintenant, est-ce qu’il ment à nouveau ?

— Peur de quoi ? Ben, forcément, j’avais les boules qu’on m’accuse d’un truc ! Le samedi soir, j’étais avec Frédéric. On pouvait faire une amalgame.

— *Un* amalgame, monsieur Fournier, ça ne fait pas un coupable, réplique la juge. En revanche, on attend de vous la vérité. Vous êtes sous serment, je vous le rappelle.

La tension commence à se dessiner sur le corps de Ludovic. II cherche d’un ongle un morceau de peau à arracher autour de son pouce.

— Faut se mettre à ma place ! Il y avait des traces sur le cou de Mme Gagneron, on avait bien compris que c’était pas un suicide. Et moi, je me retrouvais devant la police pour complicité de meurtre !

Cela fait immédiatement réagir la juge Caillebotte, qui tire sur sa robe pour la rajuster.

— Et ces traces, justement, Frédéric Gagneron ne vous en parle pas sur le moment, quand il vous appelle ? Il ne s’en inquiète pas ? Pour lui, sa grand-tante a pris des antidépresseurs, et c’est tout ?

Il affirme que la conversation est floue, qu’il ne s’en souvient pas, et insiste sur les années qui ont passé. La juge reprend à nouveau son dossier.

— À l’époque, vous déclarez que la relation de votre ami avec Mme Gagneron est plus complexe qu’elle n’en a l’air, mais qu’il n’aurait pas pu commettre un tel geste. Vous traitez même les inspecteurs d’incapables. Vous dites qu’ils doivent creuser plus. Qu’entendez-vous par là ?

Ludovic refuse de répondre. On n’en apprendra pas davantage.

À leur tour, l’avocat général et les avocats de la défense essaient de rassembler des bribes de vérité. Tous échouent. Ludovic se frotte les yeux, en attendant que le supplice se termine. Il est loin, le mec hâbleur du début d’audience.

— Je voudrais juste ajouter quelque chose.

Ludovic désigne le box des accusés d’un mouvement de menton.

— Je peux ?

La présidente acquiesce en silence.

Ludovic inspire un grand coup tandis que l’accusé se redresse pour la première fois depuis une heure.

Les deux hommes se font face. Fred et Ludo, à nouveau. L’un assis, impassible, figé dans le box qui le coupe du reste du monde. L’autre debout, mal à l’aise, passant le poids de son corps d’un pied sur l’autre.

— Je suis désolé, j’ai pas pu te visiter en prison. C’était trop dur de te voir là-bas. Mais j’aurais dû faire des efforts. J’espère que tu vas sortir et qu’on va rattraper ça.

Il s’arrête un instant, ses lèvres remuant sans qu’aucun son en sorte, comme s’il s’encourageait à voix basse. C’est maintenant ou jamais.

— La justice, on n’y croyait pas vraiment toi et moi mais, en vrai, est-ce que ça peut être pire que ce que tu vis là ? T’as plus grand-chose à perdre. Raconte-leur ce qui s’est vraiment passé. Balance ce que tu as sur le cœur. C’est la seule chose à faire.

Frédéric ne répond pas, mais baisse la tête. Il cache ses yeux, qui se remplissent d’eau comme un marais asséché sous une averse imprévue.

Ouest-France, 27 août 1997

Dans l’affaire Aurore Boulanger, les deux hommes interpellés à la suite de la disparition de la fillette ont été libérés ce matin. Aucune charge n’a été retenue contre eux.

D’après une source proche de l’enquête, les soupçons se tourneraient désormais vers un membre de la famille. De nouvelles gardes à vue sont prévues dans les jours à venir.

À Trémenc, l’atmosphère est pesante. Une voisine de la famille Boulanger raconte : « D’habitude, il ne se passe rien ici. C’est la campagne, les enfants s’amusent en toute liberté. Avec cette histoire, on est devenus beaucoup plus méfiants. Mon fils, par exemple, je ne le laisse plus jouer tout seul dehors. »

L’émotion est d’autant plus forte que de nombreux habitants du village assistaient à un match de football à proximité du lieu où les faits se sont déroulés. La petite Aurore jouait alors tranquillement avec sa cousine. Sous le choc, celle-ci n’a pas pu fournir d’éléments déterminants aux gendarmes.

Le directeur d’enquête précise : « L’instruction est difficile. Les Trémencois veulent témoigner mais, quand on creuse, personne n’a rien vu. On assiste à un déballage de rumeurs en tout genre. Il est parfois difficile de démêler le vrai du faux, même pour des enquêteurs chevronnés comme les nôtres. »

Deux mois après la disparition, les espoirs de retrouver la petite Aurore vivante s’amenuisent.

> Merci pour l’article sur la table. Vraiment trop sympa de se prendre ça en pleine tête dès le réveil. J’ai bien les boules maintenant. Dans le même genre, il y a une femme qui m’a contactée sur Facebook. Elle s’appelle Marjolaine Davis et elle dit qu’elle est jurée avec toi au procès. Elle nous veut quoi ?

Je n’aurais pas dû profiter de la suspension d’audience pour rallumer mon portable. Le texto de Max me fait l’effet d’un retour brutal au milieu de mes tourments.

J’imagine ma sœur pieds nus sur le carrelage de la cuisine, en shorty et débardeur, les cheveux encore emmêlés de sommeil. Je la vois écarquiller les yeux devant la photo d’Aurore, parcourir l’article à mesure que la nausée monte. Peut-être même courir aux toilettes pour vomir ses souvenirs. Comment j’ai pu lui infliger ça ? On avait passé un accord tacite. Table rase du passé. Son déménagement n’aurait pas dû tout remettre en cause. Il aurait fallu que je me montre plus forte que mes angoisses. Ne pas me laisser déborder. La protéger, encore et toujours.

Après avoir fait les cent pas d’un bout à l’autre des couloirs du tribunal, à me demander comment me rattraper, je relis la fin du message. Et je me prends une deuxième claque. Comme si l’info ne s’était pas imprimée au départ. Marjolaine a osé contacter Max.

Devant la porte de la salle, elle est en train de discuter avec Hervé. Sous ma veste, les flammes crépitent. Toute ma peau irritée. Côme ne me servira pas de pare-feu. C’était une mauvaise idée. Je dois m’occuper seule de cette situation avant de brûler entièrement.

Je tire Marjolaine par la manche et lui donne rendez-vous au Café Bleu à la fin de la journée. Et surtout je la préviens, entre mes dents serrées :

— Vous avez intérêt à laisser ma sœur tranquille.

Le vouvoiement pour creuser l’écart, lui montrer qu’elle n’a aucune prise sur moi, qu’elle gardera son statut d’inconnue. Je n’accepterai aucune intimité entre nous.

Sans remarquer mon énervement, Marjolaine me remercie de lui accorder du temps. Je grimace. Il y a cette question que soulève Max, qui me perturbe et m’oblige depuis le début : « Elle nous veut quoi ? »

Un second message arrive. Ma sœur, dans toute sa frivolité.

> Au fait, j’ai une crémaillère ce soir. Rejoins-moi ! On verra ensemble comment gérer cette folle et tu pourras enfin te détendre un peu !

Elle croit que tout se règle dans la fête et l’agitation quand je n’aspire qu’au calme et à la solitude. Retrouver ma maison, dormir, m’isoler. Si je le pouvais, je quitterais le tribunal sur-le-champ. Tant pis pour Frédéric et Lucile. Mes problèmes sont suffisamment visqueux pour que je ne m’enfonce pas dans ceux des autres. Un instant, j’envie Marie-Véronique, qui a su se délester du procès. Au moins, elle a eu ce courage-là. Moi, je m’obstine. J’accepte la proposition de Max. Avec tout le boucan qu’elle fait, mon silence sera bien caché.

Si on avait dit à Martine Leduc qu'un jour elle serait convoquée au tribunal, elle n'y aurait pas cru. Pas elle, pas à soixante-dix ans passés, pas avec cette impression d'être menée à l'abattoir.

C'était il y a longtemps tout ça, elle a peur d'avoir oublié ce qu'elle a déjà rapporté à la police, alors elle a préparé un papier avec tout ce qu'elle doit raconter sur Gilberte, et sur les deux autres aussi. Heureusement qu'ils sont en prison, ceux-là, autrement, elle aurait dû vendre son appartement, quitter l'immeuble, *parce que quand même ça s'est passé à l'étage juste au-dessus, vous vous rendez compte.* À tous les coups, ils auraient pu recommencer, assoiffés d'argent comme ils étaient, ça aurait été facile de l'attraper, elle, Martine, avec son arthrose, qui la rend beaucoup moins costaude que la pauvre Gilberte… *Non, vous ne vous rendez pas compte… Vous êtes habituée, vous, aux assassins…*

La juge Caillebotte interrompt le débordement de paroles : l'audience a déjà commencé, Martine Leduc doit prêter serment et se délester de ses papiers. Seuls les experts ont droit à un support.

Martine Leduc panique quelques instants, mais finit par poser son petit tas de feuilles au bout du premier banc. Revenue au centre, elle tire sur son pull, me regarde un court instant, comme si elle prenait conscience qu'elle faisait face aussi à des jurés, puis elle se tourne vers la juge Caillebotte.

— Bon, je vous raconte quoi, moi, du coup…

La présidente répond avec douceur :

— Ce qui vous semble important, madame Leduc. Sentez-vous libre. Et ne vous inquiétez pas si vous oubliez des éléments, nous vous poserons des questions par la suite.

Installée dans l'immeuble avec son mari depuis leur retraite de la fonction publique, Martine menait jusque-là un quotidien paisible entre la garde de ses petits-enfants, les soirées télé et les promenades de son chien, Teddy. Elle croisait souvent Gilberte sur les pelouses d'en face, au milieu des deux lotissements et des bancs disséminés où venaient se bécoter les ados. Il y en avait toujours un pour prendre Gilberte en photo.

— Promener son chat en laisse, c'est pas commun quand même, mais ça ressemblait bien à Gilberte. Une originale, celle-là.

D’ailleurs, Martine n’a pas compris pourquoi elle avait acheté l’appartement à côté de celui qu’elle possédait déjà. Pour un homme, peut-être, que Martine croisait de temps en temps dans l’escalier, il y a longtemps, une vague silhouette qui ne disait jamais bonjour. Après, c’est le petit-neveu qui avait emménagé dans le deux-pièces et, après encore, l’autre profiteuse.

— Bon, maintenant, je sais pas quoi dire d’autre, vous avez qu’à me poser vos questions.

La présidente lui propose de revenir sur ses souvenirs des samedi 20 et dimanche 21 août 2016. Pendant quelques instants, Martine cherche ses mots et un regard bienveillant dans la salle. Son mari n’a pas pu entrer, il témoigne juste après elle.

— Oui, alors, voilà, d’abord le samedi, qu’est-ce qui s’est passé, le samedi…

En réalité, il n’y a rien eu de particulier dans cette journée. Une case que l’on remplit d’occupations, toujours les mêmes. On ne vit pas pour se souvenir. Alors est-ce que c’était vraiment cette semaine-là ou celle d’avant ?

— Je suis passée chercher ma petite-fille à 9 heures, avant que sa mère parte travailler à son salon de coiffure. On a fait un tour au marché puis on est rentrées à la maison. Après, ben, préparer le déjeuner, manger, mettre la petite à la sieste, descendre Teddy pour un petit pipi, faire la sieste à mon tour…

— Excusez-moi de vous couper, madame Leduc, mais le samedi 20 août 2016, lors de vos promenades avec le chien, est-ce que vous avez croisé Mme Gagneron et son chat, comme vous en aviez l’habitude ?

— Ah non, on s’est juste croisées à la porte. Avec ce qui s’est passé ce soir-là, je m’en souviendrais autrement. Non, la dernière fois que j’ai discuté avec Gilberte, c’était le midi devant l’immeuble. Elle m’a juste saluée, sa baguette et son poulet rôti à la main. Elle paraissait fatiguée. Encore pire que moi. En tout cas, le samedi, elle n’a pas sorti Vegas, j’en suis sûre.

Du reste de la journée, peu d’éléments intéressants ressortent, mais vers 19 h 30, peut-être un peu avant, tandis qu’elle vient de ramener sa petite-fille et qu’elle s’apprête à rentrer chez elle, Martine entend une dispute à l’étage supérieur. Elle ne discerne ni les voix ni le sujet, mais ça lui suffit

pour penser : « Ils s’engueulent encore, les deux dingos, à ce rythme-là, ils feraient mieux de se séparer. »

— Pas longtemps avant, il y a mon mari qui est monté pour fermer les fenêtres des couloirs. Il sait bien que j’aime pas ça, les moustiques, et comme on avait tout ouvert dans l’escalier à cause de la chaleur… Enfin, bref, il vous racontera ça lui-même, mais quand il était au quatrième étage il a vu un sac d’alcool sur le paillasson de Gilberte. Et c’est sûr que c’était pas devant la porte des deux autres, parce que, eux, ils avaient pas de paillasson, alors mon mari ne peut pas confondre. Je vous raconte ça, parce qu’il paraît que c’est important, hein, pas parce que je critique.

Sur une page blanche, je dessine une petite bombe et je la colorie avec mon Bic noir jusqu’à ce qu’il n’y ait plus un millimètre de blanc. Une petite mèche avec des étincelles, pour éviter de fixer Martine, qui s’est remise à critiquer les arnaqueurs qui vivaient aux crochets de Gilberte sous prétexte qu’ils étaient de la famille et qu’ils prenaient le café avec elle tous les jours. Martine qui vient de nous donner la preuve que Frédéric s’était arrêté chez Gigi en rentrant des courses. Un sac d’alcool sur le paillasson. Il n’a donc pas posé tout de suite les bières et les bouteilles dans son appartement. Il ne s’est pas engueulé avec Lucile à ce sujet. Il a déposé le sac sur le paillasson, il est allé chez Gilberte, il l’a étranglée, et ensuite il est rentré chez lui, bien tranquillement, pour se préparer à partir chez Ludovic Fournier.

La juge essaie d’obtenir plus de détails sur les heures de chaque événement, mais sans succès. Au bout d’un moment, la voisine sent que notre attention baisse et qu’il lui faut taper plus fort. Elle tergiverse, ses paupières enflées tremblent, avant de se décider à aller chercher dans les recoins sombres, honteux, ceux qu’elle a évités pendant l’instruction.

— Mon mari ne veut pas que je vous raconte ça parce qu’il dit qu’on n’est pas sûrs, mais moi je n’ai pas de doute. La merde déposée à notre porte, oui, la merde, y a pas d’autre mot, dans un petit sac plastique qui pendait sur la poignée et qui s’est écrasé sur mon paillasson, je l’ai découverte le dimanche vers 8 heures du matin, quand je suis sortie pour que mon Teddy fasse ses besoins justement. Pfff, j’ai failli rendre mon café en bas de l’immeuble tellement ça me dégoûtait. Je suis sûre que c’est eux qui l’ont mise là pour m’intimider, pour bien me faire comprendre qu’il fallait que je ferme ma bouche. Mon mari vous dira qu’il ne faut pas inventer des liens bizarres, que les autres voisins se plaignaient depuis un moment que je ne ramassais pas correctement après mon chien, que c’est

peut-être quelqu'un d'autre qui a fait ça, mais, au fond de moi, je sais, je sais qu'ils sont rentrés soûls de leur soirée et qu'ils ont déposé un petit cadeau à leur voisine du dessous, pour que le lendemain, quand j'apprendrais la mort de Gilberte, j'y repense et je me persuade qu'il fallait me taire si je ne voulais pas être la prochaine. Ils ont gagné. L'odeur de merde, bon Dieu de bon sang, je l'ai encore dans les narines trois ans plus tard.

La peur déforme les rides de Martine, ses rides d'insomnies et de cauchemars, parce que même si elle refuse de leur accorder la moindre attention, de prononcer leurs noms, elle sent qu'ils sont là, qu'ils attendent leur heure, pour le moment impuissants dans leur box, surveillés par des policiers, empêchés de lui sauter dessus, mais un jour ils sortiront de prison, ils la retrouveront et, ce jour-là, ils ne la rateront pas.

Je lève la main discrètement pour que la juge me donne la parole. C'est la première fois que je vais m'exprimer pendant l'audience. Ma question est prête, j'évite juste de penser à la manière dont la cour va l'interpréter.

Après un signe positif de la présidente, je regarde Martine Leduc droit dans les yeux et me penche vers le micro.

— Dans l'immeuble, Gilberte était-elle réputée pour se laisser faire ?

— Ah ça, non, c'était pas son genre ! S'il y avait quelque chose qui ne lui plaisait pas, on l'entendait gueuler. Elle avait du caractère, Gilberte.

— Avec son petit-neveu, n'était-elle pas plus arrangeante, si on peut dire ?

Ma voix est moins hésitante, et j'adopte la tournure négative des questions d'avocats. Je progresse.

— C'est sûr qu'elle lui passait tout à Frédéric, son petit-neveu chéri. Il l'aidait bien, je dis pas, n'empêche, s'il lui a repeint sa salle de bains, c'était pas pour ses beaux yeux, c'était pour l'argent. Nous, on avait bien compris la manœuvre.

Et elle se perd à nouveau dans la perfidie des rumeurs et des on-dit.

Son mouchoir en boule dans une main, Martine Leduc finit par quitter la salle. La peur suinte encore à travers chaque pore de son visage. Au moment de franchir la porte de sortie, elle se rend compte que ce matin, dans la panique, elle a mis son pull à l'envers.

Tout en mâchant mon sandwich sur un banc à l'écart du tribunal, je me repasse les différents témoignages et je grimace. Le sac de courses sur le paillasson et le coup des excréments à la porte, je ne m'y attendais pas. Gilberte qui promène son chat en laisse non plus, d'ailleurs. Je les imagine passer au milieu des lycéens qui se tirent par la manche, se prennent par le bras, roulent une clope juste devant moi. Elle ne ressemblait à personne, cette femme.

Quand j'y pense, c'est une drôle de coïncidence, que je me sois installée à quelques mètres de l'entrée d'une école. Comme si j'avais besoin de retrouver un décor familier. La sonnerie des cours, et non plus celle du début d'audience, le brouhaha des élèves, leurs accolades.

Je sors le carnet sur lequel je prends des notes depuis le début du procès. Les mêmes questions reviennent sans cesse. Elles commencent toutes par pourquoi. Pourquoi la tuer ? Pourquoi ne pas se débarrasser du corps discrètement ? Pourquoi appeler Ludovic Fournier ? Pourquoi Lucile ne parle pas ? Au fur et à mesure, d'autres interrogations m'apparaissent. Plus précises. Que cherchait Ludovic quand il s'est adressé directement à son meilleur ami ? Qu'a-t-il essayé de lui faire avouer ? Sa culpabilité ou celle de Lucile ? Les deux peut-être ? Qu'est-ce qui a déclenché les larmes de Frédéric ?

Lorsque j'ai demandé tout à l'heure à Martine Leduc si Gilberte était une femme de poigne, si elle savait se défendre, je cherchais à mieux cerner la situation. L'absence de traces de lutte dans l'appartement montre que l'agresseur était connu de la victime. Le caractère de Gilberte le confirme. Face à un étranger, elle ne se serait pas laissé faire. Mais étaient-ils deux pour l'étrangler ?

— Vous avez un mouchoir ?

J'aurais pu m'attendre à du feu ou à une cigarette, mais pas au mouchoir. Il faut croire qu'aux yeux de ce lycéen à la moustache mal rasée j'ai une tête à pleurer. Est-ce que Frédéric, lui, fume ? Et Lucile ? Même après toutes ces heures passées à m'interroger à leur sujet, je les connais si mal.

Je donne un Kleenex au garçon. Il pense à me dire merci en s'éloignant et se dirige vers une autre personne seule, sur un autre banc. Qu'a-t-il à lui

prendre, à celle-là ? Qu'est-ce qu'il faut donner pour recevoir ? Qu'attendent les accusés pour se livrer ? Je me lève. Il faut que j'y retourne.

Dans la salle de pause, j'entends Côme discuter avec Laurence, la jurée avec laquelle il a suivi le premier procès. Dans la pièce carrelée de blanc aux murs aveugles traîne une odeur de sueur aigre.

— Imaginons que Lucile n'était pas directement impliquée, elle était au moins au courant ! Quand on vit avec quelqu'un pendant des années, on détecte forcément qu'il a fait une connerie. Si mon mari casse un vase, je le vois rien qu'à sa tête. Alors un meurtre, voyons !

Côme retient un sourire blasé.

— Dans la vie, il y a aussi des événements qui changent toutes les perspectives. Surtout au sein d'un couple. On ne peut pas savoir ce qui se tramait entre eux. Frédéric était peut-être très secret.

L'autre jour, il me disait que, pour lui, le couple est une maison aux fenêtres fermées. Ses mystères ne se dévoilent qu'une fois à l'intérieur. Et encore, on n'ose pas toujours soulever le tapis.

Attiré par la conversation, Alphonse intervient :

— Vous avez entendu les amis de Gilberte, ils disent qu'elle sentait une menace. Et qu'elle traitait Lucile de diable. Gilberte pensait même que la jeune femme montait son compagnon contre elle et que tous les deux lui voulaient du mal.

— Bien sûr que Lucile représentait le diable puisqu'elle était chargée de l'empoisonner ! s'exclame Laurence, de plus en plus échauffée. Le coup de Ludovic Fournier, « balance ce que tu as sur le cœur », c'était un appel du pied pour que Frédéric se lâche et dénonce sa petite amie.

Elle a raison, dans le fond, tout concorde. Mais je me sens engluée dans ces « pourquoi ? » qui s'entrechoquent sans cesse dans ma tête.

Profitant de ce que la juge se sert un café à côté du petit groupe, je tente une approche.

— Est-ce qu'on sait pourquoi Mme Gagneron avait acheté un second appartement à côté du sien ?

La présidente fait un rictus. Pourtant, devant elle, je cache l'intimité que j'ai créée avec la victime, je n'ose pas utiliser son prénom.

— Au départ, l'appartement n'était pas destiné à son petit-neveu, si ? ajoute Côme.

— Nous n’avons pas tellement d’éléments là-dessus. Très probablement une opportunité, un investissement locatif.

D’après ce que j’ai constaté, la juge évite d’aborder avec nous les points qui n’ont pas été traités en séance. Tant pis. Je veux savoir. Je continue.

— Et cet homme qui y vivait dans les premiers temps, cette silhouette évoquée par Mme Leduc, on sait de qui il s’agit ?

Elle me répond que Mme Gagneron a eu une vie amoureuse intense. L’homme évoqué par Mme Leduc était certainement l’un de ses amants, rien de plus. Mon imagination reste frustrée.

— Si je peux me permettre un conseil, complète la juge, ne partez pas dans ce genre d’hypothèses, ça n’en vaut pas la peine. L’instruction a été menée de façon tout à fait minutieuse. Si d’autres personnes pouvaient encore être suspectées, ce procès n’aurait pas lieu.

Alors que je baisse la tête, un peu honteuse, Côme prend le relais.

— Quand il y a un meurtre comme ça, à qui revient l’héritage ? Parce que, si j’ai bien compris, c’est Frédéric qui était sur le testament. Mais est-ce qu’il peut toucher l’argent en prison ?

— Très bonne question. L’article 726 du Code civil est clair sur ce point : sont exclues de la succession les personnes condamnées à une peine criminelle pour avoir volontairement donné ou tenté de donner la mort au défunt.

En résumé, s’ils sont jugés coupables, Lucile et Frédéric ne toucheront pas un centime de Gilberte. Un meurtre sans bénéfice ni intérêt.

C’est le dernier témoignage de la journée et il ne commence pas par l’habituel serment. La famille proche des accusés n’y est pas obligée. La justice préserve les parents d’un éventuel dilemme moral : se parjurer ou prononcer une vérité nuisible à leur filiation. Autrement dit, la loi n’oblige pas à trahir sa propre famille.

Une mère, qu’est-ce que c’est sinon l’inconditionnel, l’assurance d’être aimé, la permanence du sentiment ? En théorie, en tout cas. La mienne n’a pas dû lire le contrat jusqu’au bout.

Pendant des années, Hélène a tenu bon. Effaçant toute trace d’Aurore. Nous barricadant hors du monde extérieur. À la grille de l’école, alors que le trottoir bruissait de discussions au sujet de la kermesse, elle n’adressait la parole à aucun parent. Elle attendait, à cinquante mètres du portail. L’écart nécessaire pour ne laisser personne entrer dans nos vies. Elle a tenu sept ans. Jusqu’au Lamantin et au déménagement en Vendée. Après leur mariage, lorsqu’elle a décidé d’utiliser le nom de famille de notre beau-père, nous avons compris que nous avions définitivement perdu le nôtre. Un nouveau mari, une nouvelle identité avaient remplacé notre famille rapiécée. On avait dû la lasser, comme on arrête, au bout d’un moment, de jouer à la poupée. Parce qu’on a grandi ; parce qu’elle est trop abîmée.

J’examine Mme Moulin des pieds à la tête, j’observe chaque trait de son visage de souris, et je me demande si elle s’est montrée plus persévérante que ma mère. Si elle a continué d’aimer sa fille malgré les difficultés.

À plusieurs reprises, la juge lui demande de se tourner vers nous, mais elle n’arrive pas à détacher les yeux de l’hématome sur la joue de Lucile. Elle voudrait sans doute lui appliquer de la glace, la serrer dans ses bras, la sortir de là.

— S’il vous plaît, madame Moulin, nous vous entendons mal, dit la juge. Veuillez vous tenir face à la cour.

Tout son corps tremble. On sent qu’elle craint d’empirer les choses. Sur les bancs du public, ses amies sont venues la soutenir, mais seule la présence bienveillante de M^{e} Digne la rassure. Avec l’avocate de sa fille, elle reprend confiance. Toutes deux ont sûrement répété cette audience pendant des heures, allant jusqu’à choisir les tenues que Lucile porterait chaque jour du procès. Aujourd’hui, elle est vêtue d’un chemisier bleu sur

un jean foncé. La tenue idéale pour un entretien d'embauche, ni trop stricte ni trop décontractée. On se dit que c'est une fille qui a de l'avenir. Secrètement, Mme Moulin s'en félicite.

— Mme la juge vous a interrogée sur l'enfance de Lucile et sur le départ précipité de son père, commence Me Digne. Je sais que c'est un souvenir douloureux pour vous, mais j'aimerais m'y arrêter quelques instants. Je crois que cette période est essentielle pour comprendre l'adulte qu'elle est devenue.

Elle avance de quelques pas supplémentaires.

— Pourriez-vous nous raconter comment Lucile a réagi lorsqu'elle s'est rendu compte que son père ne reviendrait pas ?

Mme Moulin laisse ses yeux flotter dans le vide quelques secondes, et moi je m'agace que l'on revienne là-dessus. Je préférerais qu'on se concentre sur le crime.

— Lucile s'est montrée extraordinairement forte. Moi, l'adulte de la maison, j'étais en état de choc. Pendant plusieurs jours, ma mâchoire s'est bloquée. Je ne parvenais plus à m'exprimer. C'est Lucile qui a contacté notre famille pour demander de l'aide.

— Lucile avait alors quatorze ans…, prononce l'avocate, avec compassion.

— Oui, mais elle a toujours été très mature. Elle savait ce qu'elle voulait dans la vie. Un foyer, un emploi stable, des voyages. Et elle a décidé que la fuite de son père n'y changerait rien. Au bout de quelques semaines, elle m'a proposé de réaménager tout l'appartement pour nous y sentir mieux. Nous nous sommes accrochées l'une à l'autre et à ce cocon que nous avons recréé.

— Vous ne l'avez jamais vue craquer ?

— Si, bien sûr. Elle n'est pas surhumaine. D'ailleurs, après l'abandon de son père, ses résultats scolaires ont chuté, elle s'est mise à fumer en cachette, mais, que voulez-vous, c'était aussi la période de l'adolescence…

— Êtes-vous toujours restées soudées toutes les deux ? Lorsque votre fille s'est mise en couple avec M. Gagneron, avez-vous ressenti un certain éloignement de sa part ? Je vous pose la question car Me Lafare, lors d'un précédent interrogatoire, a laissé entendre que Lucile compensait ses manques affectifs auprès de la famille Gagneron.

Piquée au vif, Mme Moulin secoue la tête.

— Pas du tout ! On a toujours été fusionnelles ! En dehors des week-ends, on s'appelait tous les jours. Il n'y a pas beaucoup de parents qui peuvent en dire autant. Depuis son incarcération, c'est très difficile. Je vais lui rendre visite chaque semaine, mais notre intimité nous manque beaucoup à toutes les deux.

L'avocate la relance sur les Gagneron, mais elle se refuse à les critiquer ou même à commenter quoi que ce soit les concernant. Obsédée par l'idée de mettre en avant le caractère sérieux et responsable de sa fille, elle précise qu'auprès d'elle Lucile évoquait rarement Gilberte.

— J'avais plutôt un rôle de conseil concernant ses problèmes au travail par exemple.

Bien plus à l'aise sur ce sujet, elle revient sur le harcèlement subi par sa fille dans le bureau de poste où elle travaillait. Un de ses responsables, pervers et libidineux, l'avait assaillie de remarques, de critiques, jusqu'à ce qu'elle perde complètement ses moyens. Lucile avait eu raison de démissionner. À l'époque, ce n'était qu'une question de semaines avant qu'elle ne retrouve un nouveau poste.

Satisfaite, M^{e} Digne passe à un autre domaine.

— Vous êtes secrétaire médicale, madame Moulin, c'est bien ça ?

— Oui. Je travaille dans un cabinet qui regroupe deux généralistes et un cardiologue.

— Cela fait près de trente ans que vous exercez ce métier, j'imagine que vous avez acquis certaines connaissances médicales et qu'il arrive que votre entourage vous demande des conseils… ?

— Ça arrive, mais je réponds toujours pareil, que je ne suis pas médecin.

— Et votre fille, vous demandait-elle parfois un diagnostic ou même une ordonnance ?

— Non. Elle sait que ce n'est pas mon métier. Moi, je m'occupe de prendre les rendez-vous et de gérer l'administratif. Pas de prescrire des médicaments. Je n'en ai pas le droit. D'ailleurs, Lucile n'aimait pas trop consulter. À force de parler du cabinet, j'ai dû la dégoûter de la médecine.

— Est-ce que, à votre connaissance, votre fille suivait un quelconque traitement au moment des faits ?

— Elle a pris la pilule pendant longtemps, je ne sais pas exactement quand elle a arrêté, mais elle m'avait laissé entendre qu'elle en avait marre

des hormones et que, de toute façon, avec M. Gagneron, ils pensaient faire un enfant…

Comme je déteste cette manière d'appeler l'autre accusé, son ex-gendre, par son nom de famille alors qu'ils ont trinqué ensemble, fêté Noël ensemble, pris le petit déjeuner ensemble. Comme je déteste ce simulacre de conversation.

— Que vous a-t-elle dit d'autre à ce sujet ? Vous a-t-elle parlé de son avortement ? demande M^e^ Digne.

— Non, je n'étais pas au courant. Au moment où c'est arrivé, je passais quinze jours de vacances avec une amie en Guadeloupe. J'imagine que Lucile n'a pas voulu m'inquiéter. Si elle m'avait téléphoné, je serais rentrée immédiatement. On ne laisse pas sa fille seule dans un moment comme ça.

— Comment en avez-vous eu connaissance ?

— J'en ai entendu parler pendant l'enquête et j'ai abordé le sujet avec Lucile au parloir. On n'a pas de tabou. Elle peut tout me confier. Absolument tout. Elle m'a expliqué que ce n'était pas son choix. Lucile rêvait de construire une famille. C'est M. Gagneron qui l'a poussée à avorter à cause de leur situation financière.

Pour la première fois, Mme Moulin, la nuque arquée, se tourne vers son ancien gendre.

— Lucile n'aura sans doute jamais d'enfants. C'est terrible de voir sa fille payer pour les crimes d'un autre.

L'avocate laisse planer la tension pendant quelques instants avant d'ajouter, toujours avec la même voix posée, parfaitement articulée :

— Votre fille ferait une excellente maman, n'est-ce pas, madame Moulin ?

— Oh oui, répond-elle, la gorge serrée.

Sur le banc des accusés, Lucile se tord dans tous les sens tandis que Frédéric reste impassible, les yeux rivés sur ses mains croisées, les jambes repliées sous le banc. M^e^ Digne prend elle aussi le temps de les observer avant de poursuivre :

— Je reviens sur la question des antidépresseurs. Hormis la pilule, Lucile prenait-elle des médicaments ?

— Non, elle était en parfaite santé. Je ne vous cacherai pas que depuis la maison d'arrêt ce n'est plus la même histoire.

— Je vais m'efforcer d'être encore plus précise pour la cour. À votre connaissance, à l'été 2016, votre fille prenait-elle des antidépresseurs ?

— Pas à ma connaissance. Ni à la sienne, apparemment.

— Qu’entendez-vous par là ?

— Je sais qu’on a retrouvé dans ses cheveux des traces d’antidépresseurs, mais si elle en avait pris elle m’en aurait parlé. On se dit vraiment tout.

— Ne pourrait-elle pas en avoir emprunté à son compagnon ?

— Et pour quoi faire ? Je vous l’ai déjà expliqué, ma fille est une battante, elle n’était pas du tout favorable à ce genre de médicaments. Elle m’a même dit à plusieurs reprises que ça ramollissait M. Gagneron, qu’il aurait mieux valu qu’il se mette au sport plutôt que de prendre des calmants. Ce sont ses mots exacts.

— Alors que s’est-il passé d’après vous pour que Lucile soit testée positive ?

— C’est lui qui l’a empoisonnée comme il empoisonnait sa grand-tante. Je n’ai aucun doute là-dessus.

Un frisson me parcourt l’échine. Demain matin, nous entendrons la mère de Frédéric Gagneron. Les deux visages d’une même souffrance. Je l’imagine moins conciliante, plus dure, des cernes creusés sous des billes de pierre. Est-ce qu’elle aussi niera tout en bloc, y compris que son fils prenait du Laroxyl ? Contournera-t-elle les faits de la même manière ? Peu à peu, une intuition grandit en moi.

Ouest-France, 2 septembre 1997

Un nouveau rebondissement dans l'affaire Boulanger. L'oncle de la petite Aurore a été entendu ce matin par la brigade de recherche. Selon une source proche de l'enquête, l'homme détiendrait des informations clés sur la disparition de la fillette survenue le 15 juin, dans la commune de Trémenc, dans les Côtes-d'Armor. De nouvelles investigations sont en cours.

Face à Marjolaine, assise sur la banquette en velours du Café Bleu, je me rends compte qu'elle m'est devenue familière. J'observe sa ride du lion qui se creuse à chaque phrase, ses dents jaunies par des années de café, sa tendance à couper la parole, et je maîtrise ma peur. J'en fais une couche de plus de protection, un barrage. Marjolaine ne m'atteindra pas.

— Je le répète au cas où le message ne serait pas bien passé tout à l'heure : je vous défends de contacter ma sœur. Ou même de parler de notre histoire à quiconque.

Elle acquiesce, une mèche grisonnante pendue au-dessus de son nez. Autour de nous, des couples s'installent pour dîner, d'autres s'apprêtent à partir. Une bande d'amis franchissent la porte d'entrée en riant. Je me retourne pour vérifier que ce ne sont pas des profs du collège.

— Je vous écoute, mais je vous préviens, ce sera la seule fois.

— J'aurais préféré qu'on se retrouve dans un endroit plus intime. À la maison, par exemple. C'est dommage de se voir dans de telles conditions.

Je hausse les épaules. Pas de fausses excuses. Il faut qu'elle entre dans le vif du sujet. Après cette longue journée d'audience, je n'ai plus de patience.

— Tu sais, ça fait longtemps que la disparition de ta cousine m'intéresse. J'ai même étudié les faits divers qui pouvaient s'en rapprocher et il y a une piste qui n'a pas été suffisamment creusée.

— Parce que vous êtes de la police, peut-être ? En quoi ça vous concerne ? Sa disparition n'a même pas eu lieu dans la région !

Marjolaine fait mine de comprendre mon agacement, mais au lieu de s'expliquer, une paille coincée entre les lèvres, elle se lance dans son raisonnement :

— Généralement, les enquêteurs suivent ce qu'on appelle « la stratégie de l'escargot ». Ils centrent d'abord leurs recherches sur l'entourage proche de la victime puis, au fur et à mesure, ils s'intéressent aux cercles plus éloignés. Le but est bien sûr de remonter jusqu'à l'auteur. C'est ce qu'ils ont dû faire pour Gilberte.

Depuis ma sortie du tribunal, je me concentre sur l'image d'Aurore. Sa bouille d'enfant joyeuse. Sa flûte traversière. Son justaucorps de flamant

rose. Sa façon de renifler les oreilles de sa peluche. C'est la même ritournelle depuis l'enfance. Je tiens pour elle.

De ma cousine, je n'ai gardé qu'un petit miroir au manche sculpté de volutes. Et encore, on ne me l'a pas donné, je l'ai volé dans sa chambre. À quelques mètres, dans la cuisine, ma mère disait au revoir à mon oncle et ma tante. Elle s'excusait, sûrement, de les abandonner à leur sort.

J'ai ouvert un tiroir au hasard, puis un autre, sans savoir ce que je cherchais. Au moment où j'ai mis la main sur le miroir, caché dans un panier sous le lit, j'ai réalisé que si Lupin, le lapin aux grandes oreilles, se trouvait sur l'oreiller cela signifiait qu'Aurore ne le serrait pas dans ses bras. J'aurais pu me souvenir qu'elle ne l'avait pas emporté chez notre grand-mère le jour de sa disparition, mais j'avais tant d'autres chagrins à retenir.

À pas prudents, je me suis approchée de Lupin, j'ai déposé un bisou entre ses deux oreilles, j'ai respiré son odeur, j'ai gratté son ventre râpeux, puis je l'ai reposé tout doucement sur l'oreiller. J'étais obligée de déménager, mais Lupin, lui, devait rester. Sans réfléchir davantage, j'ai glissé le miroir dans l'élastique de mon collant et j'ai remis ma robe en place.

Une fois assise dans la camionnette qui nous emmenait vers Chartres, quelques heures plus tard, sur la banquette en cuir à côté de ma sœur et de ma mère, avec tous nos meubles, nos jouets, nos vêtements à l'arrière, je me suis mise à pleurer à grosses larmes. Le manche en bois du miroir s'enfonçait dans mon ventre, écorchant ma peau nue à chaque coup d'accélérateur. Je venais de comprendre qu'Aurore n'avait plus son doudou ni personne pour la consoler.

C'est de ça que je voudrais parler. Uniquement de ça. De la peine que je traîne depuis tant d'années. De mon ventre qui se déchire encore quand la vie va trop vite. Mais ça n'intéresse pas Marjolaine. À vrai dire, ça n'intéresse personne.

Elle aspire le fond de son verre tout en poursuivant ses explications :

— Dans le cas d'une disparition, les enquêteurs ne peuvent pas s'appuyer sur ce que révèlent le corps et l'arme du crime. Et lorsqu'il est question d'un enfant c'est encore pire, car il s'agit souvent d'un crime d'opportunité : la victime et l'auteur se trouvent au même endroit, et seuls le hasard et la pulsion conduisent à l'enlèvement. Dans une affaire comme celle d'Aurore, on procède donc souvent à l'envers. C'est à partir du

moment où l'auteur commet une erreur et se fait arrêter qu'on peut recouper son mode opératoire, ses itinéraires, ses déclarations et remonter jusqu'à ses autres victimes potentielles. Enfin, tu dois connaître tout ça par cœur…

— Pas du tout. Je n'ai jamais eu aucun lien avec l'enquête et je ne suis pas sûre d'en vouloir un maintenant.

— Tu ne veux pas savoir ce qui s'est passé ?

— À quoi bon ?

Pour la première fois, Marjolaine semble prise de court. Ses yeux s'agrandissent, et elle balbutie :

— Je… Je croyais que c'était important pour toi, que tu voulais comprendre.

— Ça m'étonnerait qu'on retrouve Aurore vingt ans plus tard. Et encore moins vivante. Donc je ne vois pas ce que ça changerait.

— Ça te soulagerait ! crie presque Marjolaine, alors qu'en réalité elle ne sait rien de toute la douleur qu'elle remue. Si au moins le corps était retrouvé, l'enquête pourrait repartir.

Je reste muette. Elle ne se rend pas compte que je suis trop proche d'Aurore pour fouiller dans ses entrailles. Je salirais ma cousine et les souvenirs qu'il m'en reste.

Marjolaine profite de mon silence pour conclure, avec une sorte de hargne dans la voix.

— Tu sais ce que je crois ? C'est Thierry Lambert qui a fait le coup.

Ce nom, bien sûr, je le connais. Il y a quelques années encore, avant de se faire arrêter de façon spectaculaire par le GIGN, il séquestrait dans sa cave des jeunes femmes avant de les démembrer vivantes. L'horreur à son paroxysme. Rien à voir avec la disparition d'Aurore.

— Les policiers n'ont jamais pu prouver le lien avec les autres affaires. Sans le corps, ils manquent d'éléments. Et Lambert ne veut pas dévoiler le nom de ses victimes tant que la juge n'accepte pas une négociation de remise de peine. Ce qui n'arrivera pas, bien sûr. Je peux te montrer d'autres articles de journaux qui révèlent des concordances avec le cas de ta cousine.

Un instant, je revois toutes mes propres hypothèses, les cauchemars qu'elles ont engendrés.

— Je n'y crois pas une seconde.

— On oublie trop souvent qu'au début de sa carrière, avant de mettre en place le protocole pour lequel il est célèbre, Lambert s'est intéressé à des fillettes. Les enquêteurs ont pu retracer trois victimes potentielles de l'âge

de ta cousine. Rassure-toi, il ne leur faisait pas subir le même sort. Dans un premier temps, il les kidnappait.

— Stop. Arrêtez.

— Mais tu en as déjà parlé avec tes parents ? Ton père, il en pense quoi ?

Le ventre retourné et la peau en feu, je prends mes affaires et je quitte la table. Ça s’appelle battre en retraite, mais je m’en fous. Je ne mendierai pas l’identité d’un coupable pour offrir un cercueil à Aurore.

Je ne parle pas de mon père, jamais. Il a été jeté – ou s'est jeté lui-même – dans l'abîme de mon enfance. La plupart de mes amis le croient mort. Il gît dans un quotidien qui n'existe plus, un monde où le temps s'est arrêté. C'est une reconstitution d'époque, un vieux CD rayé, une disquette dont le contenu n'est plus accessible faute d'ordinateur compatible pour la lire.

Il prenait de la place, pourtant, Georges, avec ses yeux bleu ciel, ses gros bras, son rire gras. II prenait toute la place. Au village, il ne pouvait pas se rendre à l'épicerie sans qu'on l'arrête dans la rue. « Georges, mon bon vieux Georges, t'en as pas marre de rouler des mécaniques ? » « Faudrait peut-être te tondre la tignasse, ça pousse avec la pluie. » « Tu viens boire un coup ? » Ces jours-là, il baissait la tête vers moi, comme s'il lui fallait mon accord, je disais oui avec un sourire, il m'attrapait la main pour traverser et je me retrouvais devant une grenadine au comptoir de Chez Malou, les baskets ne touchant pas terre, au coude-à-coude avec les soûlards de Trémenc. Souvent, au passage à la caisse, l'un ou l'autre m'offrait un jeu à gratter. Morpion ou Millionnaire, selon les jours. Tant que je gagnais, j'avais le droit de continuer à miser.

Pour son anniversaire, Georges invitait la moitié des Trémencois à la maison, enfilait une perruque, faisait grimper les gamins sur ses épaules, lançait un barbecue qui durait toute la nuit, embrassait ma mère à pleine bouche en dansant dans le jardin et s'endormait sur le canapé, à l'aube, au milieu des verres à moitié vides et des cendriers pleins à craquer.

J'adorais mon père.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était le 21 février 2002, à l'enterrement de ma grand-mère. Sur le parvis de l'église de Trémenc, des petits vieux, bon nombre de commerçants du coin, des amis, des voisins, mon oncle et ma tante seuls, sans Aurore disparue plus de quatre ans plus tôt, et nous, venues exprès de Chartres pour la cérémonie.

Je me souviens de la joie de le retrouver, malgré les circonstances étranges. Un bonheur enfantin à l'âge où je me rapprochais de l'adolescence. Ses joues qui grattaient, ses mains calleuses, l'odeur de la laque dont il s'aspergeait les cheveux, et ses mots doux qui avaient la saveur d'un retour d'exil. « Mes puces, vous m'avez tellement manqué ! »

Il fallait rester discrètes, ne pas montrer nos sourires dans cette journée de deuil. Un jeudi sans école, avec notre père, loin de notre quotidien. On sentait les regards peser sur notre famille. Le retour des sœurs Boulanger au village, c'était un événement pour toutes les commères. Elles se pressaient autour de nous, admiraient nos robes noires, nous caressaient les cheveux. « Oh ! les pauvres cocottes, vous voilà encore en plein drame… » Ma mère a fini par les chasser sous prétexte que nous devions nous recueillir avant la messe.

Malgré le corbillard, le courant d'air qui nous faisait grelotter dans l'église, les sanglots de ma tante, le sermon du prêtre, le cimetière à faire frémir les morts, je n'arrivais pas à être triste. Ma grand-mère n'était plus qu'un souvenir flou, comme l'odeur évaporée d'un parfum. La joie de retrouver mon père était bien plus forte. Lui, nous pouvions à nouveau le toucher.

Ma mère avait beau froncer les sourcils, plus froide qu'une pierre tombale, Georges débordait de gestes d'affection envers nous. D'une blague murmurée à un bisou glissé dans nos cheveux, Maxine et moi rougissions de plaisir. Deux syllabes que nous n'avions plus prononcées depuis une éternité : papa.

Après l'inhumation, nous sommes allés Chez Malou, comme avant. Condoléances, cubi de vin rouge, bonbons au caramel et far breton. La poussière et le tabac froid ne me faisaient même plus éternuer. J'étais rentrée à la maison.

Au moment de retourner vers la voiture, je n'arrivais pas à croire que tout allait recommencer comme avant, que le lendemain nous irions à l'école sans que personne sache rien de cette escapade dans une vie ancienne. Je regardais chaque détail autour de moi en essayant de le mémoriser.

Sur le parking, Maxine a voulu prendre l'oreiller qu'elle avait déjà eu à l'aller. Hors de question, c'était mon tour. Je me suis mise à trépigner. Georges s'est accroupi devant nous. Il était si proche que nous pouvions sentir son haleine, un alliage d'alcool et de tristesse. « Mes petites puces, je vais venir vous voir à Chartres. Je vous le jure. » Son front collé au nôtre, il débordait d'amour. Ma mère a coupé court aux adieux, nous traînant de force dans la voiture, ignorant nos cris et nos suppliques. Elle savait qu'il ne tiendrait pas sa promesse.

À l’adolescence, de nouvelles images ont surgi dans ma tête. Des images monstrueuses, mélange de ce que j’avais vu à la télé et de ce qui se murmurait à la maison, les soirs où je faisais semblant de dormir et où je me glissais derrière la porte pour écouter les adultes. Les grésillements de la platine vinyle ne suffisaient pas à couvrir leur voix et mon imagination.

J’ai passé des nuits entières à interroger mon père dans mon sommeil, à lui cracher : « Où est Aurore ? Qu’est-ce que t’as fait d’elle ? Avoue. Avoue que c’est ta faute ! » Et lui qui gardait la bouche cousue, littéralement cousue, par des petits points bien serrés de fil de pêche. Lui qui ne comprenait rien à mes questions, qui me répondait par borborygmes. Dans ma salle d’interrogatoire, une sorte de cave aux murs tagués de haut en bas, je plongeais sa tête dans un seau d’eau gelée. Je la maintenais immergée le plus longtemps possible. Une fois, deux fois, trois fois. *Avoue !* Je me perdais de cauchemar en cauchemar, et je revenais dans le monde réel avec un goût de moisi sur la langue.

Est-ce que mon père était un homme bien ? Avait-il, comme un diamant brut, plusieurs facettes qui brillaient selon la lumière ? Le père tendre, le mari amoureux, le fêtard, le pervers. Je ne suis pas sûre que je le saurai un jour.

Il est presque 22 heures quand je sonne à l'adresse envoyée par ma sœur. Quelqu'un m'ouvre à l'interphone, me laissant deviner en fond sonore l'effervescence de la fête. Dans l'ascenseur, un petit mot prévient de la gêne occasionnée. Guidée par la musique, je m'arrête au troisième. La porte est entrouverte et laisse échapper une chanson de Lady Gaga entendue mille fois.

Sur une table bancale près de l'entrée, des paquets de chips éventrés, des gobelets en plastique au rebord couvert de rouge à lèvres et des bouteilles d'alcool bien entamées. Je me rue sur la vodka, remplis un verre à moitié. Cul sec. Un grand type, la vingtaine ingrate, m'observe en faisant des yeux ronds.

— T'es la sœur de Max ?

J'opine de la tête en me resservant.

— Hé ben, je t'imaginais plus coincée !

J'hésite entre le renvoyer à son bac à sable et l'ignorer royalement. Max m'aide à choisir en me faisant de grands signes pour que je la rejoigne dans le salon.

— T'as sorti les paillettes, dis donc, ce soir !

Elle est au sommet de son art : minirobe étincelante, talons de douze, diadème. Éblouissement garanti. Autour d'elle, une trentaine de filles et de mecs se trémoussent, certains habillés en cow-boys, d'autres en prêtre ou en cosmonaute.

— Il fallait se déguiser ?

— Ouais, me répond Max. Mais je sais que tu n'aimes pas ce genre de soirées.

— T'aurais pu me prévenir quand même. Je me sens bête.

— Au pire, tu dis que t'es habillée en jurée d'assises.

Les semelles de mes chaussures collent au carrelage et par moments une cigarette manque de me brûler. Allez, encore un verre et je serai dans l'ambiance.

— T'as mangé un truc ? Tu vas vite être soûle à ce rythme-là ! me fait Max.

— Je n'espère pas mieux, je lui réponds en souriant, avant de sortir mon téléphone, de tapoter dessus un instant et de le lui tendre. Cette tête, ça te

dit quelque chose ?

— Non, rien.

Je maintiens l'écran du téléphone devant ses yeux.

— T'es sûre ?

Maxine plisse les yeux pour mieux distinguer les traits émaciés, le crâne dégarni, le nez de boxeur, et secoue la tête.

J'hésite à lui lire la notice Wikipédia disponible en quinze langues, c'est dire combien ce visage est célèbre.

« Thierry Lambert, né le 27 février 1949 à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), est un violeur, pédocriminel et tueur en série français. Surnommé le Loup de l'Ouest, il est arrêté près de Brest en avril 2009 alors qu'il tente d'enlever une adolescente de quatorze ans à quelques mètres de son collège. La même année, il avoue la séquestration, le viol et le meurtre de six jeunes filles avant de se rétracter. »

Je m'abstiens de réciter la leçon à Max. Ce n'est ni le lieu ni le moment. À côté de nous, une fille crie : « J'adore cette chanson ! » en entendant les premières notes d'un vieux tube de Céline Dion. Nouvelle rasade de vodka. Il se pourrait bien que celle-ci me donne le hoquet.

Cette fois, c'est une photo en noir et blanc issue du site Copains d'avant que j'affiche sur mon téléphone. Maxine commence sérieusement à se demander ce qui me prend. Elle ne peut pas deviner l'enfer qui brûle dans mon ventre depuis ma rencontre avec Marjolaine.

— Et lui ? Tu le reconnais ?

Maxine hésite, lève un regard soupçonneux vers moi, comme si elle cherchait le piège, et lâche finalement :

— C'est papa.

— Oui, voilà, Georges Boulanger. Et tu ne te mets pas à trembler de tout ton corps en le voyant ? Ça ne te provoque pas de palpitations ?

— Ben non. Ça fait juste bizarre. Pourquoi tu me montres ça ?

Cul sec. Je ne sais pas ce que je dois retirer de cette démonstration. Probablement qu'on se plante sur toute la ligne, Marjolaine et moi, que les monstres sont bien plus discrets qu'on ne le croit.

— On va danser ?

La nuit appartient à ceux qui doutent, les autres sont en train de s'amuser. Pour une fois, je veux faire partie de la seconde catégorie.

— Anna, t'es complètement tarée.

— Pas plus que toi. Mais d'habitude je le dissimule mieux.

Elle me tape sur l'épaule pour se venger. Je lui pique son diadème en retour. Ma sœur, ma fantaisie. Un baiser léger sur mes joues rouges. Pour ça, au moins, elle est douée.

— Et cette Marjolaine, elle nous veut quoi ?

— C'est bon, c'est réglé.

— T'as besoin d'aide pour cacher le corps ?

Elle ne blague qu'à moitié. Je vois bien qu'elle s'interroge sur ma santé mentale. Il faut croire que la vodka cache mal l'angoisse qui m'étreint mais, au moment où Max s'apprête à m'assaillir de questions, une de ses copines nous attrape par le bras et nous ordonne de nous amuser. La tête me tourne et je tourne avec elle.

Il fallait que j'essaie. Tester la mémoire de ma sœur. Observer ce que ces images provoquent en elle. A priori, rien d'autre que de la surprise. Pas de flash, pas de dégoût. En quelques minutes, elle est même déjà passée à autre chose. Debout sur une chaise, elle danse les bras levés, les fesses en arrière, tout en me jetant des œillades circonspectes. Son meilleur ami aussi me surveille. Il n'a pas l'habitude de me voir dans un tel état.

— T'as enfin quitté ta grotte, ça fait plaisir !

J'en profite pour lui demander comment va le nouveau mec de ma sœur, s'ils ont trouvé un appart dans le quartier. Toujours prêcher le faux pour s'approcher du vrai. Ce sont les avocats de la cour d'assises qui me l'ont appris.

— Il n'est pas là, ce soir ?

— Non, il est à fond sur sa thèse en ce moment. Il a même du mal à se libérer pour les visites d'appart. Mais je suis sûr qu'ils vont trouver un endroit cool !

Tu parles. J'ai du mal à croire que Max s'installe pour de vrai avec quelqu'un. Pas juste un squattage, pour une fois. Elle va signer un bail, avoir une armoire entière pour ranger ses affaires, s'occuper des courses et payer ses propres factures.

— Je suis trop content qu'elle soit enfin tombée sur un gars bien !

C'est dans la génétique familiale de faire passer son couple avant sa famille, mais mon cœur manque un battement en apprenant les détails. Ma sœur est amoureuse d'un certain Gustave, que tout le monde appelle Gus, et qui fait des étincelles en physique chimie.

J'aurais aimé qu'elle me le dise en face plutôt qu'une tierce personne me raconte l'histoire. Malgré mes hochements de tête bien sages, j'éprouve

une ivresse arythmique et, si je suis honnête, une jalousie tout aussi chaotique.

Vers 1 h 30, après que les voisins sont venus sonner pour faire baisser la musique, je glisse à l’oreille de Maxine qu’il faut que je rentre. Pas question de m’endormir pendant les audiences de demain, la dernière journée de témoignages.

Elle me demande plusieurs fois si je suis sûre, si ça va aller pour marcher jusqu’à la maison, si je veux qu’elle me raccompagne. Pour une fois qu’elle prend soin de moi, je suis presque tentée, mais je refuse. Il me reste une dernière étape avant de rentrer.

— Pouvez-vous appeler M. Parret dans sa chambre ?

L'hôtesse d'accueil lève la tête de son magazine, hésite quelques secondes. Même job que Frédéric Gagneron lorsqu'il était salarié. S'occuper des clients et de leurs aléas. Mais le décor est bien moins élégant que dans l'hôtel où il travaillait. Ici, le bois sent le plastique chinois.

— Il est tard… Je ne voudrais pas le réveiller.

2 heures, un jeudi soir, évidemment qu'elle tique. Mais, l'alcool aidant, j'insiste. Une fois dans le virage, mieux vaut éviter d'utiliser les freins, surtout quand on est lancé à pleine vitesse comme moi.

— Demandez-lui de descendre, s'il vous plaît. Je l'attends.

L'hôtesse appelle Côme et raccroche sans se départir de son air désapprobateur. Je recule de quelques pas et m'adosse contre la tapisserie, dans le hall. Le sol semble vaciller sous mes pieds.

Côme apparaît quelques minutes plus tard. À peine décoiffé. Des charentaises aux pieds. Un sourire narquois sur les lèvres.

— Tu t'es plongée dans un bain d'alcool en sortant du tribunal ? Ça désinfecte ?

Je souris comme une idiote. Pire, comme une idiote soûle, et je pointe du menton les deux fauteuils le long de la baie vitrée, sous les néons blancs.

Il me tend une grande bouteille d'eau qu'il a prise dans le minibar de sa chambre avant de descendre.

— Ça a l'air de tanguer ?

En effet. Pas juste la moquette verte, le pull à fermeture Éclair de Côme, ses mains immenses qui paraissent si douces, ou les voitures garées dehors. Le comptoir d'accueil, l'hôtel, la rue, la ville, mon petit territoire intérieur. Tout tangue.

On s'installe devant la grande fenêtre aux reflets endormis. Les lampadaires sont éteints, rares sont les passants à cette heure-ci. Quelques silhouettes d'ivrognes errent comme moi, tout au plus.

Au-dessus de nous, l'enseigne clignote en bleu. Sur ma nuque, la climatisation souffle une brise glacée. Je voudrais entendre des mouettes brailler. M'envoler loin loin loin.

Côme a l'élégance de ne pas en rajouter. Il ne demande pas non plus ce que je fais là. Il me conseille juste de boire de l'eau pour éponger.

Des cailloux dans ma voix. Les mots frottent, trébuchent et sortent tout seuls, d'un coup, sans que je les maîtrise.

— Mon vrai nom, c'est Anna Boulanger.

Les coudes plantés dans le fauteuil en skaï déchiré, Côme n'émet aucun commentaire. Il me laisse déraper. Le déluge. Je ne peux plus m'arrêter.

— Quand j'avais neuf ans, enfin presque neuf ans, et ma sœur six, on habitait dans les Côtes-d'Armor. Un petit village nommé Trémenc, où tout le monde se connaissait. Un dimanche, elles ont accompagné mon père et son frère à un match de foot.

— Qui ça, « elles » ?

— Ma sœur Maxine et notre cousine Aurore. À la fin du match, mon père et mon oncle sont venus les chercher à l'aire de jeux. Il n'y avait plus que Max sur la balançoire.

Il m'encourage d'un simple hochement de tête.

— Aurore avait disparu.

Ça paraît fou, mais c'est la première fois que je prononce ces mots à haute voix. Jusque-là, ils tournaient dans ma tête comme un vertige, le bord d'un précipice. À qui aurais-je pu en parler ? À une copine, qui m'aurait prise en pitié ? À ma sœur, déjà traumatisée ? Ça n'aurait fait qu'entraîner notre chute.

Quand je termine mon récit, Côme me tend à nouveau la bouteille d'eau et pose la main sur mon poignet, un instant, pour me réconforter. Lui aussi sait écouter.

— Depuis notre arrivée à Chartres, nous vivons sous le nom de jeune fille de ma mère, Zeller. Histoire de ne pas nous faire remarquer. Enfin, c'est ce qu'on pensait. Marjolaine m'a prouvé le contraire.

Côme lève un sourcil interrogateur. Je lui explique les insinuations, l'article placé dans mon sac en douce, le tête-à-tête au Café Bleu, les théories fumeuses, ma fuite.

— Si tu es sûre que ce sont des conneries, pourquoi ça te met dans un tel état ?

Il a raison. Qu'est-ce qui me bouleverse à ce point ? Le silence qui se brise comme un verre qu'on jette contre un mur. Les mille morceaux qui s'enfoncent dans mon ventre, dans mon cœur, qui écorchent ma peau. Ce qui déchire et soulage à la fois.

Je lui souris pour ne pas lui faire pitié, il m'offre un air contrit et j'entre dans la brèche avec un aplomb que je ne me connais pas. C'est ça ou je

m’effondre complètement.

— Tu me fais monter ?

Je ne dis pas « dans ta chambre », je ne précise pas pour quoi faire, et il accepte. Dans l’escalier, il pose les mains sur le creux de mes hanches pour m’aider à avancer. Je sens la pulpe de ses doigts à travers le tissu, par-dessus mon ivresse. Il m’aide à marcher droit, à me sentir femme quand tout me renvoie aux meurtrissures de l’enfance. Le bout de ma chaussure cogne contre chaque marche avant de réussir à la franchir. Je ne sais plus si c’est l’alcool ou autre chose qui me fait chanceler.

Je n’ai pas fait l’amour depuis des mois mais, là, il ne s’agit même pas d’amour. Juste d’envie, de sexe, de cette pince qui serre le bas-ventre à chaque frôlement. Un va-et-vient en moi. Je voudrais juste m’appuyer sur quelqu’un.

Au fond du couloir, le bruit d’une serrure qui se déverrouille. Mon désir est-il si bruyant qu’il a tiré du sommeil un autre résident ? Que va-t-il penser de moi, de nous, de ce couple, forcément illégitime, nécessairement dépravé, que l’on est en train de jouer ? Intérieur nuit. Mes pieds s’enfoncent dans la moquette rouge, je voudrais m’échapper.

Côme insère sa carte magnétique dans le lecteur à côté de la porte. Sa main gauche, cette fois, sur le bas de ma nuque. Un frisson me parcourt le corps. Il me fait entrer dans la pièce et met quelques secondes à allumer. Je fais un pas en arrière.

Dans la chambre, deux grands lits simples. Il m’indique celui de droite, intouché, et s’assoit sur celui de gauche, aux draps froissés, près de la fenêtre. Sur la table de nuit, son ordinateur portable est resté allumé, il le ferme. Pas besoin de traversin pour nous séparer.

La nervosité qui est montée marche après marche dans mon ventre, dans mes poumons, dans ma gorge s’estompe peu à peu. Il ne me saute pas dessus. Il ne me déshabille pas. Il offre juste à ma solitude une couette et un oreiller.

Quand j’ai quitté la crémaillère avec l’idée de retrouver Côme à son hôtel, je portais l’envie confuse qu’il me dise oui à tout. Oui aux bras qui réconfortent, aux mots doux, aux caresses maladroites, oui à la nuit insensée et à l’aube embarrassante, oui, même s’il ne me connaissait pas, oui, surtout parce qu’il ne me connaissait pas. Je voulais un endroit neutre, insignifiant, un espace sans jugement. Un torse de père de famille aimant.

Et puis Aurore a débarqué et, comme d’habitude, elle m’a emmenée vers ses sombres contrées.

Côme s’excuse de ne pas avoir de deuxième brosse à dents à me prêter. Il y a juste un minikit de démaquillage dans la salle de bains. J’enlève mes chaussures et je passe avant lui pour me rincer le visage. Il n’a même pas eu besoin de me rappeler qu’il a une femme et des enfants. Son attitude et sa bienveillance suffisaient à nous éloigner.

Il bâille en omettant de mettre la main devant sa bouche.

— Tu ne m’en veux pas si je m’endors tout de suite ?

Pendant qu’il se tourne vers la fenêtre, la couette laissant dépasser ses chaussettes, j’essaie de ravaler ma gêne.

Alors que je m’apprête à m’excuser pour mon comportement déplacé, il chuchote :

— Bonne nuit, Anna Boulanger.

Je n’ai pas le temps de trouver une réponse qu’il dort déjà.

Malgré la honte qui me travaille, une étrange sensation m’envahit. Quelque chose de doux et de réconfortant. Plus que la vodka, la fête, la danse, la peau nue, le sexe, plus que tout, j’avais besoin d’être entendue.

Une tasse de thé à la main, j'ouvre les portes du placard de Max. On dirait les rayons d'un grand magasin à la fin d'une journée de soldes. Des vêtements tombés des cintres, d'autres roulés en boule au fond des étagères.

En enfilant sa veste en daim, j'imagine ma sœur râler. Elle déteste que je lui pique des fringues et, d'ailleurs, ça me vient rarement à l'idée. Cette fois, j'ai choisi ce qu'elle avait de plus précieux, son vêtement fétiche. Pas de chance, Max. Quelques gouttes de parfum pour camoufler les vapeurs d'alcool d'hier. Et un tour sur moi-même pour célébrer la futilité.

Dans le miroir de la salle de bains, habillée comme ma sœur de la tête aux pieds, je me trouve différente. Il n'y a qu'un détail qui me gêne, cette masse informe qui me tombe jusqu'en bas des reins et qu'il me faut chaque jour démêler, brosser, coiffer.

Je prends les ciseaux qui traînent sur la tablette à côté du lavabo, au milieu des dizaines de produits de beauté de Max. Je noue mes cheveux mouillés en une queue-de-cheval basse et je coupe juste en dessous de l'élastique.

Dans ma paume, les vestiges d'une autre Anna. Sur le carrelage, quelques boucles brunes échappées. Désormais, mes cheveux se déploient en un carré long et épais.

Hier soir, j'ai agi à l'opposé de mes habitudes, comme un pied de nez à ma mère qui nous disait sans cesse de ne pas nous faire remarquer. Dans cette fête lunaire, entre un cow-boy et un cosmonaute, on ne pouvait pas rater la fille qui enchaînait les verres de vodka. Je n'étais plus seulement la sœur de Max, je dansais les bras en l'air, dans la zone joyeuse des gens cool. Il y a même quelques mecs qui en ont profité pour me draguer. C'est peut-être comme ça que sont nées mes idées mal placées. Quelle étrange soirée.

Elle est là, l'autre Anna, dans le miroir. Elle a l'air contente d'elle-même. Je la regarde bien en face et je lui souris.

L'acte I de *Carmen* couvre le son du sèche-cheveux et, même si ce duo est trop bruyant pour mon crâne de plomb, je me mets à siffloter. La musique colorée de Bizet est une vieille rengaine sur laquelle danser. 8 h 17, brossage de dents, mascara. Jour quatre du procès et, à mes lèvres, l'euphorie des lendemains de fête.

Durant cette nuit agitée, d'autres nœuds se sont défaits. Comme s'il fallait que le monde tremble pour que je le perçoive plus clairement. Des mots s'assemblent, des idées s'enchâssent.

Au départ, une anecdote racontée en salle des profs par mon collègue de SVT, avide de partager ses connaissances ornithologiques : « Contrairement à de nombreux oiseaux, le coucou ne construit pas son nid. » Ça a déclenché plusieurs mauvaises blagues. « Le voilà, le vrai féminisme, un juste partage des tâches ! On en a marre d'être les bricolos en chef ! » J'ai soupiré, mais je n'ai pas manqué l'explication qui suivait : « La femelle coucou préfère pondre dans le nid d'une autre, sur des brindilles qu'elle ne s'est pas fatiguée à ramasser. »

Depuis le passage à la barre de Mme Moulin, je devine l'obsession de Lucile : construire la famille dont elle a été privée si brusquement à l'adolescence. Les premiers experts psychiatres révélaient déjà cette faille. À mots couverts, sa mère l'a confirmée. Un bébé à tout prix.

Il manquait un foyer douillet à Lucile pour avancer avec Frédéric. Elle a choisi celui de Gilberte Gagneron, sur le même palier, pratique pour déménager. Un appartement plus grand, plus lumineux, avec une petite chambre parfaite pour accueillir un nouveau-né.

Tout en enfilant mes chaussures et en fermant la porte à clé, je continue de remonter le fil de l'histoire. Me la raconter à moi-même m'aide à mieux la tisser.

Frédéric voulait que sa compagne avorte, *parce que tu comprends, un enfant, ce n'est pas possible, pas maintenant, plus tard, promis, plus tard.* Lucile a obéi. À tel point qu'elle n'a pas réussi à en faire part à sa mère. Qu'est-ce qu'elle lui aurait dit ? « Je rêve d'un enfant, j'en ai un dans le ventre, mais je ne peux pas le garder » ? Tout ça pour des raisons d'argent ?

Après l'avortement, Lucile n'envisageait plus d'avenir avec Frédéric, pris au piège des crédits qu'on contracte en attendant que ça passe, des boulots qu'on espère assis sur un canapé, des vacances qui ressemblent à tous les autres jours de l'année, de la télé en fond sonore pour assourdir l'ennui.

J'imagine Lucile balancer à la figure de Frédéric : *Même Gilberte, à son âge, elle s'amuse plus que nous !* Les deux mains sur son ventre vide, elle l'a menacé de partir. La colère la secouait, la colère d'être restée tant d'années à ses côtés pour finir comme ça, à s'engueuler chaque soir, sans même une bague au doigt pour se rassurer. Et l'enfant qui ne reviendrait

pas. L'enfant mort. Frédéric a voulu la prendre dans ses bras, faut qu'on baisse d'un ton ou la vieille Martine va encore gueuler, Lucile a crié qu'elle s'en foutait de la vieille Martine, elle n'avait qu'à ramasser la merde de son chien au lieu de venir fouiner dans celle des autres, Frédéric a ri sans savoir pourquoi, il a plaqué Lucile contre son torse, *viens, viens, ça va aller,* et surtout il a compris qu'il fallait trouver une solution. C'était ça ou la perdre. « *Nous 2, c'est pour toujours !!!* » écrivait-il sur Facebook, quelques mois avant.

En réalité, je ne sais pas comment ils ont pu imaginer qu'un meurtre était la réponse à tous leurs problèmes. Lequel a eu l'idée. Comment a réagi l'autre.

Frédéric savait qu'à la mort de Gilberte les appartements lui reviendraient. Jackpot. Avec sa grand-tante, ils en riaient parfois en buvant le café. *T'as bien de la chance d'être mon petit-neveu préféré,* le charriait-elle, et il répondait sur le même ton : *C'est parce que je suis le seul à te supporter.*

Frédéric et Lucile ont commencé à verser des antidépresseurs dans le thé de Gilberte. Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Ils ne savaient pas bien à quoi s'attendre, mais ils se sont juré qu'ils enfouiraient cette histoire à jamais. Ce pacte les unit encore trois ans plus tard.

Arrivée devant le tribunal, je me formule pour la première fois les choses ainsi : ils sont tous les deux coupables. Voilà la raison de ce silence qui pourrit tout le procès. Si l'un dénonce l'autre, ils tombent ensemble.

Au contrôle de sécurité, au milieu des policiers qui montent la garde et des curieux qui ont pris leur vendredi pour découvrir les coulisses d'une cour d'assises, Côme m'adresse la parole comme si de rien n'était, son visage n'est froissé ni par la fatigue ni par l'embarras.

— Comment t'as fait pour aller chez le coiffeur entre ce matin et ce matin ?

— J'ai coupé moi-même !

— Tu n'avais pas la tremblote de la gueule de bois ?

Je lui fais un clin d'œil.

Ne pas se sentir gênée par soi-même est bien plus facile que de passer son temps à hésiter, s'excuser, se cacher. Je risque de m'y habituer. Aux vêtements de Max aussi, d'ailleurs. Un style moins classique, plus affirmé. Elle me plaît bien, la nouvelle Anna.

Alors que le policier me fait signe d'avancer au niveau du portique, Marjolaine débarque, le souffle court et un reste de dentifrice au coin des lèvres.

— Laissez-moi passer. On m'attend !

Sans gêne, elle double les gens qui font la queue et se place à ma hauteur pour passer les contrôles.

— Super tes cheveux, Anna !

Je caresse un coquillage oublié par Maxine dans sa poche et j'essaie d'y concentrer toutes mes pensées. Mes tentatives de décomplexion ne suffisent plus tout à fait. Les paumes de mes mains redeviennent moites. C'est Marjolaine qui a tout déclenché.

— Désolée pour hier, j'ai… Je suis allée trop loin.

Ses excuses me surprennent. Quand elle m'a balancé le nom de Thierry Lambert, elle n'avait pas l'air navrée du tout. Elle n'a même pas pris la peine de m'expliquer pourquoi elle avait mené cette enquête. Parce que ça l'intéresse ? Parce que sa fille était en classe avec ma sœur ? Je n'y crois pas une seconde. Elle a forcément quelque chose à y gagner.

Maintenant que je comprends pleinement la charge qui nous incombe et la complexité de juger, je m'étonne qu'il n'y ait pas davantage de sélection de nos profils. Une psychopathe du fait divers comme Marjolaine ne devrait pas avoir sa place ici. Elle ne devrait l'avoir nulle part, d'ailleurs. Mais, au-delà d'elle, les magistrats sont fous de s'en remettre au hasard. Une femme violée pourrait se retrouver jurée dans une affaire d'agression sexuelle, un homme ayant perdu son enfant dans un accident de la route pourrait décider de la sentence d'un chauffard.

La juge Caillebotte nous a expliqué que nous jugions avec ce que nous sommes, qu'il ne fallait pas nous en préoccuper, que, au contraire, la multiplicité de nos vécus nous rendait collectivement plus justes. Je ne suis pas d'accord avec elle. Nos différences nous divisent.

C'est Côme qui réagit alors que nous avançons dans le couloir qui mène vers notre salle.

— Tu sais quoi, Marjolaine ? Fous-lui la paix. Elle a mieux à faire que de te suivre dans tes divagations. On a tous mieux à faire, je te signale.

Je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de le serrer dans mes bras. L'ambiguïté s'est envolée, la sollicitude est restée.

Ouest-France, 22 janvier 2014

Autre rebondissement dans une enquête ce soir. Il concerne cette fois la disparition dans les Côtes-d'Armor de la petite Aurore Boulanger.
D'après nos informations, le tueur en série Thierry Lambert vient d'être extrait de sa cellule et placé en garde à vue pour être interrogé sur cette affaire vieille de seize ans. Pour rappel, le « Loup de l'Ouest » a déjà été jugé en mars 2013 et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.
L'avocat de la famille Boulanger nous fait part de ses doutes : « Le logiciel AnaCrim utilisé par la police judiciaire pour recouper des crimes non élucidés a mis en lumière certaines similitudes entre le parcours de Thierry Lambert et la disparition d'Aurore Boulanger. Néanmoins, le criminel possède un alibi solide, et nous ne voulons pas nous faire d'illusions. Nous souhaiterions davantage que les enquêteurs auditionnent la cousine d'Aurore qui répond aux abonnés absents depuis le début de l'instruction. Même si elle était très jeune à l'époque, nous sommes persuadés qu'elle permettrait de mettre en lumière certains faits. »
Espérons qu'une issue sera trouvée dans ce dossier qui multiplie les impasses.

Les témoins se succèdent comme des gouttes qui glissent le long d'une vitre. Encore des lamentations, encore des louanges. Rien de consistant. Amis, cousins, anciens collègues de Lucile et de Frédéric, tous sont trop partiaux pour nous livrer des éléments intéressants. Je suis lasse de voir s'accumuler les récits comme des poignées de terre jetées sur un caveau ouvert. Il faudrait que Frédéric s'énerve pour de bon, que Lucile passe enfin aux aveux. Ce sursaut, j'en rêve et j'en cauchemarde à la fois. Mes suppositions ne suffisent pas, il nous faut des réponses.

Alors que je m'impatiente dans mon fauteuil, Jérôme Gagneron, décrit comme l'aîné à qui tout réussit, entre dans l'arène. Costume noir, cravate fine sur chemise blanche. Le préféré des parents, la reproduction trait pour trait de son frère, le sourcil blanc en moins.

Enfant, Jérôme n'a jamais mis les pieds dans l'appartement de Gilberte à Paris. Il en a sans doute gardé un peu de jalousie et de défiance. Le menton relevé, les lèvres tranchantes, il parle d'une femme égocentrique, caractérielle, faussement empathique. Pour autant, il ne défend pas son frère. On sent traîner en lui une forme d'aigreur, dirigée à la fois contre sa famille et contre le monde entier.

Je repense à cette anecdote racontée au début du procès. Dans leur enfance, lorsque l'un des garçons faisait tomber par terre le contenu de son assiette, des raviolis en boîte, deux ou trois haricots, une moitié d'œuf dur, leur père l'obligeait à ramasser la nourriture et à l'avaler devant lui. Il ne fallait pas gâcher. Gilberte, avec son portefeuille grand ouvert, affichait un mode de vie contraire. Du faste et de la décontraction.

Jérôme affirme aussi qu'elle était capable du pire. Le dénigrement, l'égoïsme, l'hystérie. Il dit, d'un air presque détaché, que ça ne l'étonnerait pas qu'on lui ait fait prendre des antidépresseurs pour la calmer. Le « on » est vague, mais suffisant pour comprendre. « On » pointe du doigt Frédéric et Lucile, tout en leur servant une excuse sur un plateau. Je suis soulagée que la mère Gagneron, qui témoigne juste après, n'assiste pas à cette lutte fratricide.

M^e^ Lafare, la robe noire tendue sur son ventre, insiste sur l'écart entre le quotidien chiche de la famille et l'outrance dont les frères ont fait preuve à l'âge adulte. Apparemment, Jérôme aussi dépensait sans compter, quitte à

recevoir quelques lettres d’huissier. Il s’en défend avec véhémence, refusant qu’on aborde sa vie personnelle et financière dans un procès qui, dans le fond, ne le concerne en rien. On sent qu’il est là à son corps défendant.

La juge finit par demander à changer de sujet, ce qui oblige M^e^ Digne, qui prend le relais de son confrère, à se faire plus subtile. L’avocate de Lucile sous-entend la possibilité d’un accord entre les deux frères afin de toucher l’héritage. Ils auraient mis en place une stratégie pour se partager les fonds en dépit de l’incarcération de Frédéric. C’est la première fois que la défense ne fait pas bloc. Alors que Frédéric bouillonne dans son box, Jérôme rétorque avec une rage décuplée. Il demande qu’on lui foute la paix. Dans son cou, une veine bleue s’est mise à gonfler. Il ne comprend pas qu’il est le seul os qu’il nous reste à ronger.

Si je me moque de la théorie avancée par M^e^ Digne – elle ne repose que sur quelques correspondances cryptiques entre Frédéric et Jérôme –, je ne parviens pas à me réjouir de ces rebondissements. Pour que mes jambes arrêtent de battre d’impatience, il faudrait que les accusés s’expriment. La vérité ne peut sortir que de leur bouche.

Quand la mère des deux hommes se place devant le micro, je n’ai même plus l’espoir d’une sincérité. Et pourtant.

Mme Gagneron, les pommettes sévères, un mètre soixante-dix de muscles et de nerfs, semble aussi tendue que son cadet. J'entends encore Côme me dire ce matin : « Ça va être un moment déterminant, il n'y a qu'elle qui peut le faire avouer. » Date et lieu de naissance, métier, adresse, pas de serment. La voix hache les mots au couteau. Frédéric observe sa mère avec une intensité qu'il n'a encore jamais montrée. Son ex-compagne, elle, se ferme. La tête dans le cou, les mains croisées sous les aisselles, elle ne pourrait pas s'effacer davantage.

La présidente demande à Mme Gagneron de détailler ce qu'elle entend par « un enfant gentil, un adolescent un peu chahuteur ». Les épaules maternelles se rétractent. On pourrait presque entendre Frédéric lui chuchoter, *allez, maman, dis-leur que je suis un mec bien.* Une fois lancée, elle aligne des mots simples, sans fioritures. Parfois clichés. « Agité, comme tous les garçons. »

Sans transition, elle décrit comment, à la mort de son mari, elle ne voulait plus passer ses journées seule dans sa maison vide. D'autant qu'il fallait renflouer le compte en banque. Pour s'en sortir, elle a suivi une formation de chauffeure de taxi. Elle appuie sur le *e* de chauffeure. Dans sa voiture, elle roule avec des inconnus sur la banquette arrière. Plus de sièges auto, plus de miettes de Choco, plus de cris de gamins turbulents. Les gens montent, lui indiquent leur destination, et elle les conduit à bon port.

On pourrait croire que Frédéric aussi est un passager dans l'existence de sa mère mais, au fur et à mesure, leur relation se révèle plus complexe. Surtout depuis l'arrivée de Lucile.

Mme Gagneron explique que, dans les premières années, sa belle-fille se montrait chaleureuse et attentive. Elle venait avec un gâteau, des fleurs, de la bonne humeur, « c'est mon mari qui lui avait arrangé son travail à La Poste. En retour, elle pouvait bien faire sa mielleuse », puis son comportement s'était dégradé.

— Frédéric lui était soumis, précise-t-elle. Lucile lui faisait tout le temps des remarques.

— Comment votre fils réagissait-il ?

— Il obéissait.

— Est-ce qu'il vous a fait part de difficultés dans son couple ?

— Non. Ils sont comme moi, mes garçons. Pudiques. Pas comme ces gens qui vous déballent toute leur vie en moins de cinq kilomètres.

— M. Gagneron montrait-il de l'agacement envers sa compagne ? Une forme de tension ?

— Pas du tout, il la câlinait sans arrêt. Une main sur sa cuisse, un petit bisou en passant, une caresse dans le cou. Ça devenait même agaçant.

Ces démonstrations d'affection me paraissent peu compatibles avec la pudeur qu'elle évoquait juste avant, mais il est difficile d'en savoir plus. La juge Caillebotte cite d'anciens procès-verbaux, Mme Gagneron se crispe, les poings fermés, la parole abrupte.

Dans son schéma, c'est l'homme qui assume les choses importantes. Pas la femme. Elle, elle faisait tourner la maison. À quatre, ça lui prenait déjà bien assez d'énergie. Pourquoi son mari était-il mort si tôt ? Pourquoi ne s'était-il pas battu davantage contre son cancer ? Elle ne peut pas s'empêcher de penser que, si Patrick était encore en vie, leur fils ne serait pas derrière les barreaux.

— On a dû vous dire que Gilberte était géniale, raconte à présent Mme Gagneron, mais c'est pas donné à tout le monde, d'être géniale. Quand on a besoin de s'occuper de rien, c'est plus facile. Moi aussi, j'irais bien aider aux Restos du cœur et faire ma belle au marché, mais je n'ai pas le temps pour ça.

— À une époque, quand vos fils étaient encore petits, reprend la juge, certaines dissensions familiales vous ont éloignée de Mme Gilberte Gagneron. Je souhaite évidemment respecter votre vie privée mais, afin de bien comprendre le contexte dans lequel s'inscrit cette affaire, pouvez-vous revenir sur le conflit qui vous a séparées ?

Au lieu de demander tout simplement « pourquoi étiez-vous fâchée avec Gilberte ? », la juge semble vouloir mettre les formes. Est-ce un préambule à autre chose ? Où la mène-t-elle ? Je ne peux pas m'empêcher de vouloir la doubler de vitesse.

— Gilberte était envahissante. Dès qu'elle avait besoin de prendre l'air frais de la province, comme elle disait, elle débarquait chez nous. On ne savait jamais quand elle repartirait.

L'irritation dans la voix ne laisse place à aucune ambiguïté. Sylvie Gagneron ne supportait pas que la tante de son mari occupe son salon.

— Mais moi, ce que je voudrais dire, c'est que jamais mon fils n'aurait pu faire une chose pareille. Vous voyez bien, il a un casier vierge. C'est un

bon garçon. Pourquoi vous n'arrêtez pas avec ses dettes ? Il était jeune. Comme moi, il aurait pu se refaire.

Frédéric la fixe avec une moue de contentement. Sa mère dit ce qu'il faut et, surtout, elle lutte pour lui, comme personne n'a su le faire jusque-là.

— C'est du côté de Mme Moulin qu'il faut creuser ! Elle cache bien son jeu, celle-là ! On oublie que, les femmes, elles sont souvent plus douées pour manipuler !

La présidente la laisse exprimer sa colère, puis reprend en douceur :

— Dans les écoutes téléphoniques effectuées après l'arrestation de votre fils, en centre de détention, on vous entend lui dire : « T'aurais mieux fait de lui donner l'enfant qu'elle voulait… » À quoi cela faisait-il référence ?

— C'était l'obsession de Mme Moulin : fonder une famille. Moi, j'expliquais à mon fils qu'il valait mieux attendre d'avoir une situation stable. Vu où ils en sont aujourd'hui, j'avais bien raison.

La théorie du nid de coucou se confirme peu à peu. J'aimerais croiser le regard de Côme pour connaître son sentiment, mais j'ai bien appris ma leçon et je me contente de gratter ma feuille.

— Madame Gagneron, pourquoi déclarer ça à votre fils *après* son arrestation ?

— Je sais plus, moi ! Vous prenez une phrase hors du contexte, et je suis censée m'en souvenir trois ans après ? Sûrement qu'on parlait de leur couple…

— Pensez-vous que la mort de Mme Gagneron puisse avoir un quelconque lien avec cette volonté quasi obsessionnelle de fonder une famille ?

Intérieurement, j'applaudis. Je n'aurais pas mieux posé la question. Mme Gagneron jette un coup d'œil à l'avocat de son fils comme s'il devait lui souffler la bonne réponse, celle qui sauverait Frédéric.

— Peut-être bien que ce désir rend folle… Moi, j'ai mis deux ans à tomber enceinte de Jérôme, et ça me tracassait beaucoup. Mon mari non plus n'était pas un modèle de patience. Et, à l'époque, il n'y avait pas tous les traitements d'aujourd'hui. À force d'attendre la famille dont elle rêvait, peut-être que l'ex de mon fils a fondu les boulons et s'en est prise à Gilberte.

Sylvie Gagneron sent qu'il est temps qu'elle se taise, mais elle voudrait continuer de plaider l'injustice, le hasard, l'erreur judiciaire, la magouille, tout ce qui pourrait sortir Frédéric de cette situation.

— J’ai lu le dossier, je sais qu’il y avait l’ADN de Mme Moulin partout dans l’appartement, alors je vois pas pourquoi c’est mon fils qu’on accuse en premier.

Pour l’héritage, madame Gagneron, ai-je envie de lui répondre, *pour la nouvelle vie qu’il leur offrait.* Lucile n’était rien sans Frédéric. Il aurait fallu que Gilberte ajoute son nom dans le testament pour qu’elle touche le moindre centime, alors ils ont agi ensemble, la combine n’aurait pas fonctionné autrement.

La nuit est tombée depuis plusieurs heures déjà et l’éclairage jaunâtre de la salle d’audience fait ressortir les larges auréoles de la chemise d’Hervé. Il est le premier juré à se lever pour interroger la mère de l’accusé. Marjolaine, le dos bien droit dans son fauteuil, reste en retrait, comme si, après notre altercation d’hier, elle devait faire amende honorable.

— Votre fils vous a-t-il parlé de l’avortement qu’a subi Mme Moulin ? demande Hervé.

— J’ai bien vu que l’ambiance entre eux n’était pas au beau fixe dans les semaines avant… avant le décès. Mais Frédéric ne m’avait pas dit pour le bébé.

— Comment expliquez-vous cette IVG alors que Mme Moulin désirait plus que tout un enfant ?

— Mon fils est quelqu’un de responsable. Il savait qu’avec le chômage ce n’était pas le bon moment. On ne fait pas un enfant comme on achète un sac à main. Et, même un sac à main, Frédéric n’avait plus les moyens d’en acheter un pour madame Je-veux-le-beurre-et-l’argent-

du-beurre.

L’avocat général se lève. Pas lourds. Sourire faussement réconfortant.

— Vous allez voir, ma question est très simple, madame Gagneron.

Il laisse la tension monter.

— Avez-vous demandé à votre fils s’il avait tué Gilberte Gagneron ?

Si nous, les jurés, parvenons à nous maîtriser, les dernières personnes restées dans la salle n’obéissent pas aux mêmes injonctions. Plusieurs d’entre elles lâchent un soupir d’étonnement. Jérôme, qui s’est assis au premier rang à la suite de son témoignage, tressaille également. M^{e} de Mauroy tente le coup de poker. Ou de grâce, au choix.

La mère se redresse, bombe le torse. Frédéric ne la quitte pas des yeux.

— Non.

— Lui avez-vous demandé s’il avait pris part, de quelque façon que ce soit, au meurtre de Gilberte Gagneron ?

— Non.

— Lui avez-vous demandé s’il connaissait le ou la coupable ?

— Non.

— Cependant, vous êtes persuadée qu’il n’a aucun lien avec cette affaire ?

— Oui.

— Et s’il avouait ? S’il reconnaissait sa responsabilité dans le meurtre de Gilberte Gagneron ? S’il disait haut et fort que c’est lui qui a étranglé sa grand-tante ?

La maigre femme se fige. Elle ne tombe pas dans le piège. Elle attend la question, la vraie question. Comme nous tous. Frédéric, livide. Lucile, aussi pâle que le mur derrière elle.

— Madame Gagneron, si votre fils avouait, que se passerait-il ? J’imagine que dans un premier temps vous tomberiez de haut. Une mère ne peut pas concevoir un tel crime de la part de son enfant. Mais ensuite… une fois la nouvelle acceptée, le mystère de ses raisons dévoilé… est-ce que vous lui pardonneriez ?

— Non !

Pas une seconde d’hésitation et un ton à me faire sursauter.

— On parle de votre fils, la chair de votre chair… Vous n’essaieriez pas de comprendre ?

— Il sortirait de ma vie définitivement. Je ne pardonne pas aux meurtriers. Même quand la victime est une vieille mégère.

— Pourtant, d’après ce que j’ai compris, vous allez très régulièrement aux parloirs. Vous êtes quasiment la seule, d’ailleurs.

— Il est innocent ! Il faut le relâcher !

— Madame Gagneron, est-ce que vous vous rendez compte que vous empêchez votre fils d’avouer ?

Des effluves de fleur d'oranger s'échappent de l'eau brûlante de la baignoire. Remplie à ras bord, elle laisse tout juste émerger ma tête. Dehors, les gouttes de pluie martèlent la nuit comme si elles voulaient la sculpter. J'aimerais qu'il pleuve au point d'inonder le tribunal, de me rendre ma liberté.

Après avoir salué Côme, prêt à retrouver sa famille le temps du week-end, et les autres jurés ravis d'en avoir terminé pour cette semaine, je suis rentrée à pied jusque chez moi. Même sans parapluie, je n'avais pas envie de me faire raccompagner.

Max m'a accueillie sur le pas de la porte et m'a conduite dans la salle de bains. Avec délicatesse, elle m'a aidée à enlever mes vêtements un par un. J'étais trempée jusqu'aux os, assommée par la fatigue, incapable de prendre une quelconque initiative. Encore maintenant, je me sens comme aspirée de l'intérieur.

Il faut que je sente mon corps à nouveau. Que ma peau se flétrisse pour d'autres raisons que la tension de l'audience, le manque de sommeil, l'épuisement de ces journées immobiles. Il y a des heures comme ça où toute la pression retombe. Repos. Je pourrais m'endormir dans l'eau douce et paisible, aussi rassurante que le ventre d'une mère. Seul un détail m'en empêche : ma sœur, avachie au pied de la baignoire, une pince à épiler à la main, et qui a très envie de discuter. Pas le courage. Je replonge ma tête sous l'eau.

La fin de l'interrogatoire de Sylvie Gagneron m'a donné le tournis. L'idée que Frédéric s'empêche de parler pour ne pas décevoir sa mère, pour ne pas rompre les liens avec elle, m'a ébranlée. Je crois même que ça a bougé quelque chose en moi. Quelque chose d'infime, comme un rayon de lumière qui vient se poser sur un mur à l'endroit exact d'une fissure.

Lorsque je m'empêche de parler d'Aurore à Maxine, j'agis comme la mère de Frédéric. Je mets des œillères. Ce qui m'apparaissait comme un instinct de protection envers ma petite sœur n'est en fait qu'un élan d'égoïsme. C'est moi que je cherche à protéger. Moi et mes souvenirs emballés dans du papier bulle.

Même après avoir laissé le journal sur la table du petit déjeuner, je me suis claquemurée. Toujours incapable d'en parler à la bonne personne.

Côme, très bien, ça m'a libérée. Mais pas Maxine. À la crémaillère, j'évitais encore de prononcer le prénom d'Aurore devant elle.

Il en faut de la lâcheté pour ignorer la douleur des autres. Pire, pour l'utiliser comme excuse. Je pensais faire barrière, je me suis cachée sous terre.

Maxine doit sentir que mes pensées s'échappent car elle abandonne ses questions anodines et me demande pourquoi, hier soir, pendant la fête, je lui ai montré une photo de notre père. Il y a quelque chose de perçant dans sa voix, une note trop aiguë, comme un oiseau qui déciderait soudain de changer de tonalité, sans y parvenir tout à fait.

Je veux lui répondre, je le souhaite très profondément, mais je m'en sens incapable. La bouche close, l'esprit muet.

Elle m'accorde un dernier silence, puis se lève d'un bond et enjambe le rebord de la baignoire.

Enfants, nous prenions toujours notre bain ensemble, jouant pendant des heures à nous éclabousser avec des bouteilles de gel douche vides. C'était une guerre en mousse, une bulle de rires, qui se terminait toujours par l'arrivée en fanfare d'un de nos parents.

Ce soir, même s'il n'y a plus personne pour nous gronder, Maxine s'embarque dans les mêmes bêtises. Elle entre dans la baignoire tout habillée et s'installe derrière moi, les jambes pliées au niveau de ma taille, les mains posées sur mes épaules tièdes. Son chemisier à manches longues la colle comme une seconde peau. Sur le carrelage, le tapis trempé raconte les débordements de deux grandes personnes.

— Parle-moi, Anna. L'article jauni de *Ouest-France*, la folle qui me contacte sur Facebook, la photo de papa… Je sens bien qu'il se passe un truc autour d'Aurore. C'est le procès qui remue cette vieille histoire ?

En entendant ces derniers mots, je peine à avaler ma salive. Elle reste bloquée au fond de ma gorge. Comment elle ose dire ça ? Il ne s'agit pas d'une vieille histoire mais d'une matière tenace, organique, comme un monstre qui vivrait en moi. Je déglutis.

Avec une colère que je porte sans doute depuis le tout début, depuis ce jour où ils sont revenus du stade de foot à trois au lieu de quatre, je me mets à raconter la conversation avec Marjolaine au premier jour du procès, son insistance à évoquer notre cousine, ses élucubrations, mes propres doutes sur la culpabilité de notre père, que j'aborde avec précaution, sans prononcer aucun terme qui fait peur, ni pervers ni pédophile, juste accident,

peut-être, drame, puis l'apparition de ce nom, Thierry Lambert, l'autre photo sur mon portable.

Mes confidences à Côme m'ont servi d'entraînement. Le flot de paroles s'écoule plus facilement, même si, pour m'aider, je m'adresse à la tapisserie désuète à petites fleurs, et non à Maxine, à moitié allongée dans mon dos, son jean collé à nos peaux.

Lorsque je m'arrête enfin, la surprise dans sa voix ne trompe pas. Elle ne s'attendait pas du tout à une telle confession. Pour elle, notre relation à notre père était le résultat d'un divorce raté. Pas de droit de visite, pas d'envie de visite. Elle s'était inventé sa propre version des faits, Georges avait trompé Hélène, celle-ci l'avait découvert, on avait décampé à Chartres. Une histoire de couple, malheureuse mais banale. À choisir, j'aurais préféré aussi.

Maxine crée des remous dans la baignoire, m'oblige à lui faire face.

— T'as vraiment cru que papa avait enlevé Aurore ?

— Non, non, c'était juste un scénario parmi des dizaines d'autres qui me torturaient l'esprit.

— J'en reviens pas. D'après maman, c'était pas un saint, mais quand même !

— Je sais.

— Et du coup t'as réagi comment quand t'as vu le journal et la photo d'Aurore ?

J'hésite. Est-ce qu'il faut tout lui avouer ? Elle va forcément me prendre pour une cinglée, encore plus que Marjolaine, une cinglée qui s'ignore.

Je fais couler de l'eau brûlante pour réchauffer le bain et me mets à dessiner sur le rebord embué.

— Le soir où j'ai découvert l'article, je me suis effondrée. Il m'a fallu du temps pour me traîner dans mon lit. J'ai somnolé toute la nuit. Aurore ne m'a jamais quittée mais, là, c'était différent. Je me retrouvais directement confrontée à elle. J'ai…

Maxine a compris la leçon, elle ne me force pas à finir ma phrase, elle patiente et ne rompt le silence que pour fermer le robinet avant que l'eau de la baignoire ne se déverse entièrement sur le carrelage. Je me lève, attrape une serviette sur le radiateur et sors de la baignoire.

Lorsque j'étais petite, c'était mon père qui faisait ce geste-là. Il nous soulevait, nous secouait au-dessus de l'eau, puis nous portait jusqu'au bidet, où il nous frottait l'une après l'autre avec un grand tissu-éponge.

Sans me quitter des yeux, Maxine s’enfonce dans l’eau jusqu’au cou. Je ne l’ai jamais sentie aussi calme. Malgré ses vêtements, elle semble parfaitement à son aise dans la baignoire.

Tout à l’heure, quand elle m’a aidée à me déshabiller, je lui ai demandé de se tourner vers la porte le temps que j’enlève mes sous-vêtements et que je me glisse dans l’eau. Cette fois, elle peut apercevoir mon corps nu, imparfait, les vergetures qui zèbrent l’intérieur de mes cuisses, les grains de beauté qui ponctuent mon ventre trop mou, l’aréole de mes seins, la forêt sombre de mon pubis. Elle peut m’examiner dans toutes mes fragilités, je ne lui cache plus rien.

— Je suis désolée, Anna. Vraiment désolée. Ça a dû être l’horreur pour toi.

Je ne sais pas bien pourquoi elle s’excuse mais, après avoir entrouvert le hublot pour faire entrer un peu d’air frais, j’ose à mon tour demander :

— Et toi ? Tu penses encore à Aurore parfois ?

— Jamais. Tu sais, j’étais encore plus petite que toi. Pour moi, la vie commence après le déménagement.

Évidemment, j’espérais une autre réponse. Mais la mémoire sert aussi à effacer. Depuis le début, c’est le choix qu’a fait Max, il n’y a aucune raison pour qu’elle change d’avis maintenant. Oublier.

— Tu ne parles d’Aurore à personne ?

— Ben non. Pour quoi faire ?

Face au flegme de ma sœur, je ne trouve pas de bonne réplique. La moindre remarque risquerait d’être mal perçue et je ne veux pas la culpabiliser. Sa place est la plus difficile, je me le répète. Elle a frôlé l’enlèvement, probablement la mort. Devant la maison de notre grand-mère, les cris, les larmes, les policiers qui débarquent, les gyrophares qui aveuglent. C’est elle qui se trouvait en première ligne.

Malgré tout, la morsure de la jalousie me serre le ventre. Moi aussi, j’aimerais savoir me détacher de notre histoire.

— Tu me donnes envie, avec ta liberté.

— C’est pour ça que tu m’as piqué mes vêtements ? Pour me ressembler ? T’as pas besoin d’être quelqu’un d’autre, t’es parfaite comme t’es !

— Je ne sais pas de quoi j’ai besoin.

— En tout cas, t’es belle avec tes nouveaux cheveux…

— Et toi avec ton cœur amoureux.

C’est la transition idéale pour quitter les rivages de notre passé et s’intéresser au futur de Maxine.

Elle me cuisine pendant quelques minutes pour découvrir qui m’a donné tant d’informations sur son Gustave, puis elle finit par passer elle-même à table. L’amour lui monte aux joues de façon délicieuse. Je ne lui fais aucun reproche, juste celui de ne pas s’être confiée à moi avant, de m’avoir annoncé son déménagement de but en blanc. Ses excuses rendent la soirée plus douce. Un verre de vin à la main, nous la terminons dans le salon, emmitouflées dans des plaids, à débattre du procès.

Lundi, le bout du tunnel. L’avocat général résumera l’affaire à sa manière, exposera à nouveau les différentes preuves et déploiera ses conclusions. À la fin de sa plaidoirie, le représentant de la société civile nous fera part de la peine qui lui semble la plus juste. Et ce sera à nous, jurés et magistrats, d’en décider. J’en tremble d’avance. L’heure du choix.

Si je suis persuadée que Lucile et Frédéric sont coupables, il m’est compliqué, impossible, de déterminer le nombre d’années d’emprisonnement qu’ils méritent. Que représente la vie de Gilberte Gagneron ?

Attentive à chaque détail, Maxine pose des questions précises sur les protagonistes de l’affaire. Je peine à lui répondre. Tout est si embrouillé dans ma tête. Je caricature. Le couple endetté, la grand-tante caractérielle, les mères qui ferment les yeux, les voisins envahissants, le frère jaloux et cupide… À force, j’en oublie. Tant de gens ont défilé devant nous.

J’explique la difficulté de notre position de jurés, les responsabilités qui nous incombent et nos fragilités. Nous sommes six à décider, plus les deux magistrats et la présidente. Neuf au total. Et, comme l’énonçait la juge Caillebotte, nous jugeons avec ce que nous sommes.

— On vient de se rencontrer et pourtant on va devoir prendre une décision cruciale ensemble.

— Ne pas vous connaître va sans doute vous aider.

— Même Côme, le juré dont je suis le plus proche, je ne sais pas ce qu’il pense vraiment.

En sortant du tribunal, il se demandait comment il réagirait si l’un de ses enfants était un jour accusé d’un crime. Vaut-il mieux savoir ou se bercer d’illusions ? Serait-il capable de pardonner ? Jusqu’où vont l’amour et la paternité ?

Max remarque ma gêne quand je parle de lui et je finis par raconter mes déboires.

— Toi qui tentes ta chance avec un homme marié ? On aura tout vu !

— Je ne sais pas ce qui m’a pris !

Face à mon effarement, elle éclate de rire et je ne peux m’empêcher de me joindre à elle.

Au moment d’aller me coucher, alors que je rêve au samedi de tranquillité qui m’attend, à la grasse matinée par laquelle cette journée va débuter, je fouille dans mon sac pour sortir mon téléphone, dont la batterie s’est déchargée, et je tombe sur une enveloppe. À l’intérieur, une lettre signée par Marjolaine.

Au lieu de la lire, je me réfugie sous ma couette. Ce n’est pas du déni. J’apprends à me protéger non plus par le silence mais par la juste distance. Je parcourrai tout ça demain, quand la pluie aura cessé de tomber.

Chère Anna,

Le 22 mai 1994, un petit garçon a été trouvé devant le comptoir d'enregistrement 17 de l'aéroport Charles-de-Gaulle, terminal 2, à Paris. Il avait entre huit et douze mois et était seul. Un bébé seul et calme, au milieu des gens pressés.

La police de l'air et des frontières a cherché ses parents. Elle a émis des annonces, vérifié les caméras de surveillance, épluché tous les vols, interrogé le personnel de bord et au sol. Mais rien. Personne n'avait rien remarqué et, bien sûr, l'enfant était trop petit pour s'exprimer. Une couverture en laine dans la poussette, c'est tout ce que ses géniteurs avaient laissé. Aucun papier d'identité, aucune lettre pour expliquer leur geste. Sans indice sur leur identité, la police de l'air a été obligée de confier le bébé à la DDASS.

Cela faisait plusieurs années que mon mari et moi étions lancés dans une demande d'adoption. C'est un parcours terrible quand on rêve d'être parents, je ne le souhaite à personne. À l'époque, je désespérais qu'on nous appelle un jour. Comme si on nous avait promis la lune alors que tout le monde savait que nous ne pouvions pas la décrocher. Lorsqu'on nous a contactés pour venir rencontrer un petit garçon à la pouponnière, je n'en revenais pas. Il s'appelait Émile, d'après le saint du jour où il avait été découvert (je préfère désormais éviter le terme « abandonné »). Ses grands yeux écarquillés et sa petite cicatrice sur le front m'ont tout de suite fait craquer.

Peu de temps après, j'ai eu la chance de tomber enceinte de deux filles. Une grossesse gémellaire sur le tard, alors que les médecins m'avaient déclarée stérile. Quel bonheur, cette famille enfin réunie. Mais cela n'a pas suffi à calmer mes angoisses. Malgré l'adoption à laquelle nous étions enfin parvenus, j'avais peur qu'on vienne me réclamer mon fils comme on exigerait de récupérer un bagage oublié. Le moindre courrier officiel, le plus petit entrefilet dans le journal à propos d'un aéroport me rappelaient à quel point notre situation était fragile.

À l'adolescence, Émile a commencé à poser des questions. Pour pallier mon manque d'informations (et me rassurer, sûrement), j'ai harcelé les aéroports de Paris, les compagnies aériennes, la DDASS et même le ministère de l'Intérieur. Ils n'avaient aucun élément nouveau à me communiquer. Les parents ne s'étaient jamais manifestés.

Alors je me suis inscrite sur des forums, je suis entrée dans des groupes Facebook, j'en ai même créé un pour rassembler des éléments sur l'histoire d'Émile. C'est comme ça que je me suis prise au jeu de l'enquête. On est des centaines à faire ça en France. Aujourd'hui encore, j'y passe des heures et des heures. Tout mon temps libre, en fait. Ce qui me passionne, c'est de faire avancer des affaires comme la tienne. Il y a toujours de nouvelles pistes à creuser. En effectuant ces recherches, je me sens utile. Bien plus qu'auprès de mon fils, pour qui mes investigations n'ont jamais abouti. Aujourd'hui, Émile ne connaît toujours rien de ses origines, pas même son âge exact ou son prénom de naissance.

Après ton départ précipité du Café Bleu, je me suis sentie mal et, sur le chemin du retour, j'ai appelé mon fils pour lui confier mes déboires. Quand je lui ai raconté l'enquête que j'avais menée sur la disparition d'Aurore et l'occasion

unique qui m'avait été donnée de t'en faire part, Émile m'a engueulée. Il n'en revenait pas que j'ose t'accabler avec ça. Il m'a dit que mes tentatives pour résoudre les problèmes de parfaits inconnus étaient insensées. Avec mes suppositions, j'allais bousiller ta vie comme j'avais foutu en l'air la sienne. Puis il m'a raccroché au nez. On ne s'était jamais disputés aussi violemment. Il me rendait responsable de tout, de ses errances, de ses traumatismes, de son mal-être, alors que moi j'ai fait mon maximum pour le rendre heureux.
Ce matin, avant de rejoindre le tribunal, je l'ai rappelé et il s'était radouci. Il a admis qu'il avait surréagi, et j'ai compris que j'étais allée trop loin avec toi. Je n'aurais pas dû m'immiscer dans ton histoire. Pardonne-moi. (J'ai promis à Émile que je te ferais mes plus plates excuses.)
J'espère que tu auras lu ma lettre jusque-là.
Si tu croises un jour mon fils (vous avez à peu près le même âge), n'hésite pas à échanger avec lui. Je suis sûre que vous pourriez bien vous entendre.
Et maintenant, c'est promis, je vous laisse tranquilles, ta sœur et toi. Je vous souhaite simplement qu'un jour Aurore trouve le repos.
Amicalement (et à lundi !)
Marjolaine Davis

Je lis la lettre tout en marchant d'un pas soutenu vers le marché. Arrivée en bas des trois feuillets couverts d'une écriture serrée, presque celle d'un médecin, je ne peux pas m'empêcher de maugréer. Marjolaine est tellement préoccupée par elle-même qu'elle ne s'est pas rendu compte qu'elle ne m'intéressait pas. Si je suis désolée pour son fils qu'il ait été abandonné dans de telles circonstances, je n'éprouve rien pour cette femme. Qu'elle cherche à se racheter en me balançant sa propre histoire, comme si elle avait quelque chose en commun avec la mienne, je n'appelle pas ça des excuses.

Je me souviens d'une collègue à Jacques-Prévert qui passait son temps à se plaindre. La météo, l'augmentation du prix de l'essence, la foule au supermarché, tout était prétexte à se faire entendre. Et quand il s'agissait d'un problème personnel le plaisir était encore plus grand. C'était sa manière d'attirer l'attention. Au bout d'un moment, j'ai déclaré forfait. Que ce soit en salle des profs ou dans les couloirs, je ne lui ai plus adressé la parole.

Ce qui m'étonne lorsque je me remémore cette anecdote, c'est moins la ressemblance entre cette femme et Marjolaine que ma capacité à prendre mes distances avec ce genre de personnes. Claquer la porte et ne pas me retourner, j'ai déjà su faire. Pourtant, je me suis souvent considérée comme quelqu'un qui attendait au bord de la route que le train soit passé, sans penser ni à monter dedans ni à traverser. Je me suis peut-être trompée.

Il est si facile de se fondre dans l'image que l'on a créée de soi, dans les mots des autres aussi parfois, *elle est timide, il n'aime pas le sport, elle est nulle à l'école, c'est un séducteur, une asociale, une intellectuelle,* qu'on ne remarque pas qu'on a changé. Tous les jours, je me bats pour ne pas enfermer mes élèves dans ce carcan-là. Je devrais appliquer les mêmes principes pour moi.

Mon panier à la main, je prends plaisir à m'arrêter à chaque étal du marché. Mon humeur, de plus en plus joyeuse à mesure que je fais mes courses, n'échappe pas aux commerçants. Ils me rendent la monnaie en l'agrémentant d'un sourire ou de quelques oranges offertes par la maison. Je me sens étrangement bien. Si j'apercevais Marjolaine dans les allées des halles, je serais même capable de l'inviter à prendre un verre au lieu de la rembarrer. Ce n'est pas une mauvaise femme, elle a juste choisi un passe-temps inapproprié. Et puis, si je n'avais pas croisé sa route, je n'aurais sûrement pas osé affronter ma sœur. Ni prononcer à haute voix le prénom d'Aurore.

Pendant toute ma promenade, je me repasse notre conversation d'hier, l'épisode de la baignoire, et je me sens de plus en plus forte. Comme si, au bout du compte, j'avais décidé de sauter dans le train.

Debout devant l’évier de ma cuisine, un homme. Dos légèrement voûté, tablier autour de la taille, cheveux blancs. Je le reconnais à l’instant même où j’entre dans la pièce. Je n’ai pas le temps de poser mon panier qu’il tente un bonjour.

— Qu’est-ce que tu fous là ?

Il s’essuie les mains sur un torchon et, dans un sourire gêné, me répond :

— Je suis venu vous rendre visite. Rattraper le temps perdu.

Maxine, assise sur le plan de travail, scrute ma réaction. Sans doute craint-elle que je n’explose. Mes joues doivent être écarlates, et mes yeux à la limite de sortir de leur orbite. Mais ce n’est pas la colère qui monte en moi, c’est la stupeur. Je suis figée. Erreur système. Qui l’a fait entrer dans mon intimité ? Ma sœur ? Pourquoi aurait-elle fait ça ? Putain, mon père, chez moi.

Georges s’approche pour me prendre dans ses bras, et je recule brusquement, me cognant contre le frigo. Pas d’échappatoire. La large carrure de mon père occupe toute la cuisine. Ma cuisine. Avec ses plantes qui débordent des étagères, ses vases en terre cuite, ses bocaux de graines et leur étiquette écrite à la main. Et là, à côté du grille-pain, une tache de vin rouge que j’ai oublié de nettoyer.

Mon père me dit que je lui ai manqué, qu’il est désolé. Malgré ma froideur, il tente à nouveau un geste. Ses yeux bleus brillent. Un lac sous l’orage.

— Ne me touche pas.

— Calme-toi, me dit Maxine. Il veut juste…

— Je me fous royalement de ce qu’il veut.

— Il a préparé un gratin dauphinois.

Je me tourne vers Georges.

— Le gratin dauphinois, tu peux le jeter à la poubelle. Après dix-sept ans sans nouvelles, il est trop tard pour un déjeuner de famille.

Georges grimace. Probablement incapable de se rappeler la date exacte. 21 février 2002, l’enterrement de ma grand-mère. Il cherche le poivre, ouvre un tiroir, puis un autre, comme s’il ne m’avait pas entendue.

Toujours plantée au milieu de la cuisine, le cerveau bloqué par l'effarement, je sens mes nerfs à deux doigts de lâcher. Maxine le devine et m'attrape par le bras pour m'emmener dans l'entrée.

Adossée à la porte, dans le clair-obscur du couloir, elle m'explique :

— Toute la nuit, je me suis repassé en boucle notre conversation au sujet d'Aurore, et j'ai décidé qu'on ne pouvait plus continuer comme ça. Tes envies de changements, c'est bien joli, mais ça ne suffira pas. Tu veux avancer ? Génial, mais pour ça il faut que papa nous raconte ce qui s'est réellement passé.

Je me demande si elle se souvient, tant d'années après, de ce qu'elle a vu le dimanche de la disparition d'Aurore. A-t-elle une résurgence, soudain, et le besoin de s'y confronter ?

Près du terrain de foot, au milieu des silhouettes inconnues, mon père, déguisé en un autre homme, un homme pervers, manipulateur, meurtrier, qui enlève Aurore, sa petite protégée, un dimanche de juin, devant sa fille qui n'en croit pas ses yeux, qui s'oblige à oublier pour continuer de vivre.

Je me prends à penser qu'il est l'heure des aveux et qu'il m'était impossible d'envisager qu'ils se dérouleraient ainsi, chez moi, un samedi de retour du marché.

J'entends mon père chercher une station de radio sur le vieux poste près de l'évier. Le grésillement des bandes FM me donne la chair de poule. Ou bien ce sont les mots de ma sœur :

— Laisse-le faire. Donne-lui une chance. Après, on le mettra à la porte si tu veux. Mais, Anna…

— Oui ?

— Ça risque d'être douloureux.

Je me plie aux désirs de ma sœur. Pour elle, j'accepte quelques heures d'abnégation. Et je me promets que ce sont les dernières.

À 6 h 30, Max a composé le seul numéro qu'elle connaît encore par cœur. Le téléphone fixe a réveillé Georges. Une sonnerie stridente de films en noir et blanc. Vingt minutes plus tard, il montait dans sa voiture, la même que dans mes souvenirs, une vieille Peugeot 206 gris métallisé. Il affirme qu'il n'a pas hésité une seconde avant de prendre la direction de Chartres. Je ne suis pas sûre qu'il puisse s'en vanter. Il paraît que les prédateurs n'ont pas d'états d'âme au moment d'enlever les petites filles esseulées.

Derrière lui, le long du mur de pierres, le mimosa a perdu ses cotillons jaunes, mais le lilas, les campanules et l'oranger du Mexique ont pris le relais. Des éclats de couleur sous le soleil blanc. Georges sert du vin dans des verres en cristal et s'amuse de ce qu'ils aient jadis appartenu à son trousseau de mariage. Je trempe à peine mes lèvres dedans. La nausée me reprend aussitôt. À quoi on joue, là, bien poliment installés autour de la table en fer forgé, à faire comme si on était une famille ? Si Maxine ne m'avait pas arrêtée, Georges aurait déjà repris la route dans le sens opposé.

Sa manière de parler trop fort, trop près, trop mal articulé, ses lunettes rectangulaires, passées de mode depuis vingt ans, ses ongles pleins de terre. Georges. Maxine. Georges. Je les regarde l'un après l'autre. À quel point ma sœur connaît-elle ses secrets ? Est-elle restée en contact avec lui tout ce temps ? Pourquoi l'avoir fait venir jusqu'ici ? Je n'en peux plus de faire semblant.

— Tu voulais quoi en débarquant ici ?

Sous prétexte qu'il ne veut pas faire brûler le déjeuner, mon père me demande encore un délai. Une fièvre violente me monte à la tête. Je n'ai jamais été aussi près d'éclater.

— On s'en fout de ton gratin ! Je veux la vérité maintenant ! Pas tout à l'heure, pas demain : maintenant !

Quand Maxine me suggère de me calmer, je l'envoie promener de la même manière. Georges dit « d'accord, bien sûr, je comprends », alors qu'il ne comprend rien à ce qui hurle à l'intérieur, à la violence de ce moment. Il replie sa serviette.

— S'il faut commencer quelque part, alors commençons par ce maudit dimanche de juin.

Je redresse mes couverts, range mes mains tremblantes sous mes cuisses et attends la suite. Mon emportement n'était qu'un cache-misère, c'est l'angoisse qui étreint ma poitrine. À la seule évocation du déjeuner rituel chez notre grand-mère, je sens l'ombre m'écraser entièrement.

Notre venue l'occupait pour la semaine. Réfléchir au menu, faire les courses, préparer la tambouille, elle ne vivait que pour ces dimanches passés ensemble. Au lieu de nous embrasser, elle nous pinçait la joue, nous soupesait le bras, et répétait « il va falloir me remplumer tout ça ». C'est en souvenir de sa mère que Georges tenait à cuisiner ce midi. J'en déduis qu'il est prêt à user de toutes les ficelles pour nous manipuler. Raviver les bonnes odeurs de l'enfance en fait partie. Mais il fait le mauvais choix, c'est notre cœur qui a souffert de son absence, pas notre estomac.

— Et donc ?

— Et donc, ce dimanche-là, il y avait le dernier match de foot de la saison. Trémenc-Locrony. Le classement tout entier se jouait sur le score. À l'heure du dessert, la première mi-temps était déjà passée. Votre oncle et moi, on a avalé un café en vitesse pour filer au stade, à quelques centaines de mètres de la maison. À l'époque, Maxine, tu faisais encore la sieste, alors ta mère t'a proposé de t'allonger dans l'herbe pendant qu'elle restait papoter avec ta tante. Toi, Anna, tu voulais absolument venir. Avec Aurore, vous vouliez faire de la balançoire à côté du terrain de foot. On est partis tous les quatre, Jean, Aurore, toi et moi.

Il mélange tout. C'est Maxine qui est partie avec lui. Moi, j'avais mes devoirs à finir. J'avais apporté mon cahier de mathématiques. Ce n'était pas un plaisir, je détestais ça, les mathématiques, mais j'avais espéré que ma tante Céline, prof au collège, pourrait faire mes exercices à ma place.

— Anna, je t'assure, c'est toi qui nous as suivis. Pas Maxine. Mais laisse-moi continuer, tu vas comprendre.

Je secoue la tête. Ça ne sert à rien de poursuivre si c'est pour raconter de telles conneries. J'hésite à me lever et à partir. Mais une curiosité malsaine me retient. Jusqu'où Georges est-il prêt à aller pour nous lessiver le cerveau ?

— On ne s'est pas concertés, Jean et moi. Il est parti à la buvette nous chercher des bières pendant que je rejoignais les gradins. Vous êtes restées seules à l'aire de jeux. Deux petites filles de huit et presque neuf ans. Seules. Et un peu plus loin une foule bruyante, obnubilée par le match. Il y

avait faute, penalty, triche. Ça gueulait dans tous les sens. On ne s'est pas méfiés.

Il se frotte le front, comme si l'alcool commençait à lui monter à la tête. En le voyant perdre pied, Max remplit un grand verre d'eau pétillante et le lui tend sans un mot. Maintenant qu'il est lancé, hors de question qu'il s'arrête.

— L'arbitre a sifflé la fin de la partie et je suis resté discuter avec Paul, un de mes meilleurs amis, je ne sais pas si vous vous souvenez de lui. Je n'ai pas recroisé Jean et je me suis dit qu'il vous avait rejointes. L'instant d'après, il se précipitait à ma rencontre en te tirant par la main. Je n'ai pas fait gaffe à ton air bizarre, je discutais avec les copains. Jean m'a balancé : « T'es pas avec Aurore ? » et je me suis senti si bête que je l'ai attaqué. Je lui ai affirmé que c'était lui qui devait vous surveiller. Ma mauvaise foi m'écœure encore aujourd'hui. Cet air d'enfoiré que je devais avoir… Je voulais juste fêter la troisième mi-temps.

Je ne comprends toujours pas pourquoi il dit « toi » en me regardant dans les yeux. Il se trompe. Je n'ai rien à voir avec cette histoire. J'étais dans le jardin en train de réviser mon contrôle du lendemain.

— Aurore n'est pas réapparue. On l'a cherchée partout. On a demandé à tout le monde. Plus le temps passait et plus les lieux se vidaient. J'ai couru chez votre grand-mère au cas où elle serait rentrée de son côté. Elle n'y était pas. Les femmes se sont mises à paniquer. Le match était terminé depuis plusieurs heures quand on a prévenu les gendarmes. Je ne sais pas pourquoi on a autant tardé. Enfin, si, je sais… Je disais à Jean : « On va la retrouver, elle a dû aller prendre le goûter chez un voisin, elle a dû vouloir nous faire une blague, elle a dû… » Mais ça ne servait qu'à retarder l'inquiétude, la vraie. Et toi, Anna, tu étais bien là. Ta cousine ne serait pas partie sans toi. Je te secouais pour que tu nous racontes ce qui s'était passé. Tu étais toute molle. Tu répétais : « On jouait, on faisait que jouer. » Tu n'avais rien vu et tu ne savais rien. Je regrette de t'avoir bousculée à ce point. La peur m'étouffait, je ne savais pas quoi faire, et Jean s'y mettait aussi, il ne voulait plus te lâcher.

J'ai mal pour la petite fille empoignée par les adultes. Elle n'avait rien fait, rien, juste joué.

— On a agi comme on a pu, avec les moyens de l'époque. Tout le village s'y est mis. On a organisé des battues, on a placardé des affiches, on s'est soumis aux interrogatoires et aux perquisitions des gendarmes. Mais

rien. Vers 15 h 25, Éric, le commis du boucher, vous apercevait au tourniquet. À 15 h 39, quand l'arbitre a sifflé la fin du match, il n'y avait plus que toi sur la balançoire, personne ne te poussait. Entre les deux constats, quatorze minutes de vide. On a espéré que la mémoire te reviendrait, que tu te souviendrais d'un détail même ridicule, de quoi aider les enquêteurs qui s'enlisaient. Une parole, une silhouette, la présence d'un chien, vraiment, on était prêts à interpréter le moindre signe… J'avais promis à ton oncle que j'en faisais mon affaire, alors matin, midi, soir, je te posais les mêmes questions, je te suppliais, je te montrais des photos de gens de Trémenc que je suspectais, je te faisais avaler du hareng parce que j'avais entendu que c'était bon pour la mémoire. Mais c'était comme si, à force de te secouer, on avait foutu en l'air cette zone-là de ton cerveau. Un disque rayé. Ça me rendait fou… Je me sentais tellement coupable, il fallait que j'aide mon frère à retrouver Aurore, il fallait que je te fasse parler, je lui devais au moins ça…

— Et maman ? Qu'est-ce qu'elle faisait, maman, dans tout ce bordel ?

La question de Maxine m'offre un court répit dans ces secousses de mots et de phrases qui ne veulent rien dire. Je ne peux plus m'exprimer, plus penser. Mon corps est pris de tremblements.

— Hélène a tout de suite pensé à vous protéger. Elle a canalisé les policiers. Elle a interdit à la presse de publier des photos où vous apparaissiez. Les journalistes ont seulement parlé de la cousine d'Aurore, sans mentionner de prénom. Et puis, surtout, l'amour que je n'étais plus en état de vous exprimer, elle l'a multiplié par mille. Vraiment, elle vous a préservées de tout. Et, dans le même temps, elle a cherché à me raisonner. Je l'entends encore me dire : « Aurore a disparu, mais tes filles sont là, elles ont besoin de toi. »

Il s'arrête une seconde, reprend péniblement son souffle. Moi, je ne sais même plus comment respirer.

— Hélène a tenu huit mois comme ça, et puis elle a explosé. Une scène terrible. Elle a jeté par la fenêtre tous les articles que j'avais découpés, tous mes dossiers de recherche. « Soit tu vis avec nous, soit tu disparais avec Aurore, mais tu choisis ! Nous, on n'en peut plus d'habiter avec des fantômes ! » J'ai demandé pardon, comme toutes les fois d'avant. Dernière chance. Elle m'a formellement interdit de prononcer le prénom d'Aurore devant vous. Et elle m'a fait jurer de ne plus jamais te poser de questions.

Un peu d'air, par pitié, un peu d'air. Je suis en train de m'étouffer, là, sous leurs yeux, et ils ne remarquent rien. Georges continue de parler, parler, parler, il ne s'arrête plus, et moi je perds tout réflexe de survie. *Laissez-moi respirer, s'il vous plaît, taisez-vous.*

— Quand Hélène s'est rendu compte que je continuais à m'asseoir au bord de ton lit la nuit pour tenter de réveiller ton inconscient, elle m'a annoncé que c'était fini. Que vous déménagiez. Elle ne voulait pas vous laisser une minute de plus dans cet environnement toxique. Et je ne me suis pas battu. Je dépensais toute mon énergie à chercher Aurore et à éponger le malheur de mon frère. Je me sentais tellement responsable vis-à-vis de lui. Il ne me restait plus assez de force pour lutter pour ma propre famille. Je vous ai laissées partir.

Le chardonneret a repris son chant au-dessus des vieilles pierres – on n'entend plus que lui. Le vent ballotte les feuilles du tilleul, et le soleil cogne contre mes tempes. À moins que ce ne soit le sang qui bouillonne dans mes veines. Je flotte dans un état d'inconscience, comme si on m'avait privée d'air trop longtemps et que je ne pouvais plus revenir.

— Anna, tu as compris ? Ce n'est pas papa qui refusait de nous voir, c'est maman qui est partie pour nous protéger.

Je marmonne :

— Oui, j'ai compris.

Elle se lève, s'assoit au pied de ma chaise, dans l'herbe, et pose sa tête contre mon mollet. Je vois que ses doigts caressent ma jambe, mais je ne les sens pas.

— C'est toi qui étais avec Aurore ce jour-là. C'est toi qui as assisté à sa disparition.

Les seuls mots que je peux prononcer :

— Tu savais ?

Le mouvement de sa tête me confirme que oui. Bien sûr que oui. Je sens des larmes couler le long de ma jambe. Des rivières de larmes. Un sanglot. Qui est assez fou pour ne pas savoir ce qu'il a fait ou non ?

Je répète comme pour essayer d'y croire :

— C'est moi qui ai assisté à la disparition d'Aurore.

Les souvenirs, ça se tord, ça se mâche, ça se suture. Mais ça ne s'échange pas. On peut se demander laquelle des deux sœurs apparaît dans l'album photo avec des petits pois plein les cheveux. On peut hésiter sur qui est tombée dans le bassin des raies à l'aquarium de Saint-Malo. On peut

saupoudrer l’enfance d’anecdotes qui, à force d’être racontées, deviennent communes. Pour autant, on ne mélange pas les drames. Laquelle s’est endormie paisiblement dans le jardin et laquelle a assisté, immobile, inutile, à l’enlèvement de sa cousine.

Mon ton d’automate a alerté Georges. Il finit de vider la bouteille de vin dans son verre et reprend :

— À l’époque, je me trompais souvent sur vos prénoms. Maxine, je t’appelais Anna, et vice versa. Comme tous les parents, j’imagine. Peu de temps avant votre déménagement, tu m’as expliqué que j’avais dû confondre aussi ce jour-là : c’était Max qui jouait avec Aurore pendant le match de foot, pas toi. Tu as fait une petite moue qui me suppliait d’aller dans ton sens. J’en ai parlé avec ta mère, et on a pensé qu’il valait mieux te laisser croire ça.

Georges tente de me mettre son mensonge sur le dos. Jolie manière de sortir ma sœur de l’embarras. Tout est ma faute. C’est moi qui ai inventé cette version de l’histoire. Tellement pratique pour eux. Ils m’ont menti, et je devrais les en remercier.

Je baisse la tête pour me confronter à Maxine. Les larmes ont séché. Il n’y a plus que la gêne pour brouiller ses traits. Ses yeux me fuient, incapables de faire face à ma douleur.

Elle déterre un brin d’herbe et le déchiquette en petits morceaux. Quand elle a fini avec l’un, elle tire sur un autre. Depuis le début, la vie est plus facile pour elle. Pas de cauchemars, pas de culpabilité. Aucun souvenir qui remue les tripes et ronge les entrailles. Elle n’était pas là. C’est aussi simple que ça. Elle n’avait rien à oublier, rien à se faire pardonner. Je l’ai protégée pour rien.

On s’est bien moqué de moi. On m’a laissée me débattre toute seule avec le silence. Il a fallu attendre que je sois mêlée à un procès, à un foutu procès qui ne concerne même pas Aurore, pour que des mots soient arrachés à notre passé.

— Même si ça m’a fait mal, Hélène a pris les bonnes décisions pour vous, j’en suis persuadé. À l’époque, je n’étais pas capable de les assumer. Bien sûr, j’ai mal vécu que vous changiez de nom de famille, mais les gens ne pouvaient plus faire de lien entre vous et l’affaire de « la petite Aurore ». Le nom de votre mère vous rendait l’anonymat. Vous pouviez enfin vivre tranquilles.

J’ai quitté la table, les deux personnes qui se prétendent de ma famille, et je me suis mise à marcher dans la ville. Sans but, sans passé, sans avenir. Qu’est-ce qui a disjoncté dans ma tête pour que je me trompe à ce point ? Quel court-circuit ?

Je repense à ce moment où j’ai manqué d’air. Une asphyxie entraîne un appauvrissement en oxygène de l’organisme, nous a expliqué le légiste. Les organes vitaux – cœur, cerveau, reins, poumons – ne peuvent plus fonctionner correctement. Si l’asphyxie est prolongée, ils lâchent l’un après l’autre. J’ai l’impression d’avoir laissé mon cœur en lambeaux derrière moi.

Au bout de quelques heures, mes pas me conduisent devant une salle de cinéma, en périphérie de Chartres. Un endroit désuet, des affiches jaunies. La caissière aux cheveux bleus me regarde d’un air hébété. Incapable de m’intéresser à la programmation, j’achète une place pour la séance la plus proche. 17 h 30, salle 2.

Alors que je m’installe dans un fauteuil rouge, une phrase de Kafka se met à tourner en boucle dans ma tête : « Les parents sont, parmi tous les êtres humains, les derniers à qui l’on devrait confier l’éducation des enfants. » Georges a tout raté avec nous, tout.

Pendant le film, je pense aussi à Hélène. Ma mère bouclier. Elle a crié pour nous faire exister, s’est battue pour couvrir nos arrières. Comme celle de Frédéric, finalement. Deux femmes qui s’arrangent avec la vérité pour continuer à avancer. Je revois Sylvie Gagneron affirmer, le poing serré, que son fils est innocent. Et ma mère, les yeux rouges, au milieu des cartons. Ont-elles vraiment eu le choix ? Qu’ont-elles dû sacrifier ? Leur liberté, peut-être. Leur intégrité, sans doute.

J’ai tant détesté ma mère de nous priver de nos repères, de notre père, que je n’ai pas entendu sa propre douleur. C’est le privilège des enfants. Ignorer la peine de ceux qui les élèvent. Ne leur accorder qu’une attention limitée.

Quand Hélène nous racontait que Georges ne voulait plus aucun lien avec nous, qu’il avait rencontré quelqu’un d’autre, c’était du fantôme d’Aurore qu’elle parlait. Un fantôme qui prenait tant de place qu’il n’y en avait plus assez pour nous, pour moi, la petite fille à la mémoire à trous. Et puis quitter Trémenc nous protégeait de la névrose collective. Chartres, à

plus de quatre cents kilomètres, une ville suffisamment grande pour ne pas nous faire remarquer, suffisamment petite pour ne pas nous y perdre. Hélène nous a fait déménager pour que je puisse recommencer à dormir la nuit. Il y a des choix qui n'en sont pas.

Bien avant la fin du film, au moment où des violons se mettent à grincer dans les haut-parleurs, je quitte la salle pour téléphoner. Quelques spectateurs agacés se retournent, trop tard, la porte claque derrière moi.

Comme souvent, c'est le Lamantin qui décroche sur le portable de ma mère. Il cache difficilement son étonnement, mais ne me fait pas l'affront de me demander pourquoi j'appelle.

Quelques secondes après, Hélène se saisit du téléphone et, sans mettre les formes, avec une violence qui reflète bien l'état dans lequel je me trouve, je lui résume ce que je viens d'apprendre de la bouche de mon père.

Hélène réagit à l'opposé de ce que j'aurais imaginé. J'attendais de l'irritation, voire de la colère envers Georges pour m'avoir tout déballé, mais elle ne s'intéresse pas à lui, elle se préoccupe de moi. Dans sa voix, une douceur qui m'enveloppe. Je la connais si mal, finalement.

Pendant longtemps, elle a hésité à me révéler la vérité. Les rendez-vous chez la psychologue, quand j'avais une dizaine d'années, étaient censés m'y amener, mais je refusais de me confier et, au bout de quelques mois, ma mère avait laissé tomber.

— Je te comprenais tellement. Moi non plus, je n'aurais pas voulu de cette place. Tu as eu raison de t'en débarrasser.

Comme il est étrange de se mentir à soi-même, d'inverser les rôles, de se cacher. Je me suis glissée dans le seul endroit qui m'était supportable. Un recoin d'oubli et de silence.

— Tu ne dois pas culpabiliser par rapport à ta sœur. Elle a toujours été plus agitée que toi, mais elle était capable de supporter ça.

Ma mère se rapproche du combiné et chuchote comme un secret :

— Je t'aime, Anna.

Pour la première fois, je comprends à quel point c'est vrai. Et la force qu'il lui a fallu pour m'aimer ainsi. Elle a sacrifié son quotidien, son couple, son travail, ses amis, pour nous construire un abri. Et, même si elle a fini par l'abandonner pour partir avec son nouveau mari, je ne peux pas lui en vouloir d'aspirer à une vie plus apaisée.

Une famille prend la forme qu'on lui donne. Ma mère est la seule à avoir su bricoler la nôtre, à coups de gros scotch marron et de petits bouts

de ficelle. Rien que pour ça, elle mérite qu'on la laisse en paix.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de lui poser une dernière question. Le téléphone bien serré entre les doigts. Ma voix qui ne tremble pas.

— Est-ce que Georges a un quelconque lien avec la disparition d'Aurore ?

— Comment ça ?

Je ne me décourage pas, je vais jusqu'au bout.

— A-t-il enlevé, séquestré, tué Aurore ?

J'entends un sanglot au bout du fil. Un minuscule sanglot qu'Hélène tente d'étouffer sans succès. Les larmes coulent sur ses mots quand elle s'écrie que non, évidemment que non, il a passé sa vie à chercher Aurore, c'est tout, c'est déjà bien assez.

De là, le barrage craque. Un flot d'images d'une violence sans nom. Mes cauchemars de petite fille. Les baffes, les secousses, la torture lente et insidieuse. J'ai transposé ce que mon père m'avait fait subir. Son acharnement. J'ai tout mélangé au point de l'accuser. Il fallait bien que je me protège d'une façon ou d'une autre. Ma poitrine est secouée de hoquets incontrôlables. Maudite culpabilité.

— Tu aurais dû m'en parler, j'aurais démenti tout de suite. Tu as dû te faire tellement de mal.

Assise sur le trottoir, les deux pieds dans le caniveau, je ne parviens pas à arrêter les larmes qui dévalent mes joues. Cette place qu'on m'accorde pour la première fois, cette place qu'on avoue, c'est aussi le lit de ma souffrance.

Lorsque je rentre chez moi à la nuit tombée, Maxine m'explique que Georges s'est rendu à l'épicerie du coin en espérant pouvoir y acheter une bouteille de Suze. Moi qui pensais qu'il était parti depuis longtemps, je n'en reviens pas.

Devant ma tête ahurie, ma sœur se justifie comme elle peut. Elle a autorisé Georges à m'attendre au cas où j'aurais encore besoin de me confronter à lui. Je réponds que non, c'est fini, je ne veux plus le voir chez moi.

Elle me sert une grande tasse d'infusion pomme-cannelle, me propose de grignoter quelque chose, pas du gratin, il est carbonisé au fond de la poubelle, mais du chocolat, peut-être. Je décline. Ventre écrasé. Pas faim.

Georges ne m'a même pas demandé pardon.

Dans son grand sweat à capuche, les mains dépassant à peine des manches, Maxine ne tient pas en place. Évitant mon regard, elle cherche une porte de sortie. Il faut fermer les volets, allumer des bougies, éteindre la bouilloire qui siffle dans la cuisine. Je lui demande de s'asseoir un instant. Elle obéit et s'affale sur le canapé, les pieds en l'air pour se détendre. J'ai l'habitude de cette fausse décontraction, elle ne m'arrête plus.

— Max, pourquoi tu ne m'as jamais rien dit ?

Elle grommelle une phrase que je comprends mal. Ça ne suffit pas. Pour une fois, je suis prête à lui rentrer dedans pour avoir une vraie explication.

— Faire venir Georges pour qu'il crache le morceau à ta place, c'était franchement abuser.

— Toi et moi, on ne parlait pas d'Aurore. Avant notre discussion d'hier, je ne savais pas que tu pensais encore autant à elle. J'avais l'impression que tu étais passée à autre chose.

J'attrape un coussin et je le serre le plus fort possible contre ma poitrine pour calmer mes nerfs.

— La question, ce n'est pas ce que je ressentais mais comment tu as pu faire semblant toutes ces années.

— Maman m'avait convaincue qu'on te mentait pour ton bien. Et puis je n'avais pas grand-chose à faire : juste me taire si le sujet était évoqué. J'étais persuadée qu'un jour tu reprendrais tes esprits ou que, au contraire, cette histoire disparaîtrait à jamais. En fait, jusqu'à hier soir, je pensais que

c’était le cas. Que c’était derrière nous. Mais avec cette Marjolaine, et tout ce que le procès a réveillé en toi, j’ai flippé. C’est pour ça que j’ai décidé d’appeler papa.

— T’étais encore en contact avec lui ?

— Non, je ne lui avais pas parlé depuis des années.

— Pourquoi ne pas avoir téléphoné à maman ? Ça aurait été moins violent.

— C’est sa photo à lui que tu m’as montrée.

Je lui accorde le bénéfice de la logique. Elle pose les pieds sur l’accoudoir, en attendant que j’épuise ma rancœur. Sur le bout de ma langue, encore un peu de venin.

— J’ai du mal à comprendre quel intérêt il y avait pour toi à faire semblant. Faut être sacrément tordue.

— Pour pas que tu souffres. Maman m’avait raconté que, quand t’étais petite, elle avait peur que tu deviennes folle avec toute cette histoire. Alors j’ai joué le jeu. Et tu veux que je te dise un truc ? Je ne regrette pas.

Ses yeux noirs. Son assurance. J’avale une gorgée de mon infusion tiède, j’essaie de reprendre mes esprits.

— T’as toujours cru que t’étais la grande sœur qui prenait soin de moi. Mais ça marchait dans les deux sens. Moi aussi, dans l’ombre, je veillais sur toi.

Peu à peu m’apparaissent les conséquences de la disparition d’Aurore et de tout ce qui s’est ensuivi. Les faux-semblants. Le silence plus lourd qu’un discours d’enterrement. Notre identité artificielle, reconstruite. Les sœurs Boulanger et leur mémoire détraquée. Notre manière de repousser les conversations importantes, de douter de tout, tout le temps, même entre nous. Si j’avais su la vérité plus tôt, Max et moi aurions pu remplir nos failles ensemble, nous regarder en face plutôt que de nous tourner autour. On a perdu tellement de temps.

Dès que Georges entre dans le salon, portant sa Suze par le goulot, je lui demande de s’en aller. Même s’il a la décence de ne pas réclamer un épilogue réconfortant, je sens sa déception. Il aurait aimé d’autres retrouvailles, plus joyeuses, mais ça m’importe peu. Comme disait ma mère au téléphone : « On ne va quand même pas plaindre Georges de nous avoir abandonnées. »

Il hésite à ranger sa bouteille dans son sac et finit par la glisser dans la porte du réfrigérateur. Sous ses manches, j'aperçois les mêmes plaques d'eczéma que moi. Je ne relève pas. Tout ce que je veux, c'est qu'il accélère le mouvement. Je ne supporte plus de le voir errer chez moi.

Tout en enfilant son manteau, il veut nous faire jurer qu'on viendra lui rendre visite à Trémenc. Maxine est la première à réagir.

— C'est bien sympa comme idée mais, toi, pourquoi tu ne nous as pas appelées après l'enterrement de mamie ?

Elle se souvient, elle aussi. Georges, lui, est pris au dépourvu. Il arrête de boutonner sa veste et met quelques instants à retrouver la chronologie.

— Deux semaines après les funérailles, les enquêteurs ont prévenu votre oncle qu'ils avaient une nouvelle piste. Une photo retrouvée sur les réseaux pédophiles qui ressemblait étrangement à Aurore. Ils l'ont montrée à Jean, et ça l'a rendu fou de rage. Il a imaginé les pires scénarios pour sa fille.

— C'était elle ?

— Non.

— Et donc ? Pourquoi tu n'as pas appelé ?

Maxine ne lâchera rien. Au milieu de toute cette souffrance, il y a au moins ça. La conscience qu'elle est là pour moi.

— Cette fausse piste nous a pris beaucoup d'énergie. Et, une fois le doute levé, il a fallu remettre sur pied votre oncle et votre tante. Et me retaper, moi aussi.

— On a eu l'impression de te perdre une seconde fois. C'était dégueulasse de nous faire ça. T'avais promis !

Devant la mine furieuse de Max, Georges ne sait pas comment réagir. Il tente de lui caresser les cheveux, comme quand elle était petite, et Maxine se dégage. On sent qu'il cherche à gagner du temps, à retrouver un lien, même misérable, même trop tard.

La main sur la poignée de la porte, il nous assure que, si nous venions jusqu'à Trémenc, notre oncle et notre tante seraient ravis de voir les belles jeunes femmes que nous sommes devenues. Il ne se rend pas compte du choc que ce serait.

Il nous examine de la tête aux pieds et ajoute :

— Je suis fier de vous.

Malgré le léger éraillement dans sa voix, le trouble dans ses yeux, ses mots ne provoquent rien en moi. Pas d'émotion.

J’ouvre la porte en grand pour lui montrer le chemin.

— Anna, si jamais avec tout ça tu as des souvenirs qui te reviennent, tu me fais signe, hein.

Je sens Maxine tressaillir à côté de moi. La naïveté ne frappe pas toujours au même endroit. J’ai vite compris que Georges n’avait pas cessé sa quête. Il aurait suffi que je lui parle de Thierry Lambert pour qu’il s’égare à nouveau, qu’il appelle notre oncle, rameute les gendarmes, relance la machine, et ça n’aurait servi à rien. Aurore ne reviendra pas.

Au moment où la porte se ferme sur la haute silhouette, les cheveux blancs, le dos voûté, Maxine et moi ressentons la même vague de soulagement.

Georges aura passé sa vie à tenter de réparer quelques minutes d’inattention. Et à rater toutes les suivantes.

Je suis la jurée, celle qui siège immobile, celle qui doute, celle qui délibère. Dans mon tribunal résonnent des questions que l'on ne pose jamais : quelle part d'un autre portez-vous ? Qui vous a blessé ? Quel est le dernier souvenir que vous avez oublié ? À qui n'avez-vous pas dit au revoir ?

Prononcez à haute voix, réfléchissez, laissez résonner et recommencez. Quelle part d'un autre portez-vous ? À qui n'avez-vous pas dit au revoir ?

Au rendez-vous des souvenirs, les absents ont toujours tort. Le vide qu'ils laissent, on le remplit de tas de certitudes qui ne ressemblent à aucune réalité. De mensonges aux autres, et surtout à soi-même.

J'essaie de recomposer les images qui me traversent. Des flashs sous mes paupières closes.

Sur le tourniquet, j'ai choisi le triangle jaune, et Aurore, le violet. C'est à son tour de courir pour nous donner de la vitesse. Je crie : « Encore plus vite ! » Elle accélère et s'essouffle. Au moment de sauter sur la plate-forme, elle manque de trébucher sur une grosse pierre, mais je la rattrape d'une main.

La tête en arrière, les doigts serrés autour du rond métallique, nous nous laissons emporter. Vu d'en bas, le ciel tourne à une allure folle. Un bleu infini à travers mes paupières entrouvertes. Aurore rit de son petit rire de moineau. Les branches des arbres s'emmêlent, les couleurs fondent.

Allongée sur mon lit, les yeux braqués sur mon plafond que j'ai voulu du même bleu que cet été-là, bleu comme les yeux de mon père aussi peut-être, j'essaie de ranger ma chambre d'enfance. Remettre chaque objet à sa place. Est-ce que c'était ce jour-là ou un autre ? Est-ce que je refais ma propre chronologie, j'inverse, je compose ?

Tout à l'heure, alors que Maxine se préparait à accueillir pour la première fois Gustave dans cette maison qui redeviendra bientôt *ma* maison, je lui ai demandé de me raconter quelques souvenirs d'enfance, ce qui reste malgré les années qui s'empilent. Elle s'est prêtée à l'exercice de

bonne grâce. Que des anecdotes joyeuses, rassurantes. Les jours de fête et les bêtises de gamines.

— Tu te rappelles le mec au collège qui te soûlait avec ta sacoche à paillettes ? Un jour, je l'ai pris entre quatre yeux et je l'ai menacé de lui arracher les testicules s'il continuait. Pour lui prouver que j'étais sérieuse, j'ai balancé son sac dans la cuvette des toilettes. Il a failli chialer.

J'ai éclaté de rire. Cette année-là, Maxine était en sixième, et moi, en quatrième. Un discret bouclier. Elle avait bien caché son jeu, ma sœur, à tous les niveaux.

Petit à petit, je me suis rapprochée des souvenirs d'aujourd'hui. Est-ce qu'elle se rappelait l'heure à laquelle j'étais arrivée à la fête jeudi soir, la couleur de la montre de notre père, les vêtements que je portais avant-hier ?

Sa mémoire lui jouait des tours, elle confondait, elle hésitait. Au bout d'un moment, elle a fini par s'agacer.

— On s'en fout, non ?

La plupart du temps, elle a raison, ça n'a aucune importance. On oublie tous des milliers de choses chaque jour. Un produit sur la liste de courses, le prénom d'un collègue, le titre d'un film, l'odeur d'une personne aimée. Nos souvenirs sont des châteaux de sable. C'est physiologique, c'est salvateur, qu'une vague passe, puis une autre, que ça déborde. Mais il arrive que ce soit grave. Comme dans mon cas, avec Aurore. Ou dans celui de Frédéric, de Lucile, des témoins qui les entourent, de Gilberte.

De ma semaine passée au tribunal, je retiens des accusations, quelques preuves tangibles, de la colère, un sentiment d'injustice, de la peur, de l'amour. Une parole répétée, déformée, angoissée.

Comment peut-on faire reposer l'avenir des accusés sur de simples mots ? Moi-même, quand je me repasse les audiences, je transforme. Question de perception. Quand j'en parle à Max, je trahis. Mes mots sur les mots des autres. Les mémoires écaillées.

Alors, trois ans après le meurtre de Gilberte, que reste-t-il de vrai, à part le silence ? Si je ne peux pas me fier à mes propres souvenirs, comment me reposer sur ceux des autres ? Ces questions me donnent le vertige. Je sens que quelque chose d'important a été éludé au procès. Volontairement ou non. Par les accusés ou par d'autres. Ludovic, Martine, Sylvie, Jérôme, je pourrais tous les énumérer, je pourrais me souvenir précisément de tout ce qu'ils ont déclaré, ça ne suffirait pas. La parole ne suffit pas. C'est le silence

qu’il faut écouter. J’ai besoin de savoir ce qu’il cache. Il me reste une journée.

Au 12, rue Joseph-Sauveur, tous les appartements sont plongés dans le noir sauf celui de droite, au premier étage. Une petite lueur dans une pièce du fond, la cuisine peut-être.

Avant de m'engouffrer dans ma voiture, je n'ai pas pris le temps d'avaler quoi que ce soit. L'autoradio indiquait 6 h 07. Sous ma veste, je porte encore mon T-shirt et mon pantalon de pyjama.

Pour comprendre Frédéric et Lucile, me préparer aux heures qui m'attendent, à leurs derniers mots, leurs derniers espoirs, j'avais besoin de me rendre sur les lieux du crime. Mais il faut que je reste discrète. Une jurée n'est pas censée fouiller. Juste écouter.

Je n'ose ni rallumer le moteur pour mettre du chauffage ni faire quelques pas sur le trottoir. J'attrape juste une vieille paire de lunettes dans ma boîte à gants pour voir moins flou. Le froid du petit matin m'engourdit. Ma tête trop lourde pour mon corps. Depuis l'habitacle de ma voiture, j'épie.

L'immeuble de quatre étages ressemble à un immeuble de quatre étages. Du crépi beige barré de traînées marron, une porte vitrée couverte de traces de doigts, un hall avec deux rangées de boîtes aux lettres, une petite poubelle qui déborde de publicités, des interphones. J'aurais imaginé un bâtiment plus flamboyant pour Gilberte. Est-ce que de nouveaux propriétaires se sont installés depuis sa mort ? Au dernier étage, rien ne semble l'indiquer. Pas de rideaux aux fenêtres, pas de lumière ni d'écran allumé. J'imagine que tant que la succession n'est pas réglée les deux appartements restent figés, les meubles, recouverts de draps, le compteur d'électricité, arrêté.

Les yeux d'un chat brillent à une fenêtre du troisième. Ça me rappelle celui de Gilberte, qu'elle promenait en laisse entre deux lotissements. Je me demande où il est passé, qui l'a récupéré. Une de ses amies ? La mère de Frédéric ? Elle nous en aurait forcément rebattu les oreilles.

Juste à côté, des volets s'ouvrent et la silhouette d'une femme, probablement Martine Leduc, apparaît à la fenêtre. Quand elle recule, j'aperçois sa robe de chambre en jersey rose. D'ici une heure, elle descendra son chien et, ramassant ses besoins dans un petit sac en plastique

noir, elle repensera, comme à chaque fois, aux excréments déposés à sa porte, aux voisins qui auraient pu l'assassiner.

Je me sens sale de venir renifler ici, d'espionner les habitants de cet immeuble. D'autant que ça ne m'apprend pas grand-chose. Une déception de plus.

Alors que je m'apprête à partir, j'aperçois au bout de la rue, dans les premières lueurs de l'aube, une silhouette familière. Côme avance à grandes enjambées jusqu'à la pelouse qui s'étend de l'autre côté de la route, devant l'immeuble. Il s'adosse à un arbre, face à l'entrée, à quelques mètres de ma voiture. Forme indistincte dans l'obscurité de l'habitacle, je reste cachée.

Au bout d'une dizaine de minutes, je démarre le moteur et m'arrête à sa hauteur. Quand je baisse la vitre côté passager et lui propose de monter, Côme ne paraît pas surpris. Il m'explique qu'il a toujours besoin de marcher avant l'audience et que ses pas l'ont mené jusqu'ici.

Il se contorsionne pour s'asseoir à la place du mort, recule le siège et augmente le volume de la radio. Flash info de 7 h 30. On roule plusieurs minutes avant que j'ose lui demander s'il a remarqué quelque chose. Il hausse les épaules, « pas vraiment », bougonne « c'était stupide de venir ici », et me demande si j'ai passé un bon week-end. Je préfère garder pour moi le chaos de ma vie et me concentrer sur ce qui nous réunit.

— J'imaginais un immeuble plus cossu, je dis.

— Plus chic, tu veux dire ?

— Oui, depuis le début, Gilberte m'apparaît comme une sorte de grande bourgeoise.

— Je crois que c'est la manière dont Frédéric l'a décrite qui t'a induite en erreur.

— Comment ça ?

— Ni les photos de son appartement ni ce que les témoins ont pu raconter ne laissent penser qu'elle avait un train de vie incroyable. Par contre, lui, dans son enfance, c'est clair qu'il la prenait pour une diva.

— Alors c'était Frédéric…

Côme m'interroge sur ce que j'entends par là, mais je change de sujet. Le diable se cache dans les détails, paraît-il.

— Veuillez vous lever, s’il vous plaît.

Les poignets serrés comme s’ils étaient encore bloqués par les menottes, Frédéric obéit à la juge Caillebotte. Devant elle, les dossiers sont tous fermés. Ses ongles rouges posés sur les pochettes boursouflées.

— Y a-t-il des éléments que nous avons évoqués la semaine dernière sur lesquels vous aimeriez revenir ?

Pour la dernière fois, la parole est aux accusés. Eux qui ont vu leur intimité s’effriter jour après jour ont encore une chance d’en ramasser quelques fragments avant les plaidoiries. Habillé d’une chemise noire, Frédéric hausse les épaules. Sa tête aussi froissée que son pantalon.

— Qu’avez-vous pensé de ce qui s’est dit au sujet de votre frère ?

Jérôme Gagneron n’est pas dans la salle. Il a dû rentrer chez lui à Lille, retrouver ses costumes trois pièces et son boulot bien payé. Seule la mère des deux hommes est assise au premier rang, nerveuse.

Sur les bancs d’en face – comme à un mariage, chacun son côté de l’allée –, la mère de Lucile est entourée de ses amies, celles qui ont suivi le procès jusqu’à ce qu’elle vienne témoigner. Elles ont passé leurs bras autour de ses épaules, Mme Moulin en a bien besoin pour affronter cette ultime journée.

Derrière elles, huit ou neuf personnes forment le public. Je reconnais deux étudiantes en droit et un stagiaire de M^{e} de Mauroy, qui ont déjà assisté à plusieurs audiences.

Après un silence, Frédéric Gagneron répond à la juge :

— J’ai toujours trouvé injuste qu’on vienne m’attaquer sur mes soucis d’argent alors que Jérôme a les mêmes. Avec son air de premier de la classe, il présente mieux que moi, mais ça veut rien dire. Franchement, tout ce qui l’intéressait chez Gilberte, c’était son fric.

— Et vous, ça vous intéressait aussi ?

Dans la voix de la présidente, le calme, la diplomatie.

— Non, j’étais juste dans une mauvaise passe. Je ne m’inquiétais pas pour l’argent, je m’inquiétais pour le travail. Quand on perd son boulot du jour au lendemain, les journées sont franchement longues.

— C’est ce désœuvrement qui vous a poussé à agir ?

Il soupire comme s’il n’en pouvait plus qu’on lui rabâche la même question à longueur de temps. Je le comprends, moi non plus, je ne supporte plus cette tension.

— Monsieur Gagneron, ça peut arriver à tout le monde un « pétage de plombs ». Vos créanciers ne vous lâchaient plus, vous ne trouviez pas d’emploi, votre compagne venait d’avorter. Même si vous étiez très proche de votre grand-tante, peut-être que ce jour-là elle vous a réclamé les loyers impayés et vous vous êtes senti pris à la gorge.

L’expression provoque des frissons en moi. Le foulard qui serre le cou jusqu’à ce que l’air ne passe plus. Le corps qui se tord.

— Vous ne comprenez vraiment rien ! Je vous dis que c’était pas ça du tout !

— Alors c’était quoi, monsieur Gagneron ? Dans quelques heures, nous allons délibérer, et il sera trop tard pour vous exprimer. C’est maintenant qu’il faut réagir. Expliquez-nous ce qui s’est passé.

Frédéric Gagneron se tempère. Personne n’ose bouger de peur d’écorcher ce moment, mais non, il garde la bouche close.

— Nous vous écoutons. Rien de ce que vous pourrez nous dire ne sera pire que ce silence, insiste la juge.

J’acquiesce intérieurement.

Dans mon sac ce matin, j’ai emporté le petit miroir piqué dans la chambre d’Aurore il y a tant d’années. Comme un porte-bonheur ou l’assurance de ne pas perdre de vue qui je suis. Je me suis trompée sur mon propre passé, je ne peux pas prendre le risque de m’égarer à nouveau alors que je vais prendre une des décisions les plus importantes de ma vie.

Malgré les efforts de la présidente, Frédéric, le visage tendu à l’extrême, s’accroche à son mutisme.

Penché vers le micro bien trop bas pour lui, Côme demande à l’accusé ce qu’a pensé Gilberte de l’avortement de Lucile. Comme moi, il n’arrive pas à croire à une coïncidence entre cet événement et le meurtre. Frédéric affirme qu’elle n’était pas au courant.

L’avocat général creuse, revient en arrière, fait rejaillir des témoignages, éclaire une ombre, puis une autre, avec une obsession : montrer qu’il y a eu préméditation. L’accusé se contente désormais de simples oui ou non. Pendant le week-end, de nouveaux cernes se sont creusés sous ses yeux, la fossette a disparu. Il ressemble de plus en plus à un criminel.

Lorsque Lucile Moulin se lève, nous savons qu'elle va à peine s'exprimer. Depuis le début, elle se livre à un mimétisme parfait avec son ex-compagnon. Les experts psychiatres évoquaient une forme de domination psychique, moi j'y vois une manière pour chacun de se protéger.

La juge Caillebotte pose les mêmes questions qu'à Frédéric, et Lucile leur apporte les mêmes réponses bâclées.

Lorsque la parole nous est donnée, je me lance.

— Est-ce que vous trouviez que Mme Gagneron avait beaucoup d'argent ?

Même si la formulation de ma question peut paraître naïve, je dégage une forme d'assurance. Il y a là quelque chose d'inexploré. L'écart entre ce que décrivait Frédéric de l'appartement parisien et l'immeuble que j'ai vu ce matin.

— Non, pas vraiment.

Hors du parcours tout tracé, Lucile n'a plus de réplique toute prête. Je ne me décourage pas, je reformule, et elle finit par répondre que Gilberte faisait sa bourgeoise, mais que c'était plus une façon de peser sur les gens qu'autre chose. Pour la première fois, elle émet une forme de critique envers la victime.

— Vous trouviez qu'elle cherchait à avoir de l'ascendant sur vous ?

Elle secoue la tête, comme si elle voulait faire machine arrière. Même son corps se rétracte quand elle répond que, non, elle n'a pas dit ça, c'était juste une expression.

— J'ai une autre question qui va vous paraître bête, mais je me demandais : où est passé le chat de Mme Gagneron ? Quelqu'un l'a pris en garde ?

Lucile enlève ses lunettes et les frotte contre son pantalon noir. Elle aussi est à bout. Percevant le désarroi de sa cliente, M^{e} Digne tente une intervention.

— Je vous remercie, madame la jurée, pour vos questions. Mais si vous le permettez, madame la présidente, pourrait-on se concentrer sur les faits ?

La juge Caillebotte balaie l'objection et prend le relais. J'espère qu'elle suit le même chemin de pensée que moi. Une route sinueuse. Mon intuition : Lucile s'est tellement conditionnée à ne pas évoquer le meurtre qu'il faut la conduire sur un autre terrain. La remettre dans ce quotidien qui lui semble si lointain.

— Cela m’intéresse aussi, reprend la juge, de savoir ce qu’est devenu le chat de Mme Gagneron. Je sais que vous lui portiez beaucoup d’affection.

Le regard fuyant, Lucile ne répond pas. Elle rougit, continue de nettoyer ses lunettes de façon quasi maniaque.

La juge en profite pour chercher dans son dossier des éléments complémentaires. Dans les procès-verbaux des pompiers, aucun témoignage ne fait mention d’un animal domestique. Ni chez Mme Gagneron ni chez Frédéric et Lucile. La juge Caillebotte s’en étonne à haute voix.

— Le jour des faits, où était ce chat ?

Pour la première fois, l’accusée jette un coup d’œil à son ex-compagnon.

— Je répète : qu’avez-vous fait du chat de Mme Gagneron ?

Les gestes de Lucile deviennent de plus en plus frénétiques, on sent la panique monter en elle, mais la présidente, plus offensive que jamais, ne lâche pas.

— Madame Moulin, la question n’est pas compliquée. Pourquoi refusez-vous d’y répondre ? Je ne compte pas abandonner, vous savez.

Une voix s’élève. Frédéric Gagneron.

Gilberte a tué son propre chat. C’est aussi simple que ça, mais quand Frédéric nous le crache à la figure, parce que ça y est, il a cédé sous la pression, la salle s’ébranle. Tuer son propre animal. Mon sang se fige. Ce n’est pas « simple », c’est sinistre.

— Gilberte m’a demandé mes antidépresseurs pour calmer Vegas parce que apparemment il faisait des crises de démence. Je sais pas pourquoi j’ai accepté, c’était n’importe quoi. Après, elle nous a raconté qu’il y avait eu un problème, un surdosage ou quelque chose du genre.

Son récit est confus, on a du mal à comprendre, mais personne n’ose l’interrompre. Des postillons atterrissent sur la paroi en verre qui nous sépare.

— Franchement, je sais bien qu’elle a fait ça pour nous foutre les boules. Vous l’auriez vue débarquer dans notre salon, le cadavre dans les bras. Nous le balancer sur le canapé. Le corps tout raide, la tête de travers, les pattes écartées. Lucile s’est tout de suite mise à chialer. C’était tellement glauque !

— Pardonnez-moi, monsieur Gagneron, mais je ne saisis pas bien, dit la juge. Pourquoi votre grand-tante aurait-elle fait cela ?

Là, les mains de Frédéric se lèvent, son front devient écarlate, la veine bleue sur sa tempe frémit, il explose.

— C’était une conne, Gilberte, une sale conne ! Vous vous êtes bien fait avoir avec le coup des Restos du cœur et des copains de poker qui chantaient ses éloges. Ça vous arrangeait que la victime soit une vieille dame sympa. La pauvre, elle aurait dû partir tranquillement dans son sommeil… C’est ça que vous pensiez, pas vrai ?

Je suis estomaquée. Oui, il a raison. Depuis le début, je pense à cette mort, je me demande comment, pourquoi, par qui. Je considère Gilberte selon ce qu’elle est dans cette affaire, une victime, et il n’y a de place pour rien d’autre.

— Eh ben, vous savez quoi ? Je connais personne d’aussi pourri qu’elle. C’était une putain d’égoïste. Elle aurait préféré mille fois faire sauter l’immeuble tout entier plutôt que de claquer seule dans son lit. La solitude, c’est tout ce qu’elle détestait ! Heureusement, elle m’avait moi, ah ça, oui, elle m’avait moi. Son petit chouchou, son souffre-douleur. Elle m’en a bien

fait baver ! Mais j'aurais jamais cru qu'elle irait jusqu'à tuer Vegas pour nous emmerder !

Il s'arrête d'un coup, essoufflé, le visage encore grimaçant de fureur, et le silence retombe dans la salle. Je jette un coup d'œil à Lucile, figée dans une posture proche de celle du fœtus, qui tremble de tous ses membres. Je n'arrive pas encore à comprendre ce qui vient de se passer.

Qu'est-ce que Frédéric a avoué ?

Au bout de quelques secondes, la juge Caillebotte reprend la parole et, avec un ton d'une infinie douceur, comme une infirmière qui viendrait recoudre des plaies ouvertes, elle demande :

— Alors on s'est complètement trompés sur

Mme Gagneron. On a mal évalué son profil. C'est ça que vous nous dites ?

Au lieu de s'intéresser à la question, il se tourne vers Côme et lui répond à retardement, la mâchoire serrée :

— L'avortement, ça venait de Gilberte aussi. Elle voulait pas qu'on soit une famille, Lucile et moi. Elle n'avait qu'une trouille : ne plus être au centre de l'attention. Alors, un bébé, évidemment, dans sa tête, c'était une putain de mauvaise idée. Et moi je l'ai laissée me convaincre qu'il fallait être responsables, qu'on devait attendre que notre situation s'arrange. C'était que de la connerie, tout ça.

Lucile enlève ses lunettes et plaque ses paumes contre ses yeux, cachant l'expression de désastre sur son visage. Jusqu'où Frédéric va-t-il dévoiler leurs secrets ? Ils avaient tenu bon jusque-là, alors pourquoi craquer maintenant, si près de la fin ? Je m'empêche de regarder Côme et Marjolaine, mais j'imagine qu'ils sont aussi abasourdis que moi.

Debout devant son banc, comme prêt à nous sauter à la gorge, Frédéric ne s'arrête plus. Peu de temps avant la mort de Vegas, une semaine plus tôt, pour être exact, Gilberte orchestrait une autre manipulation : elle accrochait à la porte des Leduc un petit sac en plastique rempli de merde de chien. Dans son témoignage, Martine Leduc trouvait plus intéressant d'associer cette sale blague au soir du meurtre, mais Frédéric dément formellement. Ce coup-là datait d'avant.

Gilberte était fière de son idée, elle disait qu'à son âge il n'y avait pas de risque qu'on l'accuse. En revanche, Lucile, qui ne fermait pas bien ses poubelles, qui ne restait pas papoter dans les couloirs, avec qui, en réalité,

une petite guerre de voisinage avait déjà débuté, constituait la coupable idéale. Martine Leduc lui était tombée dessus tout de suite.

— Fallait entendre Gilberte nous dire : « Ben alors, Lucile, tu as des problèmes avec les voisins ? Il faudrait penser à t'en aller. Peut-être que tu n'as rien à faire ici. » Et elle se marrait en même temps !

Je repense au portrait dressé par Sylvie Gagneron et son fils aîné. Eux aussi décrivaient une femme difficile à vivre, caractérielle, manipulatrice. Comme Ludovic Fournier, ils évoquaient entre Frédéric et sa grand-tante une relation plus complexe que les apparences ne le laissaient penser. Parce qu'ils appartenaient au camp de la défense, j'ai refusé de les croire. Je comprends aux tremblements de Frédéric, à sa voix écorchée, que j'avais tort.

Côme m'adresse un regard discret. Il a les sourcils levés et la bouche en rond. Bon sang, on s'est bien plantés !

— Chaque jour, je devais lui rendre visite, prendre le café, jouer au poker, mater la télé avec elle. Gilberte trouvait que ça valait bien quelques sacrifices, tout ce bonheur. Elle s'imaginait que j'allais rester à ses côtés pour toujours. C'est tout ce qui l'intéressait.

On sent qu'il arrive au bout, que bientôt il se refermera, mais la présidente refuse de le laisser s'arrêter là. Elle n'en a pas eu assez. Elle devine qu'il faut encore plonger la main dans les entrailles, remuer ce qu'il reste de ressentiment, de colère, de souffrance, pour parvenir au crime lui-même.

Lorsqu'elle demande à quelle date est mort le chat, elle choisit ses mots avec précaution. Je crois que je connais déjà la réponse. Vendredi 19 août 2016.

Frédéric n'a plus rien à perdre, il balance tout. Ce soir-là, après que Gilberte a eu débarqué avec le cadavre de Vegas, il a promis à Lucile que c'était fini, qu'ils allaient trouver une solution, n'importe laquelle, s'installer chez sa mère ou chez Ludo, le temps de se retourner et de s'éloigner de la folie de Gilberte, de toutes ses petites manipulations. Ils allaient lui prouver qu'ils pouvaient se débrouiller sans elle. En attendant, leur porte resterait fermée à clé. Chacun chez soi.

Je les imagine tous les deux effrayés par la tournure des événements. Jusque-là, leur quotidien était compliqué, mais pas dangereux.

De ce lien toxique à Gilberte, ils n'avaient parlé à personne. On leur aurait répliqué qu'il fallait laisser tomber la grand-tante et déménager. On

n’aurait pris en compte ni leur situation financière ni les enjeux affectifs. Oui, il valait mieux se taire.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Le samedi, on a passé la journée, comme on vous a dit, à traîner à la maison. On a réfléchi à notre futur hébergement et aux questions de thunes. Et aussi on a jeté tous les antidépresseurs qui nous restaient. On a passé la soirée chez Ludo, on lui a raconté ce qui s’était passé et après on a picolé pour se détendre. Et voilà, c’est tout.

— Ce n’est pas tout puisque avant de partir chez M. Fournier, contrairement à vos résolutions de couper les ponts, vous vous rendez chez votre grand-tante.

— Non, le dimanche.

— Monsieur Gagneron, le samedi soir, vous avez des remords, vous passez la voir pour lui parler, et là ça dégénère.

— Non ! Je n’y suis pas allé le samedi ! C’est le dimanche que ça m’a pris. Je me disais qu’on ne pouvait pas laisser la situation comme ça. Même si on n’en avait pas envie, on était voisins, on allait forcément se croiser. Il fallait qu’on s’explique, que je lui annonce notre départ. Mais calmement, hein. Juste discuter pour pas partir mal. Et là, le dimanche midi, je l’ai découverte morte.

— Monsieur Gagneron, votre grand-tante ne s’est pas étranglée toute seule. Que s’est-il passé ?

— Je ne sais pas.

Il a avoué tout ce qui était avouable. Pour le reste, sans doute, il nous donne procuration.

— Vous vous êtes tu pendant toute la procédure et vos trois années d’incarcération. Qu’est-ce qui vous incite à parler maintenant ?

— Je ne pouvais pas raconter ça aux policiers et aux autres juges. Ils auraient cru quoi ? Forcément qu’on était coupables ! Valait mieux se taire et laisser tout le monde penser que tout allait bien avec Gilberte. Vu la galère dans laquelle on était déjà, on n’allait pas en rajouter.

— Alors pourquoi nous le dire maintenant ?

— Tout à l’heure, quand vous vous êtes acharnés sur moi puis sur Lucile, j’ai bien senti qu’elle allait craquer. J’ai toujours su que, la mort du chat, c’était le truc sur lequel fallait pas l’attaquer. Alors autant tout vous balancer moi-même.

Il s’arrête un instant, nous permettant enfin de reprendre notre souffle. Le silence dans la salle est retentissant.

Je repense à la photo de Gilberte sur le panneau de *L’Écho républicain.* Son chemisier rose, son grand sourire, la bonté, l’extravagance et la générosité que je croyais lire dans son regard. Je me suis trompée de bout en bout.

— De toute façon, vous allez nous juger coupables. Mais, la vérité, c’est qu’on n’a rien fait.

Il est sûrement le seul à y croire encore. Même son avocat, derrière sa barbe touffue, a le teint blafard des défaites.

Ce n’est pas Frédéric qui nous le raconte mais Lucile. Elle a compris qu’il fallait baisser les armes, abandonner les dernières pudeurs. Il n’a, de toute façon, plus la force de l’en empêcher.

Depuis le jour de ses huit ans, Frédéric prend le train seul pour aller à Paris. Il s’arrange toujours pour s’asseoir côté fenêtre, quitte à négocier avec le passager voisin pour qu’il lui cède la place.

Derrière la vitre, il a vu passer le printemps, l’été et l’automne. Il connaît presque par cœur les changements de décor qui rythment l’heure vingt-quatre de trajet. Il énumère les gares qui font crisser les freins. La Villette-Saint-Prest. Jouy. Saint-Piat. Maintenon. Épernon. Gazeran. Rambouillet. Versailles-Chantiers.

Sur le quai de la gare Montparnasse, Gilberte l’attend. Elle tient un panneau sur lequel est écrit son prénom en majuscules derrière un titre de noblesse qui varie à chaque fois. Son Altesse sérénissime, Monsieur le prince, empereur de Chartres. Chaque fois, il se demande ce qu’elle a pu inventer de nouveau, et chaque fois il fonce dans ses bras avec la même joie.

Dans l’appartement près du parc Monceau, un deux-pièces pas si grand et un peu sombre, Gigi a installé un lit de camp à côté de la cheminée. Elle a aussi préparé une pile de livres à la reliure rouge pour parfaire la culture de son petit-neveu. Souvent, elle lui reproche d’être stupide. Parfois, elle lui balance un livre à la figure pour le lui rappeler.

Le menu du samedi midi est immuable : des blinis recouverts de tarama ou de saumon. Pour le caviar, Gilberte préfère la petite cuillère. Dans les deux coupes finement ciselées posées sur la table basse, elle verse du champagne. Oui, même pour Frédéric.

En nous racontant cette scène, Lucile précise qu’elle ne sait pas si ces détails viennent tout droit de l’imagination de son ex-compagnon ou si Gilberte faisait exprès de lui en mettre plein la vue. Sûrement un peu des deux.

Arrivé au dessert, le jeune Frédéric écoute attentivement ce que propose Gigi pour le week-end. Aller danser sur le parvis de Notre-Dame ou faire de la barque sur le lac du bois de Boulogne. Essayer toutes les robes couture du Bon Marché ou chasser les célébrités dans les rues de Paris. Il sait qu’il

doit se montrer enthousiaste, que s'il exprime la moindre hésitation Gilberte ne le lui pardonnera pas.

Un jour, elle a suggéré qu'ils aillent devant l'église Saint-Eustache participer à la distribution de la soupe aux sans-abri. Frédéric n'a pas pu s'empêcher de montrer sa déception. Un soupir, une petite moue, presque rien. Sur le moment, il a cru qu'elle ne l'avait pas remarqué mais, plus tard, une fois qu'il a eu ses chaussures aux pieds et son manteau sur les épaules, elle lui a intimé l'ordre de rester garder la maison. Elle l'a dit comme ça, comme à un chien : « Tu gardes la maison. »

Frédéric a eu beau protester, promettre d'être sage, proposer d'autres activités à faire tous les deux, comme d'habitude, juste eux deux, elle ne s'est pas retournée. La porte fermée à clé. L'enfant est resté plus de vingt-quatre heures seul dans l'appartement. Il a traîné une chaise dans la cuisine pour ouvrir les placards trop hauts pour lui. Ils étaient vides. Dans le grand réfrigérateur non plus, il n'y avait rien à manger. Le chauffage était coupé. Sous le duvet, il a tremblé toute la nuit.

Ce week-end-là, juste avant qu'il ne reprenne le train, Gilberte a offert à Frédéric sa première console, une Game Boy Pocket, avec deux cartouches de jeu. Le gamin était fou de bonheur. À en pleurer de gratitude. Gigi lui avait acheté un cadeau, Gigi l'aimait encore. Quand elle lui a expliqué qu'il ne pouvait pas emporter la Game Boy avec lui, que la console devait rester à Paris, il n'a même pas bronché.

Pendant tout le récit de Lucile, le petit garçon devenu grand se cache le visage entre les mains. Les humiliations qu'il a subies pendant tant d'années sont tenaces. Au point de s'être transformées en un sentiment plus complexe, une forme de honte.

À l'époque, déjà, il avait choisi de ne pas raconter à sa famille les vexations, les petites remarques glissées l'air de rien, les bouffées d'angoisse dès que Gigi changeait de visage. Ça lui semblait impossible d'en parler, répète Lucile. Ses parents l'auraient empêché de retourner chez sa grand-tante et, ça, Frédéric ne l'aurait pas supporté.

Il suffit souvent de peu de mots pour décrire la bonté ou le vice d'une personne. J'ai l'impression d'en avoir eu assez. Assez pour sentir monter une vague de nausée. Mais Lucile reprend. Sa voix, fragile comme du cristal, résonne dans la salle effarée.

Le jour où Frédéric a obtenu son bac pro – ce qui était loin d'être une évidence, au contraire, personne n'y croyait –, Gilberte l'attendait sur les marches du lycée. Dans l'entrée, devant les grands tableaux punaisés de feuilles blanches dactylographiées, ils étaient tout un groupe à s'agiter. Frédéric criait, prenait ses potes par l'épaule, se rengorgeait de fierté.

À force de taper du pied, Gilberte a fini par s'agacer. Elle est remontée dans sa 2 CV et s'est mise à klaxonner. Une fois, deux fois. En continu. Alerté par le bruit, Frédéric a enfin tourné la tête et s'est précipité pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle lui a demandé de monter. Il a esquivé, « c'est pas possible, avec les copains, on va fêter ça, et mes parents aussi, faut que je le dise à mes parents, ce soir, c'est champagne ». Elle a répété « monte dans la voiture ». Elle ne lui a pas laissé le choix. L'air piteux, Frédéric s'est exécuté. Sur le trajet, elle a mis la musique à fond, l'empêchant de protester davantage. Ils ont dîné tous les deux d'un plateau d'huîtres à Deauville. Forcément, ils sont rentrés trop tard pour qu'il trinque avec ses parents, et forcément il a raté la fête avec tous ses copains.

— Personne ne peut comprendre, explique à présent Lucile. Il lui était totalement soumis et il ne s'en plaignait pas. Leur relation était comme ça. Mais jamais il ne lui aurait fait du mal, jamais. Même pour les pires crasses, il lui trouvait encore des excuses. Pour le chat, au départ, il a pensé que c'était pas fait exprès. J'ai passé la nuit qui a suivi à lui démontrer pour la millième fois qu'elle nous manipulait. Toutes ces petites choses qu'elle faisait pour nous pourrir la vie. Mais, dans le fond, je n'avais pas mon mot à dire. C'était leur histoire à eux.

Lucile se rassoit, et je comprends qu'elle est bien plus maligne qu'elle ne l'a montré jusque-là. En défendant son ex-compagnon, elle se défend elle-même.

Pour un homicide volontaire, Frédéric encourt trente ans de réclusion criminelle. Si le meurtre est reclassé en assassinat, il risque la perpétuité. En tant que complice, Lucile encourt les mêmes peines.

La sincérité à vif de Frédéric, les derniers aveux de Lucile face à la juge – oui, il leur arrivait de glisser des antidépresseurs dans le thé de Gilberte pour la calmer, mais c'était ponctuel, ça n'est pas allé plus loin, promis, juré – ne m'ont offert aucun sentiment de victoire.

On s'est tous trompés. On a cherché à connaître les accusés, pas la victime. On n'a pas réussi à déjouer les mécanismes de la honte et de la distance. Sans doute aurait-il fallu leur tendre la main plus tôt, prendre d'autres chemins pour ne pas en arriver là. Je n'éprouve aucune satisfaction à connaître leur mobile. Ils ont tué par angoisse, par usure. Qu'ils avouent ces sentiments sans pour autant confesser leur crime me laisse frustrée. Pourquoi aller jusque-là si ce n'est pas pour soulager leur conscience ?

Quand M^e^ de Mauroy se lève, ses feuilles à la main, je me demande comment il va s'adapter à de telles révélations. Il est le représentant du peuple et, à ce titre, formule ce qu'il considère comme la peine juste. Lui qui avait dû préparer un réquisitoire fondé sur les dettes du couple, l'argent de Gilberte, sur les preuves collectées une à une, a été forcé de tout revoir en profondeur.

— Je regrette profondément qu'il n'y ait pas d'avocat de la partie civile pour me précéder. Un professionnel qui porterait la parole de la victime : Gilberte Gagneron, soixante-treize ans, morte étranglée chez elle le 20 août 2016, après avoir subi un empoisonnement régulier et probablement dévastateur pendant des mois.

« Je prononce à dessein le terme de victime et non celui de bourreau, car nous l'avons trop peu entendu durant ces dernières heures, et il me semble absurde de se laisser glisser de l'un à l'autre par une simple stratégie de la défense.

« Oui, il serait confortable de croire que Gilberte Gagneron l'a bien mérité, que c'était une "putain d'égoïste", comme l'a formulé élégamment M. Gagneron. Cela apaiserait presque notre conscience. Si elle est morte, c'est pour une bonne raison, serait-on tenté de croire. Et pourtant je voudrais vous rappeler une chose, mesdames et messieurs les jurés : la justice de ce pays ne hiérarchise pas la valeur de chacun. Un caractère difficile, des relations complexes ne peuvent en aucun cas atténuer la

gravité du crime commis. La vie de Gilberte Gagneron a la même valeur que la vôtre. Rien ne justifiait de la lui ôter. Rien.

« La loi prévoit des circonstances aggravantes qui permettent d'alourdir la peine légalement encourue par un accusé. L'une de ces circonstances aggravantes repose sur l'âge de la victime. Parce que cet âge la rend plus vulnérable et qu'il est inacceptable de ne pas protéger cette fragilité due au poids des années. Je veux donc, pour commencer, que vous pensiez pendant quelques instants aux personnes âgées qui vous entourent, à vos parents, à vos grands-parents, parfois maladroits, parfois irascibles, et que vous décidiez que ces aléas n'ont aucune importance. Une vie est une vie.

L'avocat général laisse s'écouler quelques secondes, le temps pour nous de sentir la brûlure de la claque qu'il vient de nous envoyer.

Pour autant, je ne suis pas sûre de vouloir penser à ma famille, à mon père, maintenant. Georges et ses cheveux blancs. Georges et ses erreurs, ses manquements, la douleur fantôme qu'il a enracinée en moi. Georges, sur mon paillasson, dépité d'avoir raté nos retrouvailles. Comment réagirais-je à l'annonce de sa mort ? Est-ce qu'elle me ferait moins mal que celle de ma mère ? Sa vie vaut-elle celle d'un autre ?

Debout derrière son pupitre, M^e^ de Mauroy jette à peine un coup d'œil à ses notes. Il ne lit pas un réquisitoire, il le vit, nous regardant tour à tour, les yeux dans les yeux, pour nous rappeler la charge qui nous incombe. Dans cette atmosphère pesante, dans ce silence total, on ne risque pas de l'oublier.

— Maintenant, intéressons-nous à la personnalité des accusés, avant d'en venir aux faits et à la peine que je vous demanderai de prononcer.

« Lucile Moulin, jeune femme abandonnée par son père à l'âge où l'on se construit, meurtrie par l'atmosphère nauséabonde d'un emploi qui ne lui convenait plus, bouleversée par son avortement alors qu'elle ne rêvait que de fonder une famille, et Frédéric Gagneron, homme dévoué à son travail dans l'hôtellerie, humilié par son licenciement, pris en étau par ses dettes, ont tout tenté pour remonter la pente. Et chaque fois ils sont retombés plus bas.

« Les experts psychiatres nous ont parlé de dépendance affective chez l'une et de fond d'infantilisme chez l'autre. Ce n'est pas anodin. Elle, fragile, amoureuse, soumise. Lui, sociable, travailleur, mais déprimé, lunatique. Ajoutez à cela le chômage, les problèmes d'argent, la souffrance d'un avortement, et vous obtenez le terreau fertile d'un crime.

« Borges disait : “Dans chaque homme, il y a toujours deux hommes, et le plus vrai, c’est l’autre.” On retrouve cela dans le couple formé par Mme Moulin et M. Gagneron. Un couple uni par un amour profond, encore visible des années plus tard. Il suffit d’observer leur manière de se protéger l’un l’autre, alors qu’ils sont séparés, incarcérés, alors qu’ils ne devraient se préoccuper que de leur propre cas. Le seul moment où M. Gagneron craque, c’est celui où Mme Moulin elle-même n’en peut plus. Comme le bien et le mal, ils sont indissociables. Vous pourriez trouver cela beau, mesdames, messieurs les jurés, mais gardez bien en tête que c’est ce qui a provoqué leur chute. En Frédéric Gagneron, il y a cette volonté farouche de sauver son couple. En Lucile Moulin, celle de fonder une famille. Jusqu’où leurs désirs les ont-ils aveuglés ?

« Les avocats de la défense vont tenter de vous faire croire que le marasme dans lequel les accusés se trouvaient ne fait pas d’eux des meurtriers. Pourtant, vous avez vu M. Gagneron se cacher lorsque son ex-compagne décrivait les maltraitances subies. Vous avez senti le détachement de Mme Moulin quand elle a avoué l’empoisonnement de la victime, comme s’il s’agissait d’un fait mineur. Nous avons désormais toutes les cartes en main et elles corroborent parfaitement les arguments du directeur d’enquête, M. Blanchet. Dès le premier jour, ses conclusions étaient sans équivoque. Par tous les moyens, les accusés ont voulu se débarrasser de Mme Gagneron. Jusqu’où leurs désirs les ont-ils aveuglés ? Je reprends les mots exacts de M. Blanchet : “Jusqu’au dernier souffle.”

« À présent, attachons-nous aux faits. Tant d’affabulations ont émaillé ce procès qu’il me semble nécessaire de rétablir une forme de cohérence. Les faits, c’est l’empoisonnement et l’assassinat d’une personne vulnérable. Les deux actes sont intimement liés. En vous racontant autre chose, on a voulu occulter qu’il y a eu préméditation de la part des deux accusés. M. Gagneron n’a pas étranglé sa grand-tante sur un coup de tête, il a décidé de le faire au terme d’un long processus. Ce qui m’amène au nœud central de cette affaire : que s’est-il réellement passé le week-end du 20 août 2016 ?

M^e^ de Mauroy mélange tout. Il retourne la souffrance de Frédéric et de Lucile contre eux. Bien sûr, je suis d’accord avec lui sur certains points. Mais il n’y avait aucune préméditation dans leurs actes, j’en suis sûre. Frédéric et Lucile ont réagi avec leur sensibilité, leurs failles, leurs incapacités. Ils ont agi comme ils ont pu face à une femme perverse. Jusqu’au jour de trop, où Frédéric a débordé. Je n’excuse rien, j’essaie de

comprendre. Pas de préméditation, mais une escalade de la violence dans le calvaire qu’ils subissaient.

L’acharnement de M^e^ de Mauroy strie encore mes oreilles. Ses mots comme des lames : « Vous condamnerez Frédéric Gagneron à trente ans de réclusion criminelle pour l’empoisonnement et l’assassinat de Gilberte Gagneron, et vous prononcerez à l’égard de Lucile Moulin quinze ans de réclusion criminelle pour empoisonnement et complicité d’assassinat. Votre verdict rappellera à la société le prix d’une vie. »

Trente ans. Quinze ans. Après de si lourdes réquisitions, quels arguments les avocats de la défense vont-ils pouvoir avancer ? Qu’est-ce qui n’a pas déjà été démonté ?

Le pas assuré, l’avocate de Lucile ne semble pas s’en inquiéter. Ni sa voix ni sa main ne tremblent. Elle déroule son discours avec l’aplomb d’une capitaine de guerre en talons aiguilles et, moi, je tremble de faire erreur. Pas cette fois, je n’ai pas le droit. Il ne s’agit pas de croire mais d’être sûre de mes choix.

Je jette un coup d’œil à Lucile, qui n’affiche aucune émotion, mais ne quitte pas son avocate du regard.

— Ce qui s’est passé le 20 août 2016, nous le savons. Sans aucun doute possible. L’ensemble des éléments, jusqu’aux révélations de ce matin, converge vers cette version des faits.

« Ce samedi 20 août 2016, Lucile Moulin est triste. Elle a perdu son chat, la boule de poils qui lui servait de réconfort dans les moments difficiles. Mais elle est aussi soulagée. La mort de Vegas marque un nouveau départ : son compagnon a décidé de tourner le dos à Gilberte Gagneron, comme l’avait déjà fait le reste de sa famille. Il ne s’agit pas d’un hasard. Pour satisfaire son conjoint, Lucile a longtemps cherché à entretenir de bonnes relations avec la vieille dame. C’était peine perdue. Après tant d’efforts, le supplice prend fin. Auprès de Frédéric, elle va désormais pouvoir commencer une nouvelle vie.

« Toute la journée du samedi, ils parlent des différents moyens de quitter cet appartement qui leur rappelle tant de mauvais souvenirs. Le temps que leur situation financière s’améliore, ils pourraient poser leurs valises chez la mère de Lucile ou bien occuper le canapé d’un ami. Lucile se rend compte qu’il y a des solutions, qu’il y a de l’espoir. Pendant que son conjoint part acheter des provisions pour la soirée, elle se maquille avec

légèreté. Quitter cet immeuble, c'est sortir d'un univers moribond où les voisins se critiquent, se malmènent. Lorsqu'elle a été accusée d'avoir déposé des excréments à la porte de Mme Leduc, Lucile l'a vécu comme un affront. C'est une jeune femme bien élevée, soucieuse des autres. Jamais elle n'aurait pu faire une chose pareille. Elle l'a répété à plusieurs reprises : elle n'aspire qu'à la tranquillité et à fonder une famille. Devant le miroir de la salle de bains, ce samedi-là, malgré les mésaventures qu'ils viennent de subir, elle sourit. Ils vont partir et tout va rentrer dans l'ordre.

« Frédéric Gagneron rentre des courses, elle finit de se préparer, ils s'écharpent au sujet de la quantité d'alcool qu'il a achetée, puis ils partent chez Ludovic Fournier. Pendant la soirée, ils racontent à leur ami ce qui vient de se passer, Ludovic Fournier n'en revient pas et leur conseille de déménager le plus vite possible, puis ils boivent, ils rigolent, ils se changent les idées.

« S'il s'était passé quoi que ce soit d'autre, croyez-vous que Lucile Moulin aurait été capable de faire semblant ? Pensez-vous qu'elle aurait pu s'amuser alors qu'elle savait que son compagnon venait de commettre un meurtre ? L'imaginez-vous rentrer chez elle, un peu soûle, et s'endormir comme si de rien n'était, tout en sachant que, de l'autre côté du mur, Gilberte Gagneron était morte ? Bien sûr que non, c'est insensé. Rappelez-vous son état de sidération le lendemain, quand les pompiers s'activent autour du corps de Gilberte Gagneron. Contrairement au comportement ambigu de son compagnon, Lucile n'exprime alors que de la détresse. Elle ne se travestit jamais.

Elle est tentante, la proposition de M^e^ Digne. Elle nous prend par la main et nous déroule une histoire très cohérente, qui donne envie d'y croire. Pendant que l'avocate parle, je vois le regard de Lucile s'éclairer, quelque chose se détendre dans ses épaules et dans son port de tête. Elle a bien choisi sa représentante. Encore une question de nom de famille.

L'avocate a suffisamment joué sur notre empathie pour que je rapproche nos deux histoires, que j'offre à l'accusée ma sympathie. Si j'avais continué de vivre sous le même toit que mon père, est-ce qu'il ne m'aurait pas anéantie, moi aussi ? À quel point aurais-je résisté à ses assauts de questions, à sa torture quotidienne ? Je compatis avec le mal-être de Lucile. Et je doute qu'elle ait pu se rendre complice du meurtre en lui-même. L'empoisonnement, oui, elle en est convenue, mais le reste, l'étranglement, le cadavre resté dans le salon toute la nuit, les pompiers qu'on appelle pour

s’en débarrasser, les dizaines d’heures d’audition à mentir sur ce qui s’est réellement passé, cela me semble hors de sa portée. M^e^ Digne a raison. La jeune femme qui se ronge les doigts comme sa mère, cette jeune femme anxieuse n’a pas la carrure pour tuer.

— Si Lucile Moulin avait été une femme vénale, si elle avait tenu absolument à fonder un foyer avec un homme possédant de l’argent, pardon de le dire ainsi, elle ne se serait pas installée avec Frédéric Gagneron. Il était réceptionniste dans un hôtel. Nul n’aurait pensé de lui qu’il faisait un bon parti. D’ailleurs, quand il a commencé à s’enfoncer dans les dettes, Lucile Moulin aurait tout à fait pu le quitter. Elle avait un travail, une vie sociale, une famille. À n’importe quel moment, elle aurait pu le quitter. Sauf que l’argent n’était pas un moteur pour elle. Personne ne l’a dépeinte ainsi. Ni sa famille, ni ses amis, ni Frédéric Gagneron ou les proches de celui-ci. Lucile Moulin aspirait simplement à une vie normale.

« Le scénario de la femme jalouse, cupide, s’est révélé satisfaisant pour M. le directeur d’enquête. Un duo machiavélique, ça intéresse la presse. Mais où sont les preuves ? Sur quoi s’appuie M. Blanchet ? Une dispute, des éclats de voix entendus par Mme Leduc, le soir du drame ? Elle n’est même pas capable de les identifier précisément. Ce sont des choses du quotidien, me semble-t-il ! Un sac de courses devant la porte de Mme Gagneron ? Aucun lien avec ma cliente. De l’ADN sur un foulard qu’elle a pu toucher trois semaines plus tôt ? Irrecevable. L’experte l’a précisé : Lucile n’aurait de toute façon pas pu déplacer le corps seule, tandis que M. Gagneron, si. Alors, pardonnez-moi de hausser le ton, mais ces accusations non fondées me mettent hors de moi ! Oui, il est arrivé à Lucile Moulin de verser du Laroxyl dans le verre de Mme Gagneron, mais à aucun moment elle n’a eu en tête d’attenter à sa vie ! Rien ne prouve une intention de tuer, rien !

Sous le coup de la colère, les cheveux roux de l’avocate semblent flamboyer encore davantage. Elle fait quelques pas pour retrouver son calme, puis se remet à énumérer les trous dans le dossier avant de conclure, avec une grâce inattendue, presque attendrissante :

— S’il y a une chose à reprocher à Lucile Moulin, c’est de s’être nichée dans l’ombre écrasante de son ex-compagnon pendant tout le procès. Jusqu’à ce matin où elle a enfin osé exposer les souvenirs qu’il lui avait confiés. Lucile est une femme prudente, raisonnable. Même l’enfant dont elle a toujours rêvé, elle préférait ne pas le garder plutôt que de lui donner

naissance dans une situation inconfortable. Elle ne prend pas de risques. Elle est saine. Et elle vient de passer de trop longues années enfermée. Vous l'avez forcément remarqué pendant ce procès, aujourd'hui, elle va mal. Très mal. Sa mère et ses proches sont prêts à l'aider à s'en sortir, à se reconstruire. Ils l'attendent ici même, devant vous, mais c'est entre vos mains que se trouve son avenir. Sortez-la de prison, offrez-lui cette vie normale qu'elle espère tant.

La plaidoirie de M^e^ Digne a fini par faire pleurer Lucile. Les mains jointes en prière sur les genoux, elle a contenu le plus longtemps possible son émotion, laissant toute la place à son avocate, avant de craquer. Des larmes muettes, qui coulent derrière ses lunettes jusque dans son cou.

Depuis qu'elle se trouve en maison d'arrêt, Lucile a perdu près de dix kilos. Les joues qui cachaient sa mâchoire anguleuse ont fondu avec son sourire. Dans le rapport lu par la juge Caillebotte la semaine dernière, il était précisé que sa mère lui envoyait de l'argent chaque mois pour qu'elle puisse cantiner. Et pourtant elle continue de se dissoudre. De plus en plus, je vois les failles en elle. J'ai beau connaître les atrocités qu'elle a commises – empoisonner une femme, ce n'est pas rien –, je me désole pour elle. On aurait pu être amies.

— Pour toutes ces raisons, vous requalifierez en administration de substances nuisibles, conclut l'avocate, et considérerez que les trois années que Lucile Moulin vient de passer en détention provisoire y répondent largement. Elle a déjà payé pour ce délit, soyez-en certains.

Je serais tentée de la suivre mais, si je tire ce fil-là, quelle autre certitude s'effondrera ?

Il est 17 heures passées, l'air est sec, la peau, moite. J'ai beau être entourée par mes camarades jurés, je me sens seule. Que pensent-ils ? Eux aussi ont-ils basculé à l'écoute des plaidoiries ? Ou suis-je l'unique jurée à changer sans cesse d'avis ?

En attendant que M^e^ Lafare soit prêt, les minutes me semblent des heures. Chacun s'occupe comme il peut. Les verres sur la table. L'odeur de café et le goût du jus d'orange. Des flashs. Je les repousse. La balançoire, d'avant en arrière. Le rire d'Aurore. On attend. J'essaie de me concentrer.

L'huissier vient annoncer à la présidente que M^e^ Lafare est prêt, que l'audience peut reprendre. La juge s'enquiert de notre état, nous encourage à sa manière et, comme des moutons qui doivent faire face aux loups, nous y retournons. J'obéis, je suis le troupeau, le cerveau sur pause, les nerfs à vif. Des flashs.

L'avocat de Frédéric Gagneron nous prévient. Nous n'aurons pas toutes les réponses. La barbe taillée de près, le ventre en avant, il insiste :

— Je vous ai vus prendre des notes, vous interroger, vous taire, vous impliquer. Je dois dire que vous avez été admirables, mesdames et messieurs les jurés. Pourtant, à l'heure où vous allez devoir rendre votre décision d'une seule et même voix, vous resterez frustrés, aux prises avec des questions sans réponse. Ne cherchez pas à combler ce vide par de l'affect, des suppositions, votre imaginaire. Au contraire, acceptez-le.

M^e^ Lafare dresse le portrait de Gilberte Gagneron, une femme perverse jusque dans ses canulars scatophiles à ses voisins, et celui de Frédéric, un petit garçon aveuglé par l'amour qu'il portait à sa grand-tante et qui, devenu grand, n'a pas su prendre ses distances à temps.

— Mais ce que vous ne savez pas, vous qui n'êtes pas habitués aux tribunaux, aux drames quotidiens qui s'y déroulent, c'est qu'il n'y a pas de crime passionnel. Ce que vous lisez dans les journaux est faux. Les gros titres qui laissent à penser qu'un homme aurait tué sa femme par jalousie ou par passion vous mentent. Je le répète, il n'y a pas de crime passionnel. On ne tue pas par amour. On ne tue pas non plus sa grand-tante par épuisement, pour protéger sa propre compagne. C'est le besoin de domination, de contrôle, de pouvoir qui conduit à l'acte criminel. Et dans l'affaire qui nous occupe ce besoin-là n'est pas du côté de Frédéric Gagneron.

L’avocat avance jusqu’à se tenir au plus près de nous. Il en est presque à nous toucher du doigt lorsqu’il affirme qu’on ne peut pas savoir ce qui s’est passé. De quelles perversions Gilberte Gagneron a fait preuve pour finir morte, dans son salon. Auprès de qui. Quelles autres victimes elle a faites.

— Tout à l’heure, Frédéric a fait montre d’un courage remarquable en nous confiant la complexité de sa relation à Mme Gagneron. Mme Moulin, à son tour, nous a révélé les coulisses de l’enfance de mon client auprès de sa grand-tante toxique. S’il vous plaît, ne leur faites pas regretter de nous avoir livré cette intimité. Parce que, oui, alors que Frédéric aurait pu continuer de se taire, il a pris le risque d’être incompris, qu’on transforme ses confessions en pugilat. Mais, s’il avait tué Mme Gagneron, ne croyez-vous pas qu’il nous l’aurait avoué ? À quoi bon mentir quand le plus lourd des secrets est révélé ?

« Mon client n’a plus rien à perdre. Tout le monde sait à présent à quel point il était subordonné à Mme Gagneron et ce qu’elle lui faisait subir. Mais rappelez-vous ses mots au début du procès, son admiration, sa vénération pour celle qui lui avait fait découvrir la grande vie à Paris. Frédéric n’a pas réussi à s’en défaire, il lui est resté attaché jusqu’au bout. Jamais il n’aurait pu agir contre elle.

La voix baisse, devient plus grave. On sent la plaidoirie toucher à sa fin. C’est comme une flamme qui perdrait en intensité, mais qui, à l’heure de s’éteindre, se raviverait une dernière fois.

— C’est une idée fausse de croire qu’il faut un coupable pour rendre justice, achève M^e^ Lafare. Acceptez de ne condamner personne. Condamner, cela ne rendra pas la vie à Gilberte Gagneron. Cela ne changera rien à l’histoire. La certitude est la seule ligne de conduite tenable pour envoyer quelqu’un en prison. Je le répète, si vous avez le moindre doute, acquittez Frédéric Gagneron. On ne tue pas par amour. On ne condamne pas non plus sur un doute.

Après cette longue tirade, la présidente laisse la parole une dernière fois aux accusés. C’est à eux de clore le spectacle. Chacun son tour, ils se lèvent, les jambes tremblantes, le regard épuisé.

— Je n’ai rien à ajouter, prononce Frédéric.

— Moi non plus, continue Lucile, quelques secondes plus tard, lorsque son ex-compagnon s’est rassis.

Sans doute ont-ils tous deux compris qu’ils ne pourront pas se défendre davantage. Tout a été dit.

La juge lève la séance. La prochaine fois que la sonnerie retentira, elle aura la lourde charge d’annoncer le verdict.

Je pense à Aurore, à ma toute petite Aurore disparue, et je baisse les yeux en franchissant la porte. Bien sûr que personne ne meurt d’amour, mais peut-être par manque d’amour, de vigilance, de souvenirs suffisamment précis.

En application de l’article 304 du Code de procédure pénale, tout juré de cour d’assises prête serment de conserver le secret des délibérations, même après la cessation de ses fonctions. En cas d’infraction à cet article, le juré encourt un an d’emprisonnement et 15 000 euros d’amende. À l’énoncé de cet avertissement, nous hochons la tête tour à tour.

En tant que juré remplaçant, Jean-Luc a dû sortir du tribunal. À la fois soulagé de ne pas avoir à se prononcer et déçu de ne pas participer aux débats, il a promis qu’il attendrait dans un bar la fin des délibérations et reviendrait pour assister à l’annonce du verdict. Je suis certaine qu’ils se sont concertés, Hervé et lui, sur la position à tenir. Toute la semaine, ils ont été inséparables. Un peu comme Côme et moi. Il nous fallait bien quelque chose, quelqu’un à qui se raccrocher.

Marie-Véronique, elle, est oubliée depuis longtemps. Elle doit préparer le dîner dans sa petite cuisine bourgeoise, un tablier passé autour du cou pour ne pas se salir. Peut-être jettera-t-elle un coup d’œil au journal demain pour connaître l’issue du procès.

Je me rappelle le premier jour, quand le groupe s’est constitué et que nous sommes allés déjeuner au Café Bleu. La même fébrilité occupe la salle de délibération. Les chaises raclent le parquet, les visages sont concentrés. Une forme d’agitation se mêle à la fatigue du corps et de l’esprit. Des flashs, encore, qui ne me quittent plus.

La paupière gauche de Marjolaine cligne à toute vitesse quand elle me glisse à l’oreille « on est mal barrés, hein ». J’acquiesce. À chaque étape du procès, la tension est montée. À présent, elle atteint son sommet. De cette pièce, nous ne pourrons sortir qu’une fois notre décision prise. Deux policiers gardent l’entrée.

D’un geste vif, la juge Caillebotte entrouvre sa robe rouge et fait passer le rabat par-dessus son épaule. Sa nervosité se devine à ses sourcils froncés. Elle non plus n’a pas la moindre idée de ce que l’on pense vraiment. Et pourtant, tout comme les avocats avec leur plaidoirie, j’imagine qu’elle sait où elle veut nous emmener.

Aux côtés des deux autres magistrats, qui tiennent leur place avec une certaine raideur, elle explique que nous allons devoir répondre aux questions de l’acte d’accusation, auxquelles elle a ajouté celle-ci, à la

demande de l’avocat général : « L’accusé M. Frédéric Gagneron est-il coupable d’avoir, à Chartres, le 20 août 2016, donné la mort *avec préméditation* à Mme Gilberte Gagneron ? »

Avant de remplir le papier à en-tête de la cour d’assises, il y a un temps d’échange pendant lequel nous sommes invités à nous exprimer de façon spontanée. La présidente propose d’articuler cette discussion autour d’un résumé des vies de Mme Moulin et de M. Gagneron puis d’un récapitulatif des faits, jour par jour, heure après heure.

— Quelqu’un souhaite s’en charger ? Je peux évidemment le faire, mais cela me paraîtrait plus pertinent de vous entendre.

J’aurais pensé que Marjolaine sauterait sur l’occasion pour se mettre en avant, mais elle reste en retrait. Moi aussi je baisse la tête, comme mes élèves quand ils ne veulent pas se faire appeler au tableau. Il ne s’agit pas de connaître sa leçon mais de synthétiser ce qui s’énonce difficilement. Des vies gâchées.

Alphonse, de sa voix lente et mesurée, se soumet à la tâche. Il s’efforce d’être factuel et objectif, ne prenant en compte que les éléments qui ne posent pas question. Évidemment, il laisse des vides.

J’espère un acquittement pour Lucile, malgré ses aveux sur l’empoisonnement. Pour moi, elle a déjà purgé sa peine. Quant à Frédéric, je suis perdue. Les preuves qui pèsent contre sa personne sont trop lourdes, le mobile est trop évident, pour passer notre chemin. Tout en écoutant Alphonse, je récapitule dans ma tête. L’appel aux secours durant lequel l’accusé paraissait si détaché, le sac de courses devant la porte de Gilberte à l’heure du crime, les cris de dispute, l’ADN sur le foulard. Au regard de ces arguments, j’essaie d’écouter mon intime conviction, mais elle glisse en moi comme un nuage de fumée.

Très vite, autour de la table, la discussion s’anime. Certains jurés n’envisagent pas une seconde de condamner uniquement M. Gagneron ou Mme Moulin. Pour eux, les deux sont liés tant dans le crime que dans les circonstances qui l’expliquent. D’autres s’interrogent sur les prétendues preuves et voudraient se délester de leur responsabilité en prononçant un non-lieu. Laurence revient longuement sur la toxicité de la victime elle-même. Comment la prendre en compte dans notre verdict ? Tant de propos contradictoires s’entremêlent que la juge Caillebotte doit sans cesse recadrer le débat.

Au milieu de cette agitation, les cheveux ébouriffés, Côme semble d'abord distrait. Il commence une phrase, se coupe lui-même, s'interroge à haute voix, puis se tait et, au lieu de participer aux échanges, avale ce qu'il reste de gâteaux sur la table.

Après une heure de discussions, une heure longue comme une année, il prononce une phrase qui vient tout bousculer :

— Madame la présidente, je crois que vous avez dit quelque chose d'important à M. Gagneron.

— Oui ? On vous écoute, allez-y.

Côme se penche sur une feuille où il semble avoir noté les mots exacts. Deux d'entre eux sont soulignés.

Votre grand-tante ne s'est pas étranglée toute seule. Que s'est-il passé ?

— Arrêtez ! je proteste en frappant la table de la paume de mes mains. Arrêtez de ranger les gens dans des cases et les événements dans des dossiers ! Le monde n'est pas fait de la sorte, ça ne rentre pas ! Vous avez entendu que Gilberte était à moitié folle ? Qu'elle était capable de coups ultra-vicieux ? Alors comment pouvez-vous continuer à vous accrocher à vos préjugés ? Bien sûr, on ne peut pas être certains de ce qu'avance Côme. C'est une hypothèse. Mais, merde, si Frédéric et Lucile avaient tué Gilberte, ils l'auraient avoué ! Arrêtez de croire ce qui vous arrange, c'est insupportable.

Consciente des regards médusés des autres jurés, je tente de me calmer. En moi, pourtant, le tumulte, les flashs qui ne s'arrêtent plus.

— Je vais vous raconter quelque chose de personnel, ça vous fera peut-être réfléchir. Ma cousine a disparu quand on avait respectivement huit et presque neuf ans. J'ai passé les vingt années suivantes à croire que c'était ma sœur qui avait assisté à son enlèvement, à la couver autant que je le pouvais, à soigner ses pseudo-traumatismes. Alors que, en fait, c'était moi. Oui, c'est moi qui ai vécu ce drame et qui l'ai effacé. Vous vous dites que c'est impossible, que je n'ai pas pu *vraiment* oublier ? Vous vous trompez. On se trompe tous tout le temps. On confond, on mélange, on pense que, mais non. Les évidences sont les miroirs les plus trompeurs. Elles nous confortent dans ce que nous voulons voir. Bien sûr que, sur le papier, Frédéric et Lucile sont coupables. Tout les accuse. Mais est-ce qu'on ne peut pas être plus intelligents que ça ? Accepter qu'il n'y a pas qu'une vérité mais plusieurs qui s'entrelacent. Le contraire de la vérité, ce n'est ni le doute ni l'erreur. C'est la bêtise.

Je me rassois, essoufflée, les joues rouges.

Tout à l'heure, Côme nous a raconté que la question de la juge l'avait fait penser au fils d'un patient, à moitié étranglé de son propre chef. Dans la cour de récré, avec un de ses camarades, le garçon s'amusait à serrer le plus fort possible son écharpe autour de son cou jusqu'à atteindre un état euphorique. Dans certaines écoles, des gamins en étaient morts.

La présidente a hoché la tête, mais on sentait qu'elle attendait que cette digression s'arrête pour revenir au sujet du procès : juger deux accusés. Elle a rassemblé ses papiers, recensé nos interrogations et tenté de nous faire

avancer. Mais, au bout d'une dizaine de minutes, Marjolaine l'a interrompue :

— Et si Gilberte s'était étranglée elle-même avec son foulard ? Et si elle avait mis en scène son propre suicide ?

Marjolaine n'avait plus la prétention des premiers jours, mais sa voix portait toujours. J'ai réfléchi. Les antidépresseurs, le verre d'eau, chaque élément du décor parfaitement agencé. Oui, Gilberte avait peut-être tout manigancé.

Hormis Côme, Marjolaine et moi, les autres jurés avaient du mal à suivre ce raisonnement. La juge Caillebotte elle-même se pinçait les lèvres.

— Je veux bien qu'on aille au bout de cette théorie, mais permettez-moi de vous poser la question du mobile. Pourquoi Mme Gagneron aurait-elle maquillé son suicide en crime ? Même profondément dérangée, elle n'avait aucune raison de monter un tel scénario.

— Je crois qu'elle a découvert qu'on l'empoisonnait et qu'elle a voulu se venger, a répondu Côme. C'est la déposition du médecin absent qui m'y a fait penser. Il disait que, quand un patient prend des antidépresseurs, même involontairement, il en ressent forcément les effets. Gilberte savait qu'on la droguait, elle avait percé Frédéric et Lucile à jour, mais plutôt qu'une confrontation inutile elle a préféré monter un ultime coup contre eux.

J'ai pensé aux manipulations décrites par Lucile et à cette phrase de Frédéric : « Gilberte aurait préféré mille fois faire sauter l'immeuble tout entier plutôt que de claquer seule dans son lit. » J'ai replacé les événements dans le bon ordre. Je me suis dit : *Côme a raison.*

En trouvant sa grand-tante morte dans l'appartement le dimanche midi, Frédéric a d'abord cru que les antidépresseurs l'avaient tuée. Que tout était sa faute. Il s'est affolé, a regardé par la fenêtre, a placé le corps sur la chaise.

Au bout de quelques minutes, il a repris ses esprits. Le foulard, les marques sur le cou. Ce n'était pas le Laroxyl. Gilberte était morte étranglée. Et Frédéric allait forcément être accusé.

Alors, dans la panique, il a appelé son meilleur ami pour qu'il le conseille sur la marche à suivre. Il lui a avoué pour les antidépresseurs, il lui a juré qu'il n'était en rien responsable du reste. Huit minutes quarante-deux de débat sur comment ne pas se faire pincer alors que Gilberte avait tout orchestré pour que son petit-neveu soit piégé. Avec l'arrivée des

pompiers, l’enquête de police et toute l’attention que cela générerait, Gigi, elle, s’offrait une sortie éclatante.

Est-ce qu’elle s’était renseignée pour savoir si les ecchymoses sur son cou seraient similaires à celles d’un étranglement criminel ? A-t-elle hésité à simuler des traces de bagarre dans le salon, avant de se rétracter ? Ne surtout pas laisser croire à un cambriolage qui aurait mal tourné. Tout faire pour que ses voisins de palier soient visés. Bien mettre en évidence le Laroxyl. À quel moment avait-elle tout manigancé ? Je crois que c’était juste après la mort de Vegas.

Le samedi soir, choqué par cet acte violent, Frédéric était passé la voir pour lui annoncer que c’était fini, qu’ils allaient déménager, qu’il ne voulait plus jamais la voir. Elle avait mal réagi. Ils s’étaient disputés. Les voisins les avaient entendus. Frédéric avait claqué la porte en sortant. C’est là qu’elle avait décidé de mettre à exécution ce qui lui trottait dans la tête depuis un moment. Elle allait partir, mais Frédéric et Lucile, eux, resteraient coincés.

Je ne sais pas ce qui m’a pris quand je me suis levée et que j’ai crié aux autres jurés, aux magistrats d’arrêter. C’est comme si je ne supportais plus la bien-pensance, les opinions toutes faites, la placidité dans laquelle je m’étais enfermée.

Marjolaine pose la main sur mon avant-bras.

— Calme-toi, ça ne sert à rien de t’énerver.

Puis elle se tourne vers les autres.

— Faites ce que vous voulez, mais vous aurez compris ce que nous – et elle désigne Côme en même temps – on va voter.

— Si vous dites vrai, demande Alphonse, pourquoi les accusés ne nous ont pas raconté tout ça ?

C’est la juge Caillebotte qui répond. Dans sa voix, toute la pression accumulée et un léger cynisme, ou de l’épuisement. Je ne parviens plus à la cerner. Elle ressemble à ces profs qui perdent le contrôle de leur classe et se retrouvent dépassés par le bruit ambiant.

— Soit Frédéric et Lucile n’ont pas compris qu’ils avaient été piégés, soit ils n’avaient aucun élément pour le prouver. Vous non plus, d’ailleurs.

Le document est marqué du sceau de la cour d'assises et de la mention : « Sur mon honneur et en ma conscience, ma déclaration est… » Seules deux réponses sont possibles. Oui ou non.

Pour que Frédéric Gagneron et Lucile Moulin soient condamnés, il faut atteindre une majorité de six oui sur neuf voix en tout. Les votes sont effectués séparément pour chaque accusé, les bulletins, brûlés après chaque scrutin. L'un des policiers gardant la salle est entré pour s'en occuper.

Ma montre indique 23 h 13. Dehors, la nuit est épaisse comme un linceul. Nous sommes enfermés à débattre dans cette salle depuis plus de quatre heures, mais à la fin seul ce que chacun écrira sur sa feuille comptera.

Lorsqu'on aboutit à un premier verdict au sujet de Frédéric, je sens la juge Caillebotte tressaillir. De satisfaction ou d'agacement ? Je ne sais pas. La majorité a parlé. Dans le brouhaha de nos incertitudes, une version de l'histoire a émergé.

Il est 1 h 15 lorsque la sonnerie retentit dans la salle d'audience. Regards fixés sur une ligne d'horizon inexistante, bras croisés, nous avançons en file indienne jusqu'à nos places respectives. La lumière blanche dessine nos silhouettes à la serpe.

Hormis les policiers, la salle est quasiment vide. La nuit a chassé les curieux. Seul Jean-Luc est adossé au mur, près de la porte. Au premier rang, les avocats, dans leur robe noire remise à la va-vite, semblent aussi nerveux que la famille des accusés.

Mme Gagneron et son fils Jérôme se tiennent côte à côte. Ils tripotent l'une son sac, l'autre son téléphone pourtant éteint. J'aurais aimé que Ludovic Fournier soit assis près d'eux.

De l'autre côté de l'allée, la mère de Lucile, entourée de deux amies, est enroulée dans une étole rose fuchsia. Elle semble ne pas avoir dormi depuis des mois mais, à l'heure du verdict, les corps se relèvent, l'adrénaline chasse la fatigue.

Pour ne pas chanceler, je m'accroche à la moindre sensation. Le froid piquant de la nuit qui pénètre par les fenêtres ouvertes, le cuir râpeux des accoudoirs sous la paume de mes mains, cette boule dans la gorge que je n'arrive pas à avaler.

Au-delà de l'épuisement, que peuvent deviner les accusés et leurs proches sur nos visages ? La gravité ? Le soulagement ? Qu'est-ce qu'il leur reste comme forces pour affronter notre décision ? Je ne parviens pas à regarder Frédéric et Lucile pour m'en faire une idée. Je n'ai plus assez d'énergie pour absorber leur anxiété.

Durant leur procès, ils ont fait offrande de ce qu'ils avaient de plus intime. La pudeur, le souvenir des jours heureux, la puanteur de leurs relations familiales. Assommés par l'attente, plus de six heures de délibérations, ils doivent maintenant entendre ce que la société a décidé de faire de ce butin.

La mâchoire crispée, Frédéric trépigne. Plus de patience. Dehors, une voiture klaxonne, rompant les quelques secondes de silence qui suivent la sonnerie. Les accusés sont dévorés par l'angoisse. Chaque famille dans son camp retranché.

La présidente, sa feuille à la main, ne tremble pas quand elle lit :

— À la question : l’accusé M. Frédéric Gagneron est-il coupable d’avoir, à Chartres, le 20 août 2016, donné la mort avec préméditation à Mme Gilberte Gagneron ?

Elle ne laisse pas l’angoisse en suspens. Elle enchaîne immédiatement :

— La cour a répondu non.

La mère de Frédéric est la première à réagir. Elle lâche un cri qui me déchire de l’intérieur. Son fils, son fils innocent. Dans cette clameur, il y a un triomphe. Toute la confiance qu’elle lui a accordée. Et les années qui ne l’ont pas fait douter.

Frédéric, lui, est resté stoïque. Son avocat a dû lui expliquer que les chefs d’accusation allaient défiler et qu’il ne fallait pas se réjouir ou se désespérer trop vite. M^{e} Lafare, lui-même, fait preuve d’impassibilité. Dans l’air, un parfum de gravité.

La présidente déroule la liste des questions qui nous ont été posées et auxquelles nous avons répondu non. Non à toutes, sauf au motif d’empoisonnement.

Dans le box vitré, toujours pas d’euphorie. Un visage dur, fermé. Le sourcil blanc levé, Frédéric attend de connaître la peine à laquelle il est condamné. Sans doute ne réalise-t-il pas qu’il est d’ores et déjà libéré de son statut de meurtrier.

Pour moi, pour nous, il est la victime et non le coupable.Gilberte Gagneron s’est suicidée.

Lorsque Lucile Moulin apprend que, comme son ex-compagnon, elle n’est condamnée qu’à trois ans de réclusion pour empoisonnement, soit la peine déjà effectuée en détention provisoire, l’émotion est bien plus vive. Sa mère, les amies de sa mère, son avocate explosent d’une joie qui traverse la paroi vitrée du box et illumine le visage de Lucile. Elle retire ses lunettes, ce maigre accessoire qui l’aidait à maintenir la distance, et elle nous sourit.

— Merci, prononce-t-elle dans un mince filet de voix.

Je saisis le mot et le glisse au creux de moi.

À côté de Lucile, Frédéric pleure maintenant en silence, le buste chahuté par des sanglots muets. Elle lui jette des coups d’œil désemparés et semble vouloir le consoler, lui dire que ça y est, maintenant, tout ira bien.

Mme Moulin s’avance vers le box des accusés, se colle à la paroi vitrée, face à sa fille.

— C’est bon, le cauchemar est terminé.

Alors Lucile éclate elle aussi en larmes, des torrents de larmes, puis, sans même le regarder, elle glisse une main sur l'épaule de Frédéric. Cinq doigts qui disent la complicité, au sens noble du terme.

Au premier rang, M^e^ Digne sort un mouchoir pour essuyer ses yeux mouillés. Je l'envie. Moi aussi, j'aimerais ôter mon masque de jurée. Prendre Frédéric et Lucile dans mes bras. Les féliciter, les réconforter, les fêter. Leur dire aussi que j'ai tout fait pour les aider, mais ils ne le sauront jamais.

Sylvie et Jérôme Gagneron se lèvent à leur tour et tentent de réconforter Frédéric, dont les larmes ne tarissent pas. On dirait un enfant perdu pendant longtemps, qui viendrait enfin d'être retrouvé.

Alors que la présidente lit la suite de la procédure, Frédéric pose sa main sur celle de Lucile. Leur visage s'apaise. Pour la première fois, ils ressemblent à un couple.

Dans ses vêtements de ville, la juge Caillebotte est redevenue une citoyenne ordinaire. Elle serre la main de chaque juré, nous remerciant pour le travail effectué. Elle nous promet que notre trouble va passer, que nous nous sentirons mieux dans quelques jours. Alors il ne faudra plus douter de notre choix.

À petits pas, elle rejoint sa voiture comme si elle portait le monde à bout de bras. C'est un peu le cas.

Demain, elle aura tout à recommencer, dans un autre procès, avec d'autres personnes, à moins que certains membres du groupe ne soient rappelés.

En bas des marches du tribunal, alors que tout le monde s'éparpille pour tenter de grappiller quelques heures de sommeil, Marjolaine semble désorientée. Elle me glisse qu'elle va sûrement continuer à mener l'enquête pour savoir si nous nous sommes trompés. Que Gilberte ait pu aller aussi loin, quand même, ça la perturbe. Je n'arrive pas à savoir si c'est une preuve de sa sensibilité ou de son caractère obsessionnel.

— Tu devrais passer à autre chose, te trouver une nouvelle passion, lui dis-je.

Je me fais gentiment rembarrer. Apparemment, on ne change pas à son âge. Elle me propose aussi que nous nous revoyions à trois, avec Émile. Au lieu de décliner de façon frontale, je la serre dans mes bras. J'ai besoin de lui dire merci.

Je me tourne ensuite vers Côme. Celui qui a modifié nos perceptions, balayé nos idées reçues, transformé l'issue de ce procès et, avant cela, qui a su m'écouter, moi. Lui non plus, je ne sais pas comment le remercier.

Entre nous, il n'y a plus aucune ambiguïté. Sans doute n'y en a-t-il même jamais eu. Un hôtel, un escalier, la nuit. La porte qui s'ouvre au bout du couloir. Mon ivresse et mon désir. Je sais à quel point je suis capable de m'inventer une réalité différente de celle des autres. Ce soir-là, Côme n'a peut-être pas perçu mon envie, juste mon désarroi. Je l'embrasse sur les deux joues. Dans quelques heures, il retrouvera son lit, sa femme, ses enfants. Il sait à présent que, cette vie-là, il veut la choyer.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? me demande-t-il.

— Dormir.

— Je veux dire par rapport à Aurore.

— Il est sûrement temps que je parte sur ses traces.

— Des souvenirs te sont revenus ?

— Comment tu le sais ?

J’avais l’impression d’avoir parfaitement camouflé mes émotions. Il faut croire que je n’y parviens plus très bien.

À Trémenc, il y a 2 422 habitants, presque mille de moins que l'année de notre départ. J'ai vérifié avant de prendre la voiture, comme s'il me fallait dénombrer chaque âme de mon inventaire personnel, quantifier la charge émotionnelle, réduire ce qui pèse à ce qui se compte.

J'ai regardé un plan aussi, parcourant les ruelles oubliées pour ne pas aboutir à une impasse. Même en me préparant ainsi, je n'étais pas certaine de tenir plus de dix minutes face à la maison de ma grand-mère, à l'épicerie-boulangerie, au bar Chez Malou, à l'église, à l'allée qui mène au terrain de football, à l'aire de jeux, à la balançoire.

Je n'ai pas été tirée au sort pour le dernier procès, aucun juré de l'affaire Gagneron ne l'a été, mais je ne suis pas retournée au collège pour autant. À la place, j'ai acheté un sachet de bonbons au miel, des Lucien Georgelin, les mêmes que ceux glissés par ma mère à la gendarmerie, il y a si longtemps, au temps des promesses de McDonald's qui essuyaient les larmes. J'ai glané quelques informations à propos de Trémenc sur Internet, j'ai regardé l'heure à nouveau, mon père serait à la coopérative, aucun risque de le croiser, et je suis montée dans ma voiture.

Assise sur les marches de la mairie ouverte uniquement le mercredi de 14 heures à 16 heures, le vendredi de 10 heures à midi, j'attends que les cloches sonnent trois fois.

Trémenc semble abandonné par ses habitants. Depuis que je suis arrivée, pas un seul client n'est entré Chez Malou. Aucun non plus à l'épicerie, dont la vitrine est éteinte. Une voiture passe toutes les dix minutes sur la route principale, qui divise le village en deux, d'un côté quelques lotissements, de l'autre des maisons recouvertes d'ardoise et, à perte de vue, des champs. Elle n'est pas encore arrivée, l'heure de la récolte. J'attends.

Ce matin, Frédéric et Lucile ont dû sortir de prison. Je me demande de quelle manière ils ont choisi de commencer leur nouvelle vie. S'installer à la terrasse d'un bar pour boire un café bien serré. Parcourir les allées d'un supermarché et remplir un Caddie. Rendre visite à un ami, le serrer dans leurs bras. Désormais, leur existence leur appartient. Ils ne sont plus ni sous l'emprise de Gilberte ni sous la coupe de la justice. Ils ont payé leur dette à

la société, mais la société leur rendra-t-elle la monnaie ? Retrouveront-ils facilement une place dans notre monde, un boulot, un appartement ?

Dans quelques années, peut-être, je ferai ma Marjolaine, je chercherai leur nom sur Internet. Je parcourrai leur profil sur les réseaux sociaux pour voir s'ils ont l'air heureux, s'ils apparaissent ensemble sur une photo, je lirai un article du *Télégramme*, qui annoncera l'ouverture à Brest d'un institut de manucure, tenu par une jeune femme prometteuse du nom de Lucile Moulin, je tomberai sur celui de Frédéric Gagneron dans le classement d'un concours de pêche 2 x 4 h à l'étang de Pirot, dans l'Allier. Ou bien peut-être que je ne trouverai rien, qu'ils auront changé de nom eux aussi.

Une voiture se gare de travers sur le parking devant l'église, à cheval sur les lignes blanches, malgré tout l'espace qui lui est laissé. La conductrice s'en moque et sort du véhicule en trombe. Quelques secondes plus tard, elle me tombe dans les bras. Ma mère, pile à l'heure. Les cloches annoncent 15 heures.

Lorsque je lui ai expliqué que j'avais besoin de revenir à Trémenc pour me confronter à mon passé, aux flashs qui m'assaillaient, elle n'a pas hésité une seconde. Un coup de téléphone à son travail pour se plaindre d'une intoxication alimentaire, et elle prenait la route pour me rejoindre. Pour une fois, le Lamantin est resté échoué sur son rocher. Ma mère n'a même pas pensé à lui proposer de l'accompagner.

Elle passe la main dans ses cheveux courts, méchés, pour se recoiffer.

— Tu es prête ? Ça va aller ?

Elle dégage la même énergie que Maxine. Une sorte d'électricité qui oblige à se mettre en mouvement. La même brusquerie, aussi.

— Tu t'es vue dans un miroir ? Tes cernes te descendent jusqu'au menton, ma pauvre.

J'en profite pour me blottir dans son odeur de laque et de jasmin. Une accolade un peu trop longue pour être anodine. Ma mère m'a manqué.

Elle me demande si je veux qu'on se rende d'abord devant notre ancienne maison. Il y a peut-être toujours une clé cachée sous la jardinière de la fenêtre de derrière, qui nous permettrait d'entrer. La maison de ma grand-mère, elle, est vendue depuis longtemps.

— On fait comme tu as envie. C'est toi qui décides, finit-elle par ajouter en fouillant dans son sac à main.

Derrière sa bouche qu'elle repeint d'un rouge criard devant le rétroviseur, il y a sa propre anxiété. Hélène non plus n'est pas revenue à Trémenc depuis toutes ces années.

Je la trouve courageuse de se tenir avec moi au milieu du village qui a scellé notre exil. Personne ici n'a cherché à nous rattraper. Les amis, les cousins, les collègues, tous ceux qui se remplissaient la panse à notre table, descendaient des bières dans notre jardin et comptaient sur mes parents pour gérer la trésorerie de la kermesse de l'école, tous ont préféré se regarder le nombril plutôt que de nous tendre la main. Ils n'ont pas cherché à raisonner Georges, ils n'ont pas tenté de nous retenir. La souffrance des uns creuse la lâcheté des autres.

Hélène a décidé de ne pas leur en vouloir, mais au cas où elle en croiserait certains elle espère qu'ils se diront qu'elle vieillit bien. Sous sa coquetterie, elle maquille sa dignité.

— On va s'éviter tout un pèlerinage, maman. Ça ne servirait à rien. Je veux bien juste, tu sais, que tu m'accompagnes jusqu'au terrain.

J'ai six ans et je demande à ma mère de venir avec moi dans ma classe de CP, jusqu'à ma chaise, pour ne pas me perdre parmi les autres élèves. J'ai sept ans et je demande à ma mère de me tenir la main dans l'escalier qui mène à la cave parce que j'ai peur des monstres qui se cachent derrière la chaudière. J'ai huit ans et je demande à ma mère de me suivre aux toilettes du restaurant, même s'ils sont juste en face de notre table. J'ai dix ans et je n'ai plus besoin de demander à ma mère de me suivre quelque part, elle ne me lâche plus jamais. J'ai vingt ans, et je me sens seule avec mes fantômes et ma vie ratée. J'en ai à peine trente, j'ai à nouveau besoin d'elle, et elle répond présente, à nouveau, sans qu'il soit nécessaire de m'expliquer.

Hélène ferme la voiture à clé, glisse son bras sous le mien et, collées l'une à l'autre, on commence à marcher vers le terrain de football, à la sortie du village, presque au bout de la rue principale, côté maisons individuelles.

Sur le chemin, on croise une ancienne voisine de ma grand-mère, obligée de s'appuyer sur une canne pour avancer. On la dépasse, elle ne nous reconnaît pas. La mère et la fille Boulanger.

Le tourniquet a été remplacé par un module d'escalade, mais la balançoire n'a pas changé d'emplacement. Elle laisse toujours le même choix. Le parking du terrain de football ou la forêt. Je ne me souviens plus

dans quel sens je me mettais. Les arbres, sans doute, les arbres pour tenter de toucher du doigt les feuilles.

Pour commencer, je m'assois seule, les doigts serrés autour des cordes, j'utilise mes pieds pour prendre de l'élan, monter, monter, le plus haut possible, à la force de mes jambes. Dans ma gorge, le goût du jus d'orange que Côme m'a versé par erreur hier soir, lorsqu'on attendait la dernière plaidoirie. Quelques jours plus tôt, pourtant, au petit déjeuner, je l'avais prévenu que je n'aimais pas ça. Cette acidité qui pique la gorge et les yeux.

C'est une main de femme qui nous tend le gobelet. On a soif, mais je dis à Aurore « viens, on va au match, nos pères doivent nous attendre ». Je la tire par le pantalon. Elle résiste, elle tient les cordes de la balançoire, elle veut que je la pousse plus haut. Juste avant, sur le tourniquet, elle m'a reproché d'avoir triché. On n'a pas le droit d'ouvrir les yeux tant qu'il ne s'est pas arrêté. Il faut sentir le tournis. C'est la règle du jeu. S'étourdir. Perdre pied.

On se dispute, Aurore me pousse un peu trop fort, « t'as qu'à y aller, toi ». Je tombe sur le sol noir, dur, bouillant, et je réponds « non, on reste ensemble ».

J'appelle ma mère pour qu'elle vienne me pousser. Ses mains dans mon dos soutiennent un corps prêt à ployer. Des flashs, encore, toujours les mêmes. J'ai mal, maman, j'ai mal à en crever. Elle arrête la balançoire, me dit qu'il est temps de rentrer. Dans quelques minutes, le soleil va se coucher, il fera froid d'un coup. Elle aurait dû prendre des écharpes, une mère devrait toujours penser à tout. J'aurais surtout aimé qu'elle me protège jusqu'au bout.

Si elle était venue sur l'aire de jeux avec nous ce dimanche-là, la femme au gobelet n'aurait jamais osé approcher, Aurore n'aurait pas été enlevée. Si j'avais refusé le jus d'orange, je n'aurais pas été droguée, j'aurais pu tout empêcher. Avec des si, on peut reconstruire des vies entières. Mais pas avec de la colère.

— Anna, je te l'ai déjà dit au téléphone, mais je crois que je ne te le répéterai jamais assez. Je suis désolée.

On longe le cimetière dans lequel Aurore n’a pas de tombe, pas de lieu où reposer. Marcher dans ses allées m’aurait pourtant apaisée. Déposer des fleurs. Pleurer avec ma mère. Murmurer une prière. Tous ces rituels qui aident à panser les plaies. Même cette consolation-là, on nous l’a refusée.

Pelotonnée contre Hélène, je fouille ma mémoire, je m’écorche le cerveau, à vouloir déceler qui est à l’origine de toute cette souffrance, qui a brisé notre famille, qui nous a empoisonnées.

Ma mère devine à mon silence que je ne veux pas rentrer. Dans la nuit qui commence à tomber, elle essaie de me réconforter. En vain. Des éclairs dans ma tête. Je ne fermerai plus les yeux tant que je n’aurai pas trouvé.

— Tu te souviens où habitent tonton Jean et tata Céline ?

Pour la première fois depuis son arrivée, la peur se lit sur le visage de ma mère. Une peur ancestrale, irrationnelle. Revoir mon oncle et ma tante, c’est se confronter à l’absence, à la fille qu’ils n’ont plus, aux autres enfants qu’ils n’ont jamais eus, au fait que j’aurais pu disparaître à la place d’Aurore. Une chance sur deux. Oui, ça aurait pu être moi ce dimanche-là.

Comment ma mère peut-elle, tant d’années après, se montrer avec sa grande fille, une femme même maintenant, face à Jean et Céline ?

— Ils ont peut-être déménagé, mais on peut aller voir si tu veux, répond-elle en passant un mouchoir sur sa bouche pour effacer son rouge à lèvres.

Je n’avais même pas neuf ans et j’ai été droguée. Voilà ce que j’explique à l’uniforme devant moi, un type à la moustache fatiguée, dont le bureau croule sous les dossiers.

Sur un rack à côté de lui, une imprimante crachote des pages à n’en plus finir. Je fais pareil. Un ramassis de pensées, que je ne parviens pas à organiser. Je parle de mon oncle et de ma tante, de la stupeur dans leurs yeux quand ils ont vu notre silhouette sur leur palier, du goût du whisky qu’ils ont servi pour que chacun se remette de ses émotions, de celui du jus d’orange que j’ai toujours détesté, de Côme qui m’en a versé, de Gilberte Gagneron qui a tué son chat à coups d’antidépresseurs, de ma mémoire qui s’est actionnée comme une petite mécanique rouillée, des coupables qu’on a innocentés, des flashs, des espoirs de se souvenir de tout, soudain, des souvenirs qui restent flous.

— Reprenez votre souffle, mademoiselle, je vais chercher la commandante de la brigade de recherche.

À la porte de la gendarmerie de Saint-Brieuc, les deux mains enfoncées dans les poches, le pied battant le pavé, j’avais pourtant répété. Dans le bon ordre, cette fois. Juin 1997. Disparition d’Aurore Boulanger. Cousines. Empoisonnées. Mes jambes faiblissaient, mon cœur s’emballait, ma peau me grattait. J’ai pensé à Frédéric et Lucile pour la millième fois de la journée. Moi aussi, je voulais me sentir libérée. Je me suis forcée à pousser la porte et à entrer.

La commandante, une femme d’une cinquantaine d’années aux lunettes rondes, des cercles d’acier qui entourent des yeux en amande, me serre la main. Une poignée ferme qui ne laisse pas de place à l’hésitation. Elle me conduit jusqu’à une pièce plus grande, au bureau quasiment vide hormis un stylo et un petit tas de feuilles blanches sur le côté. Elle me propose qu’on reprenne tout depuis le départ, mais les souvenirs n’ont ni début ni fin.

Au procès, les experts sont longuement revenus sur les effets secondaires des antidépresseurs, étourdissements, bouche sèche, somnolence, maux de tête. Ma voix se gonfle d’aigreur. Même pas neuf ans, bon sang, même pas neuf ans et, avec un simple gobelet de jus d’orange, on m’a droguée.

— Je ne m’en souvenais plus. C’est en étant jurée dans un procès pour empoisonnement que ça m’est revenu.

Je simplifie pour ne pas perdre l’attention de la commandante, mais elle me fait signe de détailler. Tout en continuant de me fixer, elle prend quelques notes.

— Je n’ai aucune idée de ce qu’il y avait dans nos gobelets, mais effectivement, depuis, l’odeur de l’orange me dégoûte.

— Je ne suis pas experte, dit-elle, et il faudrait de toute façon que je retrouve le dossier pour m’y plonger mais, à mon avis, ce n’était pas un antidépresseur que vous avez ingurgité. Probablement plutôt du GHB, du Rohypnol ou du Zolpidem. Le genre de drogues qui provoque une amnésie partielle ou totale des événements.

Alors c’est ça. Ce n’est pas moi qui ai décidé d’oublier, c’est mon corps qui n’a pas eu le choix.

Quand Georges parlait de disque rayé, il n’avait pas tort. Mon cerveau était en partie détruit par les molécules chimiques. Il avait beau chercher, je ne pouvais rien retrouver.

— Ce n’est pas ma faute alors ?

— Bien sûr que non.

Elle soutient mon regard pendant plusieurs secondes pour m’en convaincre.

— Vous vous souvenez si vous aviez passé des analyses à l’époque ?

— Je ne sais pas, il faudrait que je demande à ma mère. Je peux la faire venir si vous voulez. Elle m’attend dehors, dans la voiture.

J’ajoute – comme si à mon âge j’avais honte d’être accompagnée – qu’on est venues ensemble à Trémenc, là où tout s’est déroulé.

— Pas la peine de déranger votre mère. Ce genre de merde reste moins de douze heures dans le corps, donc à tous les coups on vous a testée trop tard. J’espère qu’on mettra la main sur le salopard qui vous a fait ça. Vu l’âge que vous aviez, les dégâts auraient pu être terribles.

Le téléphone de la commandante vibre en continu sur le bureau. Elle n’en tient pas compte et continue de m’interroger.

— Quand vous fermez les yeux, y a-t-il des odeurs, des bruits, des sensations qui vous ramènent à ce moment ?

Je prends plusieurs grandes inspirations et essaie de me transporter à nouveau sur la balançoire. Pas celle de tout à l’heure, qui n’a rien apporté de nouveau, non, le bout de bois pourri sur lequel j’étais assise en 1997.

Les mains d’Aurore dans mon dos. Les ongles de la femme. Le soleil qui écrase. Il fait chaud, et on a soif. Les sifflements de l’arbitre de foot. La porte qui s’ouvre brusquement.

— Madame, on vous attend en salle Isis.

Le gendarme comprend tout de suite qu’il n’aurait pas dû interrompre sa cheffe.

— Foutez-nous la paix.

Une fois son collègue sorti du bureau, elle bloque la porte, met son portable sur silencieux et me confie qu’elle ne devrait pas être là, à m’auditionner, que ce n’est pas son travail, qu’il faudrait plutôt qu’elle appelle le juge d’instruction chargé de l’affaire, qu’elle l’informe de ma venue et de mes réminiscences. Mais elle ne veut pas me laisser tomber, pas après tous les efforts que j’ai faits pour parler.

— Peut-être que ça ne vous est pas suffisamment arrivé, qu’on vous écoute. Peut-être que c’est pour cette raison que vous êtes venue. Il n’y a pas qu’Aurore dans votre histoire. Vous avez été victime vous aussi, vous savez.

Sur le moment, je ne mesure pas la justesse de ces paroles. À quel point elles touchent la paroi molle de mon cœur et y pénètrent comme des flèches. Elle a raison, pourtant. Pour pouvoir parler, il faut être écouté. On ne m’a jamais offert cet espace-là. Mon père a préféré me secouer ; ma mère, m’enfermer dans le silence. À force, je suis devenue une prof, une sœur, une amie effacée. Il ne s’agit pas juste d’un produit chimique glissé dans le verre d’une enfant. C’est tout le système qui m’a abîmée.

Au procès, Gilberte Gagneron est passée de victime à coupable, moi je fais le chemin inverse. Je ne suis pas responsable de la disparition d’Aurore, je ne l’ai jamais été. Rien n’était ma faute. Je n’avais même pas neuf ans quand j’ai été empoisonnée. Je ne pouvais pas lutter. C’est aux adultes de protéger les enfants.

Dans son bureau, où, chaque fin de journée, la commandante fait le vide, trie, range, classe, jette avant de claquer la porte, elle m’offre une place que je ne connaissais pas, la mienne, et cet endroit fait de considération et de respect me donne une force nouvelle.

C’est une main de femme, des ongles de femme. Il fait chaud, et je crois l’avoir déjà vue, je ne sais plus où, je ne cherche pas, mais cela me suffit pour accepter le gobelet qu’elle me tend. Le soleil cogne sur l’aire de jeux goudronnée, sur nos corps de petites filles, sur le début de l’été. Nous avons tellement couru que nous avalons d’une traite, sans respirer, le contenu du verre tout entier.

Des pétales de fleurs écrasés. Un papillon qui s’envole malgré son aile fendue. L’acidité dans la gorge. Mon père qui me secoue. Les veines dans son cou gonflées. La sueur qui coule le long de ma tempe. « Anna, de quoi te souviens-tu ? »

Je sens la soif me brûler la gorge, la soif qui appelle la soif. Je dis à Aurore « viens, on va au match, nos pères doivent nous attendre ». Je la tire par le pantalon. Elle résiste, elle tient les cordes de la balançoire, elle veut que je la pousse plus haut.

Du terrain de foot nous parviennent les applaudissements à chaque action, les sifflements de l’arbitre quand il y a faute. Un monde qui paraît si loin et si proche à la fois. Je ne sais pas où se trouve la femme, si elle est restée sous les arceaux ou si elle s’est dirigée vers le parking, mais Aurore veut jouer encore, encore de la balançoire, encore de la liberté.

On se dispute et, quelques minutes plus tard, je la vois s’éloigner dans les bras d’une ombre. Je reste figée.

À présent, j’essaie de retrouver les traits de la femme, le son de sa voix, la couleur de ses yeux, le dernier regard qu’Aurore m’a lancé, mais il ne reste en moi qu’une lumière aveuglante, si forte qu’elle alourdit la tête, ramollit les bras, fait basculer du grand soleil au grand trou noir.

Lorsque l’on sort un souvenir du placard, c’est toute la pile qui menace de s’effondrer. Faut-il alors s’en préserver ? Éviter le bazar, rester bien rangé ? Faut-il attendre qu’il y ait quelqu’un, soi-même ou un autre, qui soit capable d’écouter ?

Assise sur le nouveau canapé de ma sœur, le nez dans ses cartons, je pense à tout ça, à la mémoire et aux détours qu’elle emprunte. Aux gouffres dans lesquels je suis tombée.

De l’autre côté du mur, dans la cuisine, j’entends Max siffloter. Son amoureux est enfermé dans le bureau, à travailler.

Je crois que la mémoire sait choisir pour nous, qu’elle sélectionne ce que l’on peut garder de ce qu’il faut effacer. Je crois que la mémoire est aussi le ciment d’une famille. Calcaire, argile, sable. Un mélange friable et solide à la fois. Je me mets à rêver à la maison que je bâtirai un jour de mes mains. Construire, à mon tour.

— Anna, c’est pas en regardant le plafond que mes affaires vont se ranger !

Je ris. Max est toujours aussi insupportable, et je ne l’ai jamais autant aimée. Ça fait un mois qu’avec Gustave ils se sont installés, et aucun carton n’est encore complètement défait.

Ce midi, au déjeuner, je leur ai raconté les ateliers d’écriture que j’ai mis en place avec mes élèves. « *Rédigez une lettre destinée à quelqu’un qui vous manque.* » « *Décrivez la personne que vous serez dans vingt ans.* » « *Faites la liste de toutes les questions que vous vous posez.* »

Max et Gustave ont trouvé ça « mignon ». Apparemment, comme la moitié des profs, je tente de régler mes névroses en classe. Ce n’est pas tout à fait faux. Mais je vais bien, et mes élèves adorent ce type d’exercices, alors je ne compte pas m’arrêter.

— Tiens, tant que tu es posée, j’ai un truc à te montrer.

Sans plus d’explications, Max me tourne le dos et part dans sa chambre. Je l’entends fouiller dans ses affaires, avant de revenir les mains chargées d’un grand album en toile tressée.

— L’autre jour, pendant que tu étais au marché, papa m’a montré des photos de notre enfance. Des tonnes de photos.

Entre chaque page, un papier cristal protège les clichés. En couverture, une étiquette à carreaux écrite au stylo bleu : 1995-1997.

D'une main fébrile, Max feuillette l'album, traversant la plage de Binic jusqu'au marchand de glaces, soufflant les bougies d'un gâteau d'anniversaire. Malgré son air concentré, je la sens trembler. Elle est plus sensible qu'elle ne le laisse penser.

D'une page à la toute fin, elle arrache une photo de notre cousine. Justaucorps rose, tutu et sourire troué. Le gala de danse. Moi qui pensais que le photographe n'avait pas osé proposer ses tirages à ma famille…

Je sens des fourmis grimper à l'intérieur de mes jambes, remonter dans mes hanches, sous mon ventre. Max me met le papier glacé entre les mains, comme s'il ne s'agissait plus que de ça, relier les images, se toucher, parler.

— J'ai pensé que tu aurais peut-être envie de l'avoir. Une photo-souvenir. T'as vu, Aurore et toi, vous avez le même grain de beauté sur le front !

Elle hésite une seconde, trop d'enthousiasme sûrement, et se reprend :

— Mais si t'en veux pas t'es pas obligée.

— Merci beaucoup, je vais la garder.

Elle retourne dans la cuisine pour me laisser en tête à tête avec notre cousine. Malgré les tintements de vaisselle qui me parviennent, je me mets à voir Aurore sur scène, un flamant rose aux pattes élancées, j'applaudis à me brûler les paumes, je sens la fierté de ses parents assis à côté de moi, ses parents dont le monde s'est effondré le lendemain, ses parents qui continuent d'honorer le temple érigé en sa mémoire, courageux, parce qu'ils n'ont pas d'autre choix que de l'être, je me repasse toutes les années à entendre Aurore murmurer à mon oreille, à serrer les dents chaque fois qu'une élève portait son prénom dans ma classe, à me retourner dans les couloirs du collège quand une silhouette lui ressemblait, à l'aimer encore plus fort, malgré son absence toujours plus criante. Je ne pleure pas, je sens juste quelques gouttes donner un goût salé à mes lèvres.

Aurore, ma tendresse, les occasions manquées et les promesses, je te jure que ce n'est pas un adieu, tu vas garder ta place à mes côtés, je vais juste avancer, tu verras le ciel bleu et la terre ferme à travers mes yeux, et je vivrai non plus à moitié, je te le jure, je vivrai pour deux.

Ouest-France, 8 juin 2019

Une affaire criminelle, à présent. Vingt-deux ans presque jour pour jour après la disparition de la petite Aurore, un nouveau rebondissement vient secouer la famille Boulanger. La fin d'une enquête parsemée d'erreurs ? C'est ce qu'il faut espérer.

On se souvient des projecteurs braqués sur le tueur en série Thierry Lambert. Aujourd'hui, des révélations viennent contredire cette piste : Anna Boulanger, la cousine d'Aurore Boulanger, aurait fait part de nouveaux éléments aux enquêteurs. Ceux-ci semblent les prendre au sérieux puisque des arrestations auraient eu lieu ces derniers jours en Normandie, où vit le couple présumé coupable.

Jusque-là inconnus des services de police, l'homme et la femme auraient organisé l'enlèvement de la petite Aurore afin de « remplacer » leur fille décédée dans un accident de voiture quelques années avant les faits.

Si ces éléments sont confirmés, le couple risque une peine à perpétuité. Le corps d'Aurore Boulanger n'a pas encore été retrouvé.

Âgée d'à peine neuf ans au moment du drame, la cousine d'Aurore avait jusque-là occulté bon nombre des faits auxquels elle avait assisté. Elle témoigne pour la première fois au nom de toutes les mémoires écorchées.

Je ne sais pas pourquoi, j’ai toujours adoré lire les remerciements à la fin des romans. Peut-être parce qu’ils me donnaient le sentiment d’entrer dans l’intimité de l’auteur. Je me trompais. Il n’y a rien de plus personnel, de plus réel, que le roman en lui-même. Les peurs, les joies, les doutes, les nuits noires, les petits secrets et les obsessions de l’auteur se glissent entre les pages. Alors vous, lectrice, lecteur, soyez les premiers remerciés. En lisant ce livre, vous avez fait surgir sa vérité.

À l’heure où j’écris ces lignes (je me méfie, la lettre peut arriver à n’importe quel moment), je n’ai jamais été appelée à être jurée d’assises. Mais j’ai pu me nourrir des témoignages de nombreuses personnes, notamment ceux d’Émilie, Pauline et Jérôme. Merci à eux pour leurs réponses à mes questions les plus absurdes.

J’ai aussi beaucoup usé les bancs des cours d’assises, de Rennes à Paris. Merci à Marie et Gurvan pour leur accueil. Merci à Philippe Courroye, qui m’a aiguillée sur le déroulé du procès Gagneron, un procès imaginé à partir de faits réels. Merci à toutes les rencontres furtives, tous les bruits de couloir, les avocats exaltés, les magistrats délicats.

Merci à Pierre pour les détails de plaidoiries.

Merci à Cécile, juge d’instruction passionnée et passionnante, pour sa relecture si utile.

Merci à Michel Pomarède, que je ne connais pas, mais dont le podcast *Estelle, disparue* m’a beaucoup inspirée.

Merci à toute l’équipe de HarperCollins, qui m’accompagne avec tant de gentillesse dans cette aventure, à Alexane pour sa vigilance, et à mon éditrice d’exception, Marie Eugène. Merci d’avoir cru tout de suite en mon texte et de m’avoir offert ces vers de Robert Juarroz : « Aujourd’hui, je n’ai rien fait. Mais beaucoup de choses se sont faites en moi. Des oiseaux qui n’existent pas ont trouvé leur nid. »

Merci à mes parents. Depuis toujours, ils m’encouragent dans tout ce que je fais sans se rendre compte à quel point c’est précieux. Merci à ma sœur, « ma personne ». Même loin de moi, elle reste l’une de mes plus

proches amies. Merci à mon frère, ma belle-sœur, mes nièces chéries d'être de tels rayons de soleil. Quelle chance j'ai d'appartenir à cette famille.

Merci à mes amis :

Clem, à qui j'ai confié ce « petit roman » en croisant les doigts pour qu'il lui plaise. Je savais qu'elle ne me mentirait pas et c'est exactement pour cette raison qu'elle a été l'une des premières à le lire. Merci pour l'enthousiasme et l'œil de lynx.

Mathilde, Laura, Julie, Sophie, Lo, Pascaline, Pich… Merci d'être là et de croire en moi quand je n'y crois plus.

Thomas pour les encouragements après sa lecture.

Toute la bande des moches pour être si moches et si à fond depuis le début.

Merci à toutes celles et ceux que j'ai le bonheur de compter dans ma vie, même quand ils habitent aux quatre coins de la France.

Merci aux libraires qui donneront sa chance à ce premier roman, aux journalistes qui prendront le temps d'en parler, aux bookstagrammeurs qui lui offriront une jolie critique. Je n'ai fait qu'une partie du chemin en écrivant ce livre, c'est vous qui l'aiderez à aller plus loin.

J'arrive presque au bout et pourtant je dois encore trouver les mots pour deux personnes très spéciales, à qui ce roman doit beaucoup.

Merci à Anne-Gaëlle. C'est bête, mais je ne pensais pas pouvoir « tomber amies » à nouveau de quelqu'un. Pas à ce point. Et pourtant j'ai le bonheur de te savoir toujours près de moi. Merci pour ça et merci pour ton regard avisé sur *La Jurée.* Ce ne serait pas le même roman sans toi.

Merci à Bertrand, dont je connais la pudeur mais dont le nom devrait être répété ici mille fois tellement il a été d'un soutien immense dans l'écriture de ce livre. Même ton chien a su m'aider quand je m'égarais. Je mesure chaque jour la chance que j'ai de me réveiller à tes côtés. Merci pour absolument tout.

Et puis j'ai commencé par vous, mais je veux aussi terminer ainsi, parce que c'est vous, lectrice, lecteur, qui inventerez la suite de cette histoire. Si vous avez aimé *La Jurée*, parlez-en autour de vous, partagez votre avis sur Internet, offrez le livre, proposez à votre libraire une rencontre, écrivez-

moi… J’adorerais parler d’Anna, Frédéric, Lucile, Gilberte, Maxine avec vous ! Et si nous n’en avons pas l’occasion, déjà, merci d’être arrivé jusque-là. J’ai beaucoup de chance que vous m’ayez lue.

DANS LA MÊME COLLECTION

Marie Aline, Les Bouffeurs anonymes

Louise Browaeys, La Dislocation

Louise Browaeys, Fais battre ton tambour

Agnès de Clairville, La poupée qui fait oui

Gringe, Ensemble, on aboie en silence

Émilie Guillaumin, L'Embuscade

Émilie Guillaumin, *Petites dents, grands crocs*

Carine Hazan, jean-jacques

Aurélie Jeannin, Préférer l'hiver

Aurélie Jeannin, Les Bordes

Anne de Kinkelin, 12 bis, avenue du Maréchal-Joffre

Anne de Kinkelin, La Sourde Oreille

Nicolas Laquerrière, Nueve Cuatro

Agathe Lemaitre, Le Livre de Liane

Nicolas Maleski, La Science de l’esquive

Nicolas Maleski, La Force décuplée des perdants

Sophie Pointurier, La Femme périphérique

Sophie Reungeot, Le Bruit des avions

Matthieu Seel, Rien ne dure vraiment longtemps

Frédérique Voruz, Lalalangue (prenez et mangez-en tous)

HARPERCOLLINS FRANCE
© 2023, HarperCollins France.
ISBN 979-1-0339-1464-8

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.